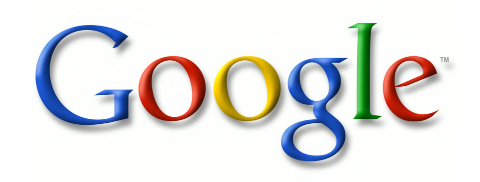
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



http://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

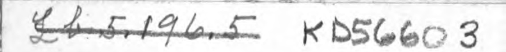
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le frančais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google



Harvard College Library



FROM THE BEQUEST OF

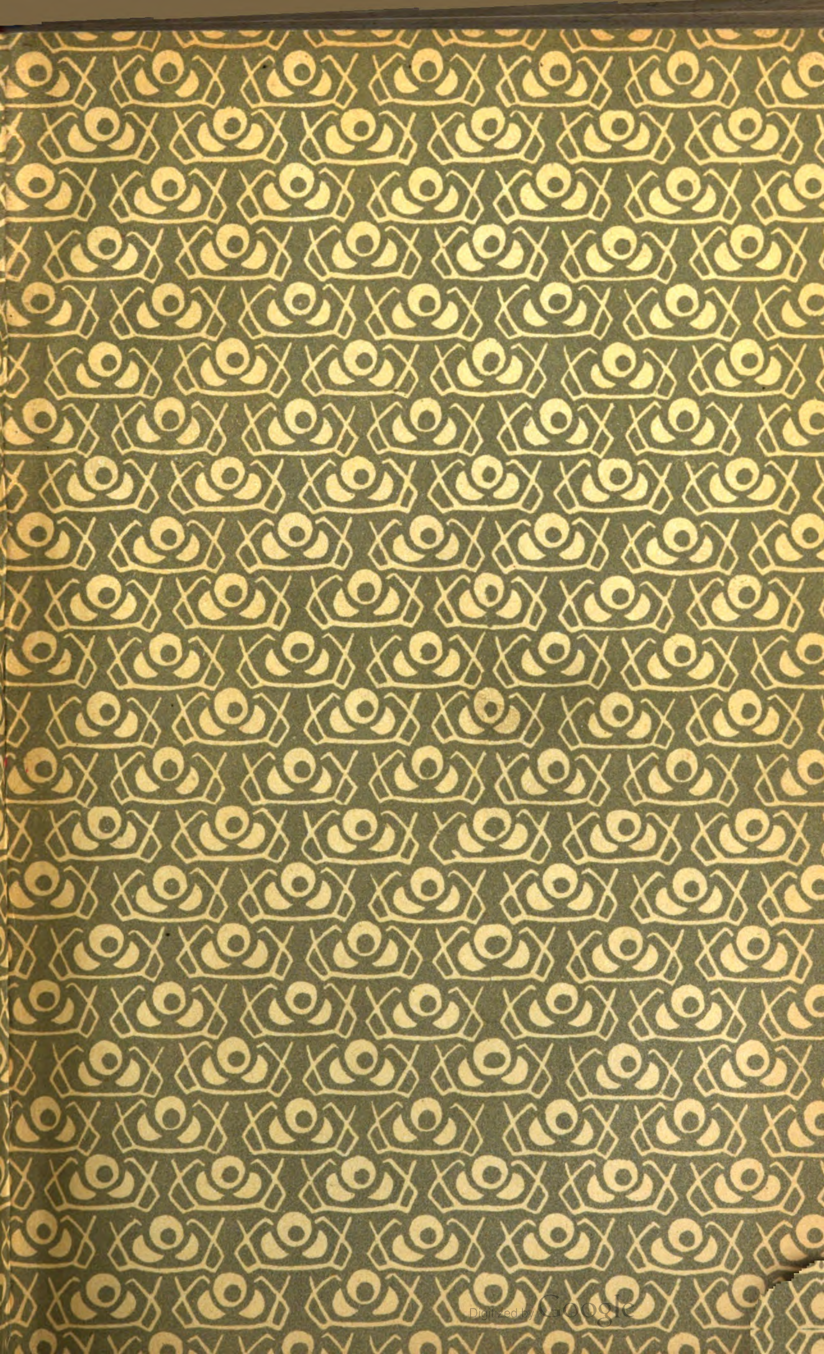
JAMES WALKER, D.D., LL.D.

(Class of 1814)

FORMER PRESIDENT OF HARVARD COLLEGE

"Preference being given to works in the Intellectual and Moral Sciences"

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

LA

CONSOLATION

PHILOSOPHIQUE

DE BOÈCE

NOUVELLE TRADUCTION AVEC PRÉFACE, SOMMAIRES ET NOTES

PAR C. E. RATHIER

LICENCIÉ ÈS LETTRES

MEMBRE DU CONSEIL DE PRÉFECTURE DE SEINE-ET-MARNE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1872

Droits de propriété et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

CONSOLATION

PHILOSOPHIQUE

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE LAHURE,
Rue de Fleurus, 9.

Digitized by Google

O Boethius

LA

CONSOLATION

PHILOSOPHIQUE

DE BOÈCE

NOUVELLE TRADUCTION, AVEC PRÉFACE, SOMMAIRES ET NOTES

PAR C. E. RATHIER

LICENCIÉ ÈS LETTRES

MEMBRE DU CONSEIL DE PRÉFECTURE DE SEINE-ET-MARNE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

Droits de propriété et de traduction réservés

Digitized by Google

KD56603
~~Lh 5.196.5~~

HARVARD COLLEGE
JAN 6 1910
LIBRARY

Walker fund

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE

DE DÉSIRÉ REGNARD

PRÊTRE

Memoria justi cum laudibus.
(*Prov.*, x, 7.)

Digitized by Google

Digitized by Google

A MON CHER AMI

FÉLIX VOISIN

MAGISTRAT

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Digitized by Google

PRÉFACE.

Séverin Boèce naquit à Rome entre les années 470 et 475 de Notre-Seigneur. Il entrait dans sa jeunesse quand Théodoric, roi des Goths, se rendit maître de l'Italie qu'il enleva aux Hérules. On sait fort peu de choses touchant la vie publique ou privée de Boèce, n'était que dans son livre de la *Consolation philosophique*, qui est son œuvre principale, on trouve quelques allusions relatives aux faits marquants de son existence et de sa carrière politique. Un passage d'une des lettres d'Ennodius, évêque de Pavie, semble impliquer que notre auteur était allié à la famille de ce prélat, son contemporain[1]. Ennodius, dans cette lettre qui est la première du livre VIII, réclame de Boèce comme

1. On a d'Ennodius, évêque de Pavie, un recueil de Lettres; un Panégyrique de Théodoric; une Vie de l'évêque Épiphane, des Hymnes et quelques poésies légères. Cet auteur a été rangé parmi les Pères de l'Église, bien plus à cause du temps où il a vécu et de la dignité sacerdotale dont il fut investi qu'à cause de la valeur et du caractère de ses œuvres.

Digitized by Google

bien de famille la cession, à quelque titre que ce soit, d'une maison que ce dernier possédait à Milan et qu'eu égard à sa grande fortune il négligeait d'administrer. Dans cette même épître l'évêque de Pavie adresse à son correspondant des félicitations qui nous font voir que dans la famille de Boèce les dignités, les charges civiles se succédaient depuis longtemps de père en fils. « Grâces soient rendues à Dieu tout-puissant, lui dit Ennodius, qui tout en vous conservant les antiques priviléges attachés à votre famille, en crée pour vous de nouveaux, en ajoute à votre profit, et qui vous rend digne des plus éminents honneurs, ce qui vaut encore mieux que les honneurs eux-mêmes. On témoigne de la sorte la haute estime que l'on a pour le sang dont vous êtes issu. Mais ce qui est encore bien plus glorieux, c'est votre mérite personnel, c'est votre valeur propre qui vous attire les dignités dont on vous investit. » Après la mort de son père, Boèce fut recueilli par d'illustres familles de Rome[1]. C'est dans ces grandes maisons, selon toute apparence, qu'il reçut cette éducation brillante dont Cassiodore, également son contemporain[2], le complimente en

1. Consol., liv. II, ch. v.

2. Cassiodore, homme d'État et écrivain ecclésiastique, fut ministre de Théodoric et de son successeur. Les princes barbares établis dans l'ancien empire romain sentaient le besoin de s'entourer d'esprits cultivés. Cassiodore se retira du monde pour se consacrer à la vie religieuse. Il fut le fondateur et l'abbé du mo-

Digitized by Google

ces termes dans une lettre écrite au nom de Théodoric : « Nous savons, lui dit le secrétaire du roi des Goths, quelle est l'ampleur de votre érudition. Ces arts que le vulgaire exerce sans en connaître les principes, vous les avez puisés à la source même de la science. Vous avez si bien fréquenté les écoles d'Athènes sans toutefois sortir de votre pays, vous avez si bien mêlé la toge au chœur des savants vêtus du *pallium*, que par votre entremise les dogmes des Grecs sont devenus la doctrine des Romains [1]. » On voit en effet par les ouvrages de Boèce, qu'il connaissait toute une série de sciences abstraites, la dialectique, la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie, la mécanique et la musique, dans la proportion du moins où ces sciences étaient connues de son temps. Il fut de plus orateur distingué (ce qui lui valut de la réputation de son vivant), et enfin

nastère de Vivaria en Italie. Il avait écrit une histoire des Goths qui ne nous est point parvenue, mais dont on croit que celle de Jornandès est l'abrégé. On a de Cassiodore un Traité de l'âme, un commentaire sur les Psaumes, un abrégé de la Logique d'Aristote, et plusieurs livres de Lettres qui sont un recueil de dépêches ou de règlements rédigés pour les princes goths. Ces lettres sont adressées en grande partie aux rois barbares, alors établis dans l'ancien monde romain. On trouve dans ce même recueil des formules d'investiture, relatives aux dignités du temps. Les Lettres de Cassiodore, bien que le style en soit pénible, emphatique et recherché, sont intéressantes et précieuses pour ceux qui veulent s'instruire de l'histoire de Théodoric et de son époque.

1. Cassiod., Ep. I, 45.

Digitized by Google

philosophe, qui est le titre qui le fait vivre dans la postérité. En voilà bien plus qu'il n'en faut pour s'attirer la jalousie de ses contemporains. Elle ne manqua point sans doute à Boèce. Les persécutions dont il a été l'objet peuvent le faire supposer. Il nous apprend qu'à l'époque où il étudiait, il composa des poésies[1]. Nous ignorons si ces essais de jeunesse ont été publiés par leur auteur. Il eut pour épouse la fille d'un des principaux personnages du Sénat de Rome, Symmaque, qu'il nous représente comme un homme d'une haute vertu. Sa femme s'appelait Rusticiana [2], et il eut de ce mariage deux fils. Théodoric qui pour consolider son pouvoir cherchait sans doute à confier les affaires de l'État à des hommes distingués, investit Boèce tout jeune encore de la dignité de patrice[3]. Cet

1 Consol., I, 1.

2. Procope, *Guerre des Goths*, liv. II.

3. Le patriciat était plutôt un titre honorifique qu'une charge proprement dite. Cassiodore avait rédigé une formule pour l'investiture de cette dignité. Elle était conférée à vie. Cassiodore en conclut qu'elle dérivait de l'ancien Pontificat, c'est-à-dire de la plus haute des dignités religieuses de la Rome païenne: *Hinc est quod et honor ipse cinctus est, cum vacaret, nihil juridictionis habens et judicantis cingulum non deponens : in quo felicitas perpetua nascitur, dum successoris ambitio non timetur. Nam mox ut datus fuerit, in vitæ tempus reliquum homini fit coævus : ornatus individuus, cingulum fidele, quod nescit ante deserere quam de mundo homines contingat exire. Credo ad similitudinem Pontificatus unde venerat rem fuisse formatam ; qui sacerdotium non deponunt nisi cum vitæ munera derelinquunt.* Cassiod., VI, 2.

Digitized by Google

honneur en attirait un autre. Boèce devenait du même coup membre du Sénat romain. Quand l'homme de mérite est placé de façon à pouvoir rendre des services à l'État, sa valeur le pousse et sa destinée grandit. Boèce fut nommé consul. Cette magistrature n'était plus qu'un titre au prix de ce qu'elle était jadis dans la république romaine. Mais elle ne laissait pas néanmoins que d'être fort prisée, parce que la chronologie de Rome se comptait encore comme autrefois par la succession non interrompue des consuls. Plus tard Boèce eut le bonheur de voir ses deux fils investis tous deux le même jour du Consulat, et sortir triomphalement de chez lui escortés d'une députation de sénateurs et acclamés par une foule joyeuse, qui témoignait par ces démonstrations en faveur des enfants de l'estime qu'elle avait pour le père[1]. C'est procurer certes un plaisir bien délicat à un père honorable que de fêter ses fils. Cette même journée (qui fut un jour à jamais mémorable pour Boèce) il prononça devant le Sénat présidé par ses deux fils, par ses deux consuls comme il le dit lui-même, le panégyrique du roi, et son discours fut fort goûté et fort applaudi[2]. L'amour de la gloire est une faiblesse qui se rencontre assez fréquemment chez les grandes âmes. On sait avec quelle complaisance Cicéron parle de

1. Consol., II, 5.
2. Ibidem.

Digitized by Google

lui-même, de ses succès, de ses charges, et combien il aime à se faire valoir aux regards de la postérité. Boèce (et ceci tourne à sa louange) ne fut pas vaniteux comme le plus éloquent des philosophes romains. Il nous affirme, et même avec serment, que l'ambition ne le travaillait point et que le désir de se rendre utile aux honnêtes gens fut le principal motif qui lui fit chercher les grands emplois[1]. Il les remplit noblement : car il fut l'adversaire aussi constant que ferme de toute injustice, de toute déloyauté et de toute oppression. C'étaient là de ces choses qui le faisaient souffrir cruellement. Les Goths se montraient fort rapaces et fort vexatoires à l'encontre des populations latines qu'ils dominaient. Boèce luttait contre leurs exactions et leur tyrannie, au risque même de voir son crédit faiblir à la cour.

Le sentiment du devoir, l'amour du juste et du bien régnaient dans son âme d'une façon absolue, et il se rend à lui-même ce beau témoignage que bien que de puissants personnages, un Conigast, un Triguilla, contrariassent ses desseins, jamais personne n'a pu lui arracher la moindre illégalité. S'il parvenait à soustraire quelque province à des mesures fiscales qu'il regardait aussi dures qu'inopportunes, c'était pour lui un triomphe et une joie.

1. Consol., I, 8.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'à une époque de disette les habitants de la Campanie ont pu et ont dû se féliciter d'avoir eu Boèce pour protecteur et pour avocat auprès du roi [1]. D'anciens consuls, un Paulin, un Albinus, persécutés, calomniés par des courtisans, trouvèrent également dans Boèce un défenseur aussi efficace que dévoué. C'est une belle récompense pour l'homme juste et bon que de trouver, dans le cours de sa vie publique, des occasions de servir des gens qui méritent qu'on leur vienne en aide. Mais si dans sa carrière l'honnête homme rencontre quelques douceurs, les amertumes non plus ne lui font pas défaut. Ce mélange est le fond de toute fortune humaine et il n'est point d'exemple d'une prospérité sans revers, ou du moins sans soucis. Des gens endettés et même condamnés par justice cherchèrent à nuire à Boèce, et ils réussirent. Un Basile, un Opilion, un Gaudens furent ses délateurs. Ils le calomnièrent, et leurs mensonges furent écoutés. Boèce fut accusé d'avoir empêché un dénonciateur de fournir ses preuves tendant à établir que le Sénat conspirait contre Théodoric [2]. De plus, ses ennemis lui reprochaient d'aspirer à rétablir la liberté romaine. Boèce se contentait de la regretter. « Plût au ciel, dit-il à ce sujet, qu'il nous restât

1. Consol., I, 8.
2. Ibidem.

Digitized by Google

encore quelque liberté à espérer[1] ! » Il n'ignorait pas que les institutions de la vieille Rome ne pouvaient renaître, que l'empire romain était disparu pour toujours, et que les populations latines n'avaient ni la volonté, ni l'énergie, ni le pouvoir de secouer le joug de ces maîtres nouveaux, de ces innombrables familles de peuples qu'une main divine avait fait venir de la Germanie. Quelque invraisemblable donc que fût cette nouvelle accusation, ses ennemis, pour l'appuyer d'un semblant de preuve, se servaient à ce dessein d'une correspondance supposée qu'ils imputaient à Boèce. On croit qu'il s'agit de fausses lettres qui auraient été adressées à l'empereur grec Justin. Une inimitié sourde animait les populations latines à l'encontre des Goths leurs dominateurs. Ceux-ci, à leur tour, vexaient d'autant plus les Romains qu'il sentaient qu'ils n'en étaient qu'impatiemment soufferts. Quand deux races distinctes, séparées par les mœurs et le langage, occupent le même pays, un antagonisme fatal s'établit entre elles jusqu'à ce que, grâce au temps, une fusion s'opère. Un personnage du nom d'Albinus, celui-là sans doute que Boèce avait défendu à l'encontre des courtisans qui cherchaient à lui nuire, fut accusé d'avoir attenté à l'autorité suprême de Théodoric. Le roi Goth, furieux

1. Consol., I, 8.

Digitized by Google

et ne se connaissant plus (car son entourage grossissait sans doute l'affaire), voulait impliquer le Sénat tout entier dans cette accusation, l'anéantir même par une sentence de mort qui eût frappé tous ses membres. Le moment était critique, le péril était grave; la vie d'une foule de personnages de haut rang était entre les mains d'un despote en colère que ses familiers avaient trompé. Boèce s'en fut à Vérone plaider hautement et courageusement devant le roi l'innocence du Sénat. Quelque temps après, cette compagnie sembla oublier à qui elle devait son salut. Loin de défendre son protecteur contre les calomnies qui allaient le perdre, elle se rangea du côté de ses délateurs. Ce coup fut peut-être la plus grande amertume que Boèce rencontra dans sa vie, et la blessure la plus sanglante que lui fit la mauvaise fortune. A tous ces faux griefs qui allaient attirer des malheurs sur sa tête vint se joindre une calomnie d'une autre nature. On l'accusa d'avoir profané les choses saintes dans une vue d'ambition, et en même temps de s'adonner à la magie, c'est-à-dire de se mettre en rapport avec les mauvais esprits[1]. La méchanceté acharnée contre Boèce en fit enfin sa victime. Ses biens furent confisqués au profit de l'État; on lui ôta ses charges; on l'éloigna du lieu où s'instruisait son procès, et sans qu'il pût venir se défendre soit en

1. Consol., II, 7.

Digitized by Google

personne, soit par ministère d'avocat, il fut condamné tout ensemble au bannissement et à la mort. En ce qui touchait la peine capitale la sentence ne fut point exécutée. On croit que ce fut dans la ville de Pavie qu'il fut relégué, et que c'est dans cette même ville et pendant le temps de son exil qu'il composa son livre de la *Consolation philosophique*. Aucun passage de ce livre n'indique que Boèce fût en prison et dans les fers. Mais on voit qu'à la même époque Symmaque, son beau-père, et Rusticiana, sa femme, vivaient encore et pleuraient son malheur [1]. Les opinions du peuple étaient fort divisées au sujet de cette disgrâce d'un grand homme d'État. Bien des gens (et c'était là une angoisse pour Boèce) y voyaient le châtiment de quelque malversation [2]. La calomnie, quand elle s'attaque aux grands, trouve créance dans les foules qui aiment à s'entretenir de la chute des hauts personnages sans en savoir bien clairement les motifs, et, comme dit Sophocle, « les traits dirigés contre les grandes

1. L'épouse de Boèce paraît avoir été une héroïne. Elle fut mêlée aux événements politiques et aux faits de guerre qui se passèrent en Italie longtemps après la mort de son mari. L'historien Procope raconte que pendant le siége de Rome par le Goth Totila, Rusticiana employait sa fortune à soutenir les chefs de l'armée de Justinien. Les Goths l'accusaient de vouloir renverser les statues de Théodoric pour se venger du meurtre de son père et de son époux, et tel était sans doute son dessein. Après la prise de la ville, Totila eut soin qu'elle ne subît aucune injure et mit sa vertu à l'abri de l'insolence des Goths.

2. Consol., I, 8.

Digitized by Google

âmes ne manquent point leur but[1]. » Plus tard, vers l'année 525 à ce qu'on suppose, Boèce fut décapité. Était-ce l'exécution tardive d'une sentence déjà préalablement rendue, ou de nouveaux chefs d'accusation calomnieuse vinrent-ils s'ajouter aux premiers? On l'ignore. Peut-être que si le livre de la *Consolation* parut du vivant de Boèce, Théodoric a pu prendre pour des allusions à sa personne les malédictions que l'auteur a lancées et les sorties qu'il a faites contre les tyrans en divers endroits de son ouvrage, où il affecte du reste, à l'encontre de la royauté, une indépendance de langage et de sentiments dont le prince Goth a pu s'offenser. Il est dangereux, sous un gouvernement despotique, de froisser l'amour-propre du maître. En tout cas, si la condamnation dernière de Boèce fut précédée d'un nouveau procès, si elle a été judiciaire, elle fut un crime ou une lâcheté des juges. L'auteur du livre de la *Consolation* n'a pu être un malhonnête homme.

Quelque temps après, l'honnête Symmaque, le beau-père de Boèce, fut exécuté également. L'auteur d'une chronique anonyme de l'époque dit à ce sujet: « Sur ces entrefaites, Symmaque, chef du Sénat, dont Boèce avait épousé la fille, est conduit de Rome à Ravenne. Le roi, craignant que par regret de son gendre il ne tramât quelque complot contre son autorité, décréta son accusation et ordonna qu'il

1. Sophocle, *Ajax*.

Digitized by Google

fût mis à mort. » La même chronique raconte que Boèce subit un supplice affreux : ce qui est invraisemblable. L'historien Procope, beaucoup plus digne de foi, dit simplement que Boèce fut exécuté. Voici comme il s'exprime à ce sujet, au liv. Ier, chap. I, de son livre *De la guerre des Goths*. Le passage est malheureusement fort succinct : « Symmaque et Boèce, son gendre, appartenaient tous deux à la noblesse. Tous deux devinrent les chefs du Sénat romain, et ils exercèrent l'un et l'autre le consulat. Ils avaient cultivé tous deux la philosophie, et ils s'appliquèrent durant le cours de leur vie à se montrer justes et droits autant qu'il est permis de l'être. Comme ils avaient tiré de la gêne, par leur générosité, un grand nombre de leurs concitoyens et d'étrangers, et qu'ils s'étaient acquis de la réputation, ils se suscitèrent par contre la jalousie des gens les plus corrompus. Les délations calomnieuses de ces méchants réussirent auprès de Théodoric qui fit mettre à mort les deux personnages dont nous venons de parler, sous prétexte qu'ils préparaient une révolution dans l'État, et, de plus, le roi fit saisir leurs biens au profit du trésor. » Boèce fut donc un honnête homme par excellence : c'est sous cette figure qu'il nous apparaît non-seulement dans son livre, mais dans l'histoire. Comme homme d'État, il fut, nous venons de le voir, le martyr de sa probité. Comme homme de lettres, il fut le premier personnage de son temps.

Digitized by Google

On trouve dans les œuvres d'Ennodius et dans celles de Cassiodore plusieurs épîtres qui lui sont adressées. Elles sont fort louangeuses pour notre auteur ; et ses deux contemporains, hommes illustres en leur temps, rendent un plein et entier hommage à l'étendue de son savoir, à son mérite, et à sa primauté. Ennodius tombe même à cet égard dans une exagération manifeste, car dans sa lettre 14e du liv. IX il n'hésite pas à dire avec emphase à notre auteur : « En imitant l'éloquence des anciens, vous la surpassez. En vous appliquant à bien dire, vous enseignez aux esprits les plus doctes les règles de la belle diction. » Et ailleurs (liv. X, lett. 23) : « Notre langue pendant que vous vous taisiez se voyait frustrée des fruits du savoir : car tandis que votre silence laissait dans l'ombre les grâces de votre style et de votre habile parole, on s'imaginait que rien de beau ni de noble ne pouvait se produire. Or, vos œuvres ont mis dans un jour éclatant un nouveau flambeau d'éloquence. » Cicéron n'eût pas mérité d'autres compliments. Quant à Boèce, quelque estimable auteur qu'il soit, ce n'est point, il faut l'avouer, un génie de premier ordre. Dans un autre endroit (liv. X), le même Ennodius dit à l'un de ses correspondants : « Nous avons à notre époque le patrice Boèce si jeune encore qu'il est dans l'âge d'apprendre, et déjà néanmoins vous trouvez en lui toutes les capacités requises pour instruire les autres. Aussi les gens de goût ont porté à son sujet

Digitized by Google

un jugement qui n'est point équivoque. » Ici l'éloge est plus mesuré et plus vrai. Deux lettres de Cassiodore à Boèce, écrites au nom et sous la signature de Théodoric, nous apprennent que le roi des Goths avant qu'il n'eût été circonvenu à l'égard de notre auteur, eut à cœur d'honorer ses connaissances scientifiques en deux circonstances qui vinrent à se présenter. Théodoric chargea Boèce de faire fabriquer une horloge à eau, avec cadran solaire, que lui demandait le roi de Bourgogne, Gondebaud : « Le roi de Bourgogne, lui dit-il, nous a prié avec instance de lui envoyer une de ces horloges mues par un filet d'eau, et qui reproduisent l'image brillante du soleil : il demande en outre des gens pour lui expliquer toutes ces choses.... Comme nous savons avec quelle assiduité vous avez étudié les livres des mathématiciens, vous voudrez bien faire parvenir à leur destinataire, dans un bref délai, l'horloge susdite. Ce sera pour vous une occasion de vous faire connaître dans une partie du monde où votre nom n'aurait pu autrement pénétrer. Il faut que grâce à vous les peuples étrangers sachent que nous possédons des dignitaires qui sont tout ensemble d'éminents écrivains [1]. » La même épître renferme des compliments qui énumèrent, mais dans un bien mauvais style, les traductions d'auteurs grecs que Boèce avait fait paraître à cette époque : « Vous avez

1, Cassiod., Ép. I, 45.

Digitized by Google

appris à sonder, lui dit Cassiodore, toutes les profondeurs de la philosophie spéculative : vous n'avez pas moins complétement étudié celle que l'on a coutume de désigner sous le nom d'active, et vous êtes initié à ses catégories et à ses divisions. Grâce à vos travaux, les sénateurs romains peuvent s'instruire maintenant de ce que les descendants de Cécrops [1] avaient seuls le privilége de connaître ou d'enseigner jusqu'ici. Par l'entremise de vos traductions, Pythagore le musicien, Ptolémée l'astronome, sont lus maintenant en langue italique : Nicomaque l'arithméticien, Euclide le géomètre, sont entendus dans le langage de l'Ausonie. Grâce à vous, Platon le théologien, Aristote le logicien, dissertent à l'heure qu'il est dans l'idiome de Romulus. Quant au mécanicien Archimède vous l'avez rendu à ses Siciliens travesti en langue latine. En un mot, toutes ces sciences, tous ces arts que l'éloquente Grèce a enfantés dans la personne diverse de ses auteurs, Rome les a reçus de votre unique main dans la langue de ses pères. » En une autre circonstance Théodoric confia à Boèce la mission de choisir un musicien, un harpiste, que Clovis, roi des Francs, lui demandait. Les rois barbares qui voulaient se policer sentaient qu'il leur fallait tourner les yeux

1. Les Grecs et en particulier les Athéniens. Le secrétaire de Théodoric cherche à briller par des phrases savantes. Ses dépêches eussent eu beaucoup plus de valeur s'il les avait rédigées dans un style plus simple.

Digitized by Google

vers l'Italie, du côté de l'ancienne Rome. Cassiodore, toujours au nom de Théodoric, écrivit à ce sujet à Boèce une nouvelle lettre dont le style est aussi emphatique et recherché que celui de la précédente. Cette lettre est accompagnée de digressions techniques qui en forment comme un petit traité musical. J'en extrais les deux passages suivants qui se rapportent à notre auteur. « Le roi des Francs séduit par le récit du festin que nous avons donné, nous a fait demander de la façon la plus pressante un joueur de harpe que nous lui avons promis uniquement parce que nous savions combien vous êtes versé dans la science musicale. Le choix d'un artiste de ce genre vous est facile à vous qui avez su atteindre les principes ardus d'un art difficile.... Choisissez-nous donc ce harpiste qui nous est demandé comme nous vous l'avons dit. Que votre sagesse nous désigne le meilleur que nous ayons présentement. Cet homme fera quelque chose comme Orphée, quand par ses doux accords il amollira les cœurs farouches des peuples barbares chez qui nous l'enverrons. » (Cassiod., II, 40.) Cette lettre nous met sous les yeux un trait des mœurs de l'époque, à savoir, que les rois barbares héritiers de l'empire romain, quand ils donnaient à leur cour quelque repas d'apparat, faisaient venir chez eux un musicien de renom, un chanteur habile, et que là, en présence des convives, des hauts personnages de l'État, ce musicien, ce barde chantait des poésies

Digitized by Google

nationales : c'était une vieille coutume de la Germanie qui se trouvait transplantée dans l'empire romain.

Nous venons de voir comment Théodoric complimentait Boèce par la voix de son secrétaire. Les connaissances scientifiques de notre auteur étaient effectivement étendues et variées. Ses traductions, ses commentaires, ses traités originaux (sauf le livre de la *Consolation* qui fait sa gloire) roulent tous sur la logique ou les sciences abstraites. Tous les travaux de Boèce ne nous sont point parvenus. La nomenclature de ses ouvrages offrirait peu d'intérêt, d'autant qu'à l'exception d'un seul ou de deux tout au plus, personne ne les étudie aujourd'hui. Boèce a eu un goût marqué pour la scolastique dont la sécheresse ou l'inutilité ne le rebutait point puisqu'il semble avoir consacré à ce genre d'exercice intellectuel presque tous ses loisirs. Ce fut par une nuit d'hiver qu'il conçut l'idée de ses commentaires et de ses traductions, comme il l'insinue lui-même quelque part dans un endroit de ses œuvres : « Durant un certain hiver, dit-il, que je passai sur les montagnes d'Aurelia, par une nuit orageuse et venteuse et alors que le bruit de la tempête m'empêchait de dormir, je me mis à repasser dans ma tête les services que de savants hommes par leurs commentaires introductifs aux sciences, avaient rendus à l'esprit humain par eux éclairci et débrouillé pour ainsi dire. » (*In Porphyrium a Victorino translatum*

Digitized by Google

Dialogus I). Boèce eut donc l'idée d'entrer lui aussi dans cette voie. De là ses traités sur différents sujets de logique, sur la division, la définition, les syllogismes hypothétiques ou catégoriques. Ces sciences, si l'on peut leur donner ce nom, ont eu du crédit à certaines époques. Le grand nom d'Aristote n'a pas peu contribué à les mettre en honneur. Elles sont aussi arides que vaines et on est aujourd'hui convaincu qu'elles n'apprennent pas plus à raisonner qu'à bien dire. Pour bien raisonner, il suffit d'avoir naturellement de la justesse dans l'esprit. Les dignités dont Boèce était investi, les devoirs de sa vie politique, venaient parfois entraver ses projets et lui enlever des loisirs qu'il eût voulu consacrer entièrement à ses études de prédilection. C'est ainsi qu'il arriva qu'il fut nommé consul au moment où il travaillait à un commentaire sur les catégories d'Aristote. « Bien que les devoirs de mon consulat, dit-il à ce sujet, m'empêchent de consacrer à ces études tous mes loisirs et autant d'heures de travail que je le désirerais, je ne laisserai pas néanmoins, ce me semble, que de me rendre utile à l'État en enseignant à mes concitoyens ce que j'ai appris et médité. J'aurai peut-être assez bien mérité d'eux, si, à l'exemple de ces vertueux hommes de l'antiquité qui firent entrer tant de villes sous la domination unique de Rome, j'ajoute à mon tour aux connaissances intellectuelles de notre République les fruits de la sagesse des Grecs, le seul genre de conquête

Digitized by Google

qui nous soit encore laissé. Cela même n'est pas étranger aux devoirs de la charge consulaire, puisqu'il a toujours été dans l'usage des Romains d'imiter et de faire ressortir ce qu'il y avait de beau et de louable en un point quelconque du globe. » Cette remarque de Boèce s'appuie sur un fait historique. La République romaine avait reçu de la Providence la mission d'embrasser sous son empire un grand nombre de nations en vue de faciliter l'établissement futur de l'Eglise. Ce qui faisait la force de la vieille Rome, ce n'était pas seulement l'admirable discipline de ses armées, et cette persévérance que les revers même ne pouvaient ébranler, c'était aussi son génie, qui savait mettre à profit et s'incorporer ce qu'il y avait d'utile dans les institutions des peuples chez qui elle s'établissait. Cette science des Romains dans la conquête Corneille l'exprime d'une façon admirable, quand il fait dire à l'un de ses personnages, au sujet de la République romaine :

Sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde [1].

Quoi qu'il en soit du studieux attachement de Boèce à la scolastique et de sa fécondité sous ce rapport, son livre de la *Consolation philosophique* est le seul qui le fasse vivre dans la postérité, ou plutôt il n'est connu que par ce livre-là [2]. Les es-

1. Corneille, *Nicomède*.
2. Le dernier traducteur français de la Consolation philoso-

Digitized by Google

prits curieux des antiquités musicales parcourent encore son Traité sur la musique. Ses autres ouvrages ne sont lus aujourd'hui de personne, à cause de leur extrême aridité. Les travaux, les critiques dont Boèce a été l'objet, regardent donc uniquement le livre de la *Consolation*, qui, dès le neuvième siècle, fut traduit en langue anglo-saxonne par le roi Albert le Grand, et en France pour la première fois par Jean de Meung, sous le règne de Philippe le Bel. Ce livre passe avec juste titre pour le chef-

phique est M. Louis Judicis de Mirandol dont la version a, je crois, beaucoup de mérite, puisqu'elle a été couronnée par l'Académie française. M. de Mirandol a traduit en vers les parties poétiques du livre de Boèce. Je pense qu'il a eu tort; car traduire en vers c'est imiter l'original, c'est le paraphraser, c'est ajouter ou retrancher au texte par suite des exigences du rhythme. Ce n'est pas le reproduire exactement. C'est cette considération entre autres qui m'a engagé à entreprendre moi-même une nouvelle version de Boèce. Il y a plaisir d'ailleurs à faire revivre dans sa langue ce que des esprits distingués ont écrit ou pensé en d'autres siècles et d'autres lieux. Et quand on n'a point par devers soi assez d'esprit ni d'haleine pour être auteur soi-même, mieux vaut s'exercer à faire de bonnes copies que de méchants originaux. Ceux-là ne nous manquent point. Il s'en fabrique tous les jours, et il semble que plus les livres se multiplient, plus le nombre des productions durables décroît dans la même proportion. Pour en revenir à mon travail, je dois dire que l'Introduction de M. de Mirandol m'a renseigné sur plusieurs points, et que je lui ai emprunté également quelques-unes des citations d'auteurs insérées dans ses notes. Seulement, la version de ces fragments, de ceux-là, dis-je, qui m'ont été fournis par mon devancier, m'appartient en propre, ainsi que celle de tous les autres fragments d'auteurs que ma propre mémoire m'a suggérés, et que le lecteur trouvera dans mes notes, mis en regard de certains passages de Boèce.

Digitized by Google

d'œuvre du siècle où il fut écrit, siècle de nuit intellectuelle, il est vrai, puisque le monde romain venait de disparaître sous l'invasion de peuplades barbares entièrement illettrées, et que, de ce mélange de races diverses, des langues nouvelles devaient surgir, comme de nouveaux peuples se fonder. Comme on l'a fort bien dit, avec Boèce ont expiré les muses latines. Il est en effet le dernier des Romains dans les lettres et la philosophie. Sa diction est élégante et pure, eu égard au temps où il écrivait. Les qualités de son style ressortent encore bien davantage, si on compare notre auteur à ses deux contemporains Ennodius et Cassiodore. Le style de ces derniers est obscur et rebutant, et peut servir d'exemple de la manière dont les langues s'acheminent à leur destruction. Boèce leur est infiniment supérieur. Son langage, ses citations montrent qu'en outre des talents naturels dont il était doué, il s'était formé et perfectionné à l'école des écrivains de génie de l'antiquité grecque et latine. Boèce est leur disciple, et le commerce qu'il a eu avec ces grands hommes lui a évidemment servi. On ne pourrait en dire autant ni d'Ennodius, ni de Cassiodore, à en juger du moins par leurs épîtres. Ceux-là ne sont pas au-dessus de leur temps, ils en montrent seulement la décadence, et si quelques-unes de leurs œuvres sont encore lues aujourd'hui, c'est que les historiens trouvent à s'y renseigner sur les événements de l'époque à laquelle

Digitized by Google

ces auteurs ont vécu. Si Boèce n'a pas la force et l'éloquence des meilleurs écrivains de l'ancienne Rome, il a du moins un style qui se rapproche de leur diction. On trouve, de plus, dans son livre (et c'est ce qui en fait le mérite) des pensées nobles, des sentiments religieux et une série de discussions morales ou métaphysiques variées, intéressantes et qui ne fatiguent point; on y trouve surtout la marque non équivoque d'une âme honnête, sensible et bonne. Les sentiments de Boèce sur la guerre et l'horreur des mêlées prouvent qu'il avait un cœur pitoyable [1]. Il y a des passages de son livre qui sont écrits avec chaleur, et qui ne manquent pas d'un certain mouvement oratoire. Le début de l'ouvrage a de l'originalité et de la poésie, comme le lecteur verra. Il est ingénieux, et il était nouveau dans les lettres, de faire apparaître et discourir la Philosophie sous les traits et le personnage d'une femme noble et majestueuse. Si Boèce, dans ses premiers chapitres, et avant de moraliser, parle assez longuement de lui-même, de son honnêteté, de sa réputation, on n'est point enclin à le lui reprocher, parce qu'il le fait avec une sincérité que l'on sent incapable de mensonge ou d'exagération, et rien n'indique, quand il énumère ses services ou ses succès, qu'il s'adorât dans sa personnalité. Bien des grands hommes n'ont pas eu cette modestie. Le

1. Voyez liv. II, ch. x, et liv. IV, ch. VIII.

Digitized by Google

premier chapitre du livre de la *Consolation* est une élégie triste et douce à la fois; car l'ouvrage dans son entier est mêlé de prose et de vers. Les vers de Boèce sont agréables à lire, comme toutes les autres parties de son œuvre; seulement ils ne sont pas poétiques. Disons-le franchement, c'est de la prose rhythmée. Boèce a beau prendre une lyre, il reste philosophe. Mais à ce point de vue seul, quelques-unes de ses stances peuvent être rangées parmi les endroits les mieux réussis et les plus substantiels de son livre. Boèce a d'ailleurs vaincu la difficulté très-grande de courber et d'adapter à un rhythme des idées de l'ordre moral ou métaphysique. Enfin, ses vers, fort variés dans leur forme, viennent toujours interrompre et tempérer à propos la gravité des discussions philosophiques. Le blâme qu'on est en droit de faire à Boèce, c'est que parfois sa pensée devient vague, obscure même, et alors son style faiblit. Je crois devoir avertir le lecteur de ces endroits défectueux, afin de mettre ma responsabilité de traducteur à couvert. Une version n'est qu'une copie qui reproduit nécessairement les défauts de l'original; mais, en ce qui touche le livre de la *Consolation philosophique*, le mérite général de l'œuvre et les beautés d'un ordre très-élevé qu'elle renferme dominent de beaucoup les endroits faibles qu'on peut y rencontrer. Un esprit bien intelligent, Thomas d'Aquin, a goûté Boèce et le cite comme une autorité en métaphysique. Boèce et Thomas d'Aquin

Digitized by Google

se sont ressemblés, du reste, en un point, c'est qu'ils ont aimé tous deux avec passion la même science, ou plutôt la même méthode, celle qui fait le fond du génie d'Aristote, la dialectique.

Tous les gens d'étude qui se sont occupés de Boèce se sont demandé quelle était sa religion. Était-il chrétien, comme le veut une tradition accréditée ou née dans le moyen âge? Était-il païen? Là-dessus il faut s'entendre. De son temps, il y avait encore, sinon des idolâtres, du moins, dans les campagnes, des gens qui, clandestinement, dans les bois, dans les rochers, dans les lieux solitaires, sacrifiaient à Pan, à Apollon, ou à quelques autres de ces démons ou héros légendaires adorés dans l'antiquité. Les vieilles coutumes, les anciennes croyances qui ont déserté les villes, se perpétuent encore pendant un certain temps dans les campagnes, et les paysans gardent plus longtemps que les habitants des villes les mœurs et les croyances du temps passé[1]. Il est fort vraisemblable également qu'une assez notable partie du sénat romain, dont Boèce était membre, affectait, par tradition de famille, par préjugé de noblesse, de vivre en de-

1. Quand la religion chrétienne se fut étendue sur tout l'empire romain, les idolâtres furent désignés par les écrivains ecclésiastiques sous le nom de *païens, pagani :* ce qui signifiait que les derniers sectateurs du culte des faux dieux étaient principalement des habitants de la campagne. Le mot *pagani* vient de *pagus*, qui en latin signifie *bourg*.

Digitized by Google

hors de la foi chrétienne. Mais en quoi consistait le paganisme suranné de ces sénateurs issus et tout glorieux de descendre des antiques familles patriciennes de la vieille Rome, sinon en ce qu'ils avaient comme ornements d'architecture dans leurs riches maisons quelque statue de la Victoire, quelque portrait de Jupiter tonnant, quelque bas-relief figurant Romulus déifié? Et peut-être même que ces images, que ces sculptures, auxquelles se rattachait le souvenir de la grandeur romaine, se voyaient encore dans la salle même des séances du Sénat, au sixième siècle de notre ère. Théodoric et ses Goths étaient chrétiens, mais sectateurs de l'hérésie arienne. On trouve dans les œuvres de Cassiodore un édit royal, lequel, renouvelant les anciens rescrits des empereurs chrétiens, ordonne *de mettre en jugement et de condamner à mort quiconque aura été convaincu par témoins d'avoir accompli un sacrifice idolâtrique.* Le culte des faux dieux avait donc encore quelques adeptes au temps de Théodoric, puisqu'on lui infligeait une pénalité. Quant aux fables païennes, elles étaient entièrement discréditées, même auprès de ceux qui n'appartenaient point au christianisme, pour peu que ce fussent des esprits doués de quelque culture intellectuelle, des hommes d'éducation en un mot. Ceci n'est pas douteux. Les historiens Ammien Marcellin et Zosime, les poëtes Ausone et Claudien, qui ne furent pas chrétiens, n'attachaient assurément aucune créance aux fables

Digitized by Google

de l'antiquité, pas plus que Platon ni Cicéron n'y ajoutaient foi de leur temps, comme le prouvent leurs écrits, et comme ils se font fort eux-mêmes de le déclarer. On peut donc tout au plus soutenir que si Boèce, fervent adorateur de Dieu, ainsi qu'il appert manifestement de son livre, n'appartenait pas à la religion chrétienne, c'est qu'il a été ce que l'on appelle de nos jours un déiste, c'est qu'il se contentait, en matière de foi, des enseignements de l'ancienne philosophie, particulièrement celle de Platon, dont il se confesse le disciple (*Consol.*, I, 2,8 ; III, 17) et dont il reproduit sommairement les doctrines et les rêveries (*Ib.*, III, 18). Notre auteur déclare ajouter une foi complète à cette assertion de son maître, savoir, que l'âme humaine, ayant déjà vécu dans une existence antérieure avant de venir animer le corps, lorsqu'elle s'instruit, lorsqu'elle apprend sur la terre, elle ne fait que se ressouvenir des choses qu'elle savait jadis lorsqu'elle vivait dans un autre monde (*Consol.*, III, 22, 23). Cette doctrine est contraire à la foi chrétienne, c'est-à-dire à la vérité, et cette erreur de Boèce est peut-être le seul argument un peu solide par lequel on puisse soutenir qu'il n'était pas chrétien. Car, d'autre part, ses sentiments sur l'immortalité de l'âme, sur les peines et les purifications qu'elle subit après la mort, sont pleinement d'accord avec la foi (*Consol.*, IV, 7). Mais Boèce enfonce encore plus avant dans le christianisme, puisque, comme

Digitized by Google

saint Paul aux premiers chrétiens de Rome et d'Éphèse, il va jusqu'à parler de la prédestination, c'est-à-dire du choix que Dieu a fait de certains hommes, de ses élus[1], antérieurement à leur existence, pour leur octroyer les récompenses éternelles proportionnellement à leurs mérites prévus par lui de toute éternité. Boèce n'est-il pas, en effet, le disciple orthodoxe de saint Paul, dans ce passage où il dit que l'œil de la Providence, qui voit tout de toute éternité, demeure fixé sur les âmes, pour rendre à chacune suivant ce qu'elle mérite et ce qui lui a été préparé d'avance : » *Et suis quæque meritis prædestinata disponit?* (*Consol.*, V, 3.) Boèce était un esprit très-religieux. Personne ne le contestera. Il y a dans son livre des élans d'amour vis-à-vis de la Divinité. Dieu est pour lui *le repos paisible des cœurs pieux*, et *jouir de sa vue* est la véritable destinée, *la récompense finale* de l'homme de bien. N'est-ce pas une muse sincèrement chrétienne qui a dicté à notre auteur les vers qui renferment ces idées?

Da, Pater, augustam menti conscendere sedem,
Da, fontem lustrare boni, da luce reperta
In te conspicuos animi defigere visus.
Disjice terrenæ nebulas et pondera molis,
Atque tuo splendore mica : tu namque serenum,

1. Le mot de la langue chrétienne *electi*, *les élus*, c'est-à-dire *les choisis*, ce mot à lui seul est un dogme.

Digitized by Google

Tu requies tranquilla piis, te cernere finis,
Principium, vector, dux, semita, terminus idem.
(Consol., III, 18.)

Nous faut-il encore d'autres témoignages? Le même souffle chrétien anime le livre V, où l'auteur discute et établit l'accord de la libre volonté de l'homme avec la prescience divine. Le même souffle se retrouve dans la foi très-arrêtée et très-nettement accentuée de Boèce sur l'empire absolu de Dieu sur le monde, sur sa bonté suprême en tant que l'attribut spécial et essentiel de la divinité. On peut voir combien l'idée si profondément pieuse de la bonté divine était chère à Boèce et ancrée dans son âme. Ses sentiments sur les voies merveilleuses de la Providence, sur ses conduites pleines de miséricorde vis-à-vis de chacun des hommes, sur l'efficacité et les bienfaits de la prière, sont empreints du même esprit de piété, comme on peut voir par l'édifiant passage qui termine le chapitre v du livre V. Là se rencontrent même, sous la plume de notre auteur, les expressions propres à la théologie chrétienne. Boèce fait ressortir l'avantage d'une âme *qui s'abaisse avec raison devant Dieu, et qui reçoit pour prix de son humilité l'inestimable faveur de la grâce divine*. Un Père de l'Église ne se fût pas exprimé d'une autre façon. Un tel langage est inconnu aux philosophies anciennes même les plus relevées, et si Boèce n'eût été que le sectateur du

Digitized by Google

Portique ou de l'Académie, jamais il n'eût parlé ainsi. Par contre, arguer qu'il resta païen de ce qu'il s'est ingénié en divers endroits de son livre à mettre en vers, comme tant de poëtes l'avaient fait avant lui, les fables classiques d'Orphée, d'Hercule et de Circé, ce serait une opinion par trop grossière qui ne mériterait pas d'être réfutée. Il est clair que si Boèce s'est servi de ces fables, dont il ne tire d'ailleurs et où il ne voit que des allégories morales, c'est qu'il a jugé simplement qu'elles étaient un bagage littéraire dont il pouvait faire encore son profit, même après ses devanciers, pour donner de l'agrément et de la variété à son œuvre. Quant à ceux qui trouvent étrange qu'en discourant sur des sujets religieux, Boèce ne fasse aucune allusion à aucun des faits rapportés dans l'Écriture, et qu'il ne cite point, comme les Pères, de maximes tirées des Saintes Lettres [1], on peut répondre, sans que cette assertion soit invraisemblable, que, dans la pensée de Boèce, l'œuvre qu'il composait était purement laïque, pour ainsi dire, et qu'il n'a point eu d'autre dessein que de faire un ouvrage de philosophie, dont le début même est une fiction poétique et auquel il s'appliquait à donner la forme littéraire la plus agréable possible, comme le témoignent du reste les morceaux en vers qu'il y a insérés.

1. M. De Mirandol se sert de cet argument pour établir le paganisme de Boèce, qui ne lui paraît pas douteux.

Digitized by Google

Et comment son œuvre se termine-t-elle? Par une exhortation à la prière, qui est comme le cœur du christianisme. Boèce nous invite à prier : *Humiles preces in excelsa porrigite.* Voilà le conseil qu'il donne, et telle est la conclusion de sa philosophie. Et dans un autre endroit, ne dit-il pas qu'*il faut se détacher de la terre pour conquérir le ciel?*

Superata tellus
Sidera donat.

(Liv. IV, ch. XIV.)

Ici il prêche le renoncement à soi-même. Ce que l'on peut affirmer sûrement, c'est que Boèce, qui a de si belles paroles touchant le pouvoir et la nécessité de l'oraison, c'est que Boèce priait : or l'expérience nous montre qu'il y a bien peu de gens qui prient (si toutefois il en est) parmi ceux qui, placés à côté de la véritable religion, lui refusent leur créance, et affectent de vivre en dehors de ses pratiques et de ses cérémonies. Qui donc a jamais vu un déiste commencer et finir ses journées par la prière? Où donc sont les formules d'oraison de ceux qui ne croient point à la religion chrétienne? Donc, malgré quelques locutions étranges, hardies, qui se rencontrent çà et là dans le livre de la *Consolation*[1], malgré quelques er-

1. L'auteur répète plusieurs fois (et il semble oublier la distance infinie qui sépare la Divinité de sa créature) que par la

reurs platoniciennes reproduites par Boèce et déjà condamnées par l'Église en la personne et dans les écrits d'Origène, cet autre disciple trop fervent de Platon, on est autorisé à dire (et tel est mon sentiment) que Boèce était chrétien. Tertullien n'était-il pas un enfant de l'Église? Et pourtant il a cru que l'âme était matérielle. Il est bien peu de philosophes, pour grands qu'ils soient, qui ne s'égarent sur quelques points, et, comme dit Bossuet, l'homme s'embrouille à force de raisonner.

En résumé, qu'est-ce qui fait la grandeur de la philosophie de Boèce? C'est qu'elle est religieuse, c'est qu'elle est soumise et respectueuse vis-à-vis de la Divinité, qu'elle nous représente comme notre modèle et notre fin. Tel a été également dans l'antiquité, bien que sous une forme moins pure, moins dégagée de toute erreur, le caractère de la philosophie de Platon, et c'est ce qui fait que les écrits de ce grand homme seront toujours si goûtés de ceux qui élèvent leurs réflexions au-dessus du monde sensible, et ce qui a fait dire avec tant de justesse à Pascal, que Platon était un excellent auteur pour

vertu l'homme s'égale à Dieu et s'identifie avec lui, et plus fortement encore, dans un autre endroit : *Omnis igitur beatus, deus*. Cela sonne mal, je l'avoue, à des oreilles chrétiennes. Mais l'auteur lui-même, j'en suis convaincu, eût confessé l'exagération de ces sentences qui dans la chaîne de ses raisonnements lui ont échappé.

Digitized by Google

préparer au christianisme [1]. Les pythagoriciens voulaient que nous regardions le ciel au moins une

1. Loin de moi la pensée d'amoindrir la gloire de Platon, s riche par lui-même de tant d'excellentes choses. Mais il faut reconnaître qu'il a emprunté aux livres de l'Inde une part assez notable de ce qu'il y a de poétique et de mystique dans sa philosophie. Platon d'ailleurs était curieux de s'instruire des philosophies de l'Orient : car nous tenons de Diogène Laerte qu'après avoir visité l'Égypte et conversé avec les prêtres de ce pays, Platon avait encore le dessein de s'en aller voir les mages ; mais une guerre alors allumée en Asie l'en empêcha. Était-ce seulement en Perse? Était-ce aussi dans l'Inde que Platon voulait voyager pour s'instruire des doctrines qui régnaient de ce côté de l'univers ? Le mot de *mage*, employé par le biographe, et qui dans la langue sanscrite signifiait un personnage de haut rang, peut aussi bien désigner les mobeds de la Perse et de la Médie que les brahmanes, que les gens de la caste sacerdotale de l'Hindoustan. En tout cas, il me paraît probable que Platon a eu connaissance de quelques-uns des livres les plus renommés de l'Inde antique, le *Manava-Dharma Sastra* entre autres, ou *le livre de la loi de Manou* qui a pu lui donner l'idée de son traité *des Lois* et de celui *de la République*. Dans un passage du grand poëme indien du *Mahabaratha*, il est dit que « le corps est un char dont l'âme est le cocher ; les sens ce sont les chevaux. » C'était un beau thème que Platon a développé brillamment dans son *Phèdre*. Dans l'opuscule séduisant mais dangereux, parce qu'il est panthéistique, que les Indiens ont intitulé *Bagavad-Gïta* ou *le Chant divin du bienheureux*, il est écrit, ch. XIII, que la génération d'un être, quel qu'il soit, s'effectue par l'union de la matière et de son idée ; que l'idée est un principe souverain uniformément répandu dans tous les êtres, qui leur survit et qui ne périt pas avec eux quand ils périssent ; qu'elle illumine tous les objets matériels, et que ceux qui distinguent la matière de son idée sont des esprits savants et élevés. Voilà donc Platon soupçonné d'avoir trouvé quelque part cette fameuse théorie des *idées*, images intelligibles des choses, êtres distincts des objets dont ils sont le type et le modèle, qui a toujours passé pour l'une des conceptions les plus originales de sa philosophie. On sait que Platon donne de

Digitized by Google

LA CONSOLATION PHILOSOPHIQUE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

La Philosophie apparaît à Boèce sous la figure d'une noble femme. Elle entreprend de le guérir. Les sages sont persécutés. Boèce était entré dans la vie publique non par ambition, mais en vue de se rendre utile. Ses luttes en faveur de la légalité. Fausseté des accusations qu'il a subies. Les griefs qu'on lui imputait tournaient à son honneur. On ne doit point être fier du bien qu'on fait. Le vulgaire ne juge de bien concerté que ce qui a réussi. La Providence semble n'avoir aucun égard pour les justes. Le sage habite un lieu d'où il ne saurait être banni. Le monde est régi par Dieu. Pour bien juger des choses il faut sevrer son cœur de toute passion.

I

Vers. Au temps de ma florissante jeunesse, durant ces doux loisirs que remplissait l'étude, je com-

Digitized by Google

posai des chants joyeux, et maintenant, dans mon malheur, je suis obligé de prendre un ton lamentable. Les Muses en deuil me dictent leurs tristes accents; elles baignent leur visage des pleurs de l'élégie. Aucune crainte, aucun effroi cependant n'a pu éloigner de moi ces compagnes fidèles, ni les empêcher de me suivre sur ma route. Elles qui faisaient ma gloire au temps de mes jeunes et belles années, elles consolent maintenant le triste sort d'un vieillard affligé. Une vieillesse hâtée par les maux m'a surpris inopinément, et l'âge de la douleur est à son tour venu : ma tête est devenue blanche avant le temps, et ma peau, couverte de rides, tremble sur mon corps épuisé. La mort est heureuse, elle arrive à propos, non quand elle interrompt les années de bonheur, mais quand elle accourt aux cris des malheureux qui l'implorent. Mais, hélas! combien son oreille est sourde à la voix des affligés, et comme la cruelle se refuse à fermer des yeux qui pleurent! Tandis que l'inconstante fortune me prodiguait ses faveurs peu sûres, l'heure douloureuse du trépas faillit me renverser; et à présent que cette fortune trompeuse a changé de face et qu'elle s'est assombrie, ma vie se prolonge languissante et pénible. O mes amis, pourquoi m'avoir tant de fois vanté mon bonheur? Celui qui a pu tomber, ses pas n'étaient guère affermis.

Digitized by Google

II

Tandis que je faisais silencieusement ces réflexions en moi-même, et que le stylet gravait sur mes tablettes les accents de ma plainte amère, une femme parut au-dessus de ma tête. Son air était vénérable; un feu brillait dans ses yeux, plus vifs et plus pénétrants que ceux des hommes. Sa face était colorée et portait la marque d'une inépuisable vigueur, bien qu'à la voir elle parut si âgée qu'on ne pouvait croire qu'elle fût de notre temps. Il serait difficile de dire quelle était la hauteur de son corps; car tantôt elle se réduisait à la taille ordinaire des hommes, tantôt elle semblait toucher le ciel avec sa tête; et quand elle s'était ainsi grandie et élevée jusqu'à ce sommet, elle pénétrait le ciel même et elle s'y dérobait à la vue de ceux qui la regardaient. Son vêtement était de la plus fine trame, fait avec un art merveilleux, et d'une matière incorruptible. Elle m'apprit elle-même dans la suite qu'elle l'avait tissé de ses propres mains. Une certaine vétusté négligée en ternissait l'éclat, comme il arrive à ces images que le temps a noircies. Sur le bord inférieur de ce vêtement on voyait la lettre π; à l'autre extrémité se trouvait un θ [1], et entre ces deux lettres étaient gravées en forme d'échelle des

1. La première de ces deux lettres signifie la pratique, la seconde la théorie.

Digitized by Google

lignes figurant des degrés de l'une à l'autre. Des mains violentes avaient déchiré cette robe, et chacun, comme il avait pu, en avait emporté un lambeau. Dans sa main droite elle tenait des livres; sa gauche portait un sceptre. Dès qu'elle vit les muses de la poésie assises à mon chevet et en train de me dicter leurs larmoyantes paroles, émue et l'œil enflammé : « Qui a permis, dit-elle, à ces courtisanes de théâtre d'approcher de ce malade? Incapables d'apporter aucun remède à ses souffrances, viennent-elles les entretenir par leurs doucereux poisons? Ne sont-ce pas elles qui par les stériles épines des passions étouffent la fertile moisson de l'intelligence, qui font périr les fruits de la raison, qui accoutument l'homme à son mal, loin de l'en délivrer? Si vos caresses s'adressaient, comme d'ordinaire, à quelque profane, je m'indignerais moins; vos manœuvres à l'encontre d'une âme vulgaire ne sauraient me blesser. Mais qu'avez-vous de commun avec cet homme qu'Élée et l'Académie[1] ont nourri de leurs enseignements? Retirez-vous, sirènes, dont les douceurs donnent la mort, et laissez-moi le soin de guérir cette âme avec mes propres Muses. »

A ces paroles, les déesses, étonnées, baissèrent

1. Le mot Élée désigne ici la dialectique, dont le philosophe Zénon, de la ville d'Élée, passait pour être l'inventeur. Par l'Académie, il faut entendre la philosophie platonicienne, ainsi dénommée parce que Platon avait enseigné dans les jardins d'un certain Académus d'Athènes.

Digitized by Google

les yeux jusqu'à terre, et le chœur des Muses se retira brusquement, le visage rouge et confus. Et moi, dont les yeux baignés de larmes étaient obscurcis au point de ne pouvoir distinguer quelle était cette femme qui parlait avec une autorité si impérieuse, je demeurai, dans ma stupeur, la face attachée sur le sol, et j'attendis en silence ce qu'elle allait faire. Alors, s'approchant plus près de moi, elle s'assit au pied de mon lit, et voyant mon visage assombri par le deuil et penché tristement vers la terre, elle se plaignit en ces vers du trouble de mon âme :

III

Vers. « Hélas! dans quel gouffre profond l'âme humaine est plongée, dans quelles ténèbres l'intelligence émoussée s'obscurcit, lorsque, laissant sa propre lumière, elle s'abandonne à des soucis qui la tuent, à des chagrins nuisibles qui croissent incessamment au souffle de mille préoccupations terrestres! Cet homme jadis s'élançait librement dans le ciel ouvert; habitué à parcourir les plaines éthérées, il y contemplait le disque empourpré du soleil et l'astre glacé de la lune, et toutes ces étoiles qui dans leur course errante parcourent des orbites inégaux, son esprit savant en connaissait la marche et le nombre. La cause qui fait que les flots de la mer s'agitent sous le souffle sonore des vents, il la connaissait; quelle est l'intelligence qui meut l'univers

Digitized by Google

et qui le fait rouler dans un orbe régulier, il le savait. Pourquoi l'astre du jour se lève à l'orient rougissant, et pourquoi il se plonge le soir dans les eaux de l'Hespérie ; quelle douce influence tempère les heures paisibles du printemps et lui fait orner la terre de ses fleurs empourprées ; pourquoi dans le temps le plus fécond de l'année, l'automne fertile grossit et fait couler les raisins : telles étaient ses recherches, telle était sa science. De tous ces phénomènes il connaissait les causes, et la nature n'avait point de secrets pour lui. Et maintenant son intelligence, sans force et sans lumière, est épuisée ; de lourdes chaînes pèsent sur son cou ; sa face, appesantie, se courbe vers le sol, et ses yeux ne voient plus qu'une terre grossière et stupide.

IV

« Mais il s'agit de le guérir, dit-elle, et non de s'apitoyer sur lui. » Et, me regardant en face : « Es-tu bien, reprit-elle, celui qui, nourri jadis de mon lait, fortifié par mes aliments, avait acquis la force d'une âme virile ? Nous t'avions fourni de telles armes, que si tu ne les eusses rejetées le premier, elles t'auraient rendu invincible. Ne me reconnais-tu pas ? Pourquoi gardes-tu le silence ? Est-ce la honte ou l'abattement qui t'empêche de parler ? J'aimerais mieux que ce fût la honte. Mais c'est, à ce que je vois, la douleur qui t'abat. » Et voyant que non-

Digitized by Google

seulement je demeurais silencieux, mais que j'étais comme muet et sans langue, elle approcha doucement sa main de mon cœur : « Ce n'est rien, dit-elle, il est seulement en léthargie, le mal commun des âmes trompées. Il s'est oublié pendant quelque temps; il reviendra bientôt à lui dès qu'il m'aura reconnue. Pour lui en donner le moyen, essuyons seulement ses yeux, que le nuage des choses terrestres obscurcit. » En disant ces mots, elle fit un pli avec sa robe, et elle sécha les pleurs qui baignaient mon visage.

V

Vers. Aussitôt la nuit qui m'oppressait se dissipa, les ténèbres me quittèrent, et mes yeux reprirent leur vigueur première. Ainsi, quand le Corus[1] rapide amoncelle les nuages et que le ciel s'arrête gros de pluie et de tempêtes, le soleil se cache, et avant que les astres du soir n'aient paru, la nuit se répand sur le monde. Mais si Borée[2], accouru des antres de la Thrace, dissipe cette obscurité et rouvre les portes du jour, alors Phébus brille à nouveau, et, enflammé d'une lumière subite, il frappe de ses rayons les yeux émerveillés.

1. Nom donné à un vent dans l'antiquité.
2. Le vent du nord.

Digitized by Google

VI

Tels les nuages de ma tristesse s'étant dissipés, je pus contempler le ciel, et mon esprit revenu à lui-même reconnut le visage de celle qui venait me guérir. Quand je l'eus regardée et que mes yeux se furent fixés sur elle, je vis en effet celle qui m'avait nourri et dont j'avais fréquenté le sanctuaire dès ma jeunesse. C'était la Philosophie. « Que viens-tu faire, lui dis-je, dans le lieu de mon exil, au sein de cette solitude, ô maîtresse souveraine de toutes les vertus, descendue des hauteurs du ciel? Viens-tu partager les fausses accusations qui pèsent sur moi? » — « Comment aurais-je pu t'abandonner, toi mon disciple? me répondit-elle. Pouvais-je ne pas prendre ma part du fardeau qui t'est imposé en haine de moi? Non. Ce n'est pas la Philosophie qui abandonne un innocent et qui le laisse seul au milieu du chemin. D'ailleurs quelle accusation ai-je à redouter? La calomnie est-elle donc une nouveauté pour moi? Crois-tu que la sagesse se voie exposée pour la première fois aux agressions de la méchanceté? Dans les temps anciens, même avant notre Platon, combien de fois n'avons-nous pas dû lutter contre des audacieux et des fous! Et du vivant de Platon, Socrate son maître n'a-t-il pas mérité, à cause de moi, le glorieux triomphe d'une mort injuste? C'est son héritage que les disciples d'Épicure

Digitized by Google

et les philosophes du Portique[1] se sont disputé; chacun a voulu en prendre sa part, et malgré mes protestations et mes vains efforts pour leur résister, ils ont déchiré ce vêtement que tu vois et que mes mains avaient tissé. Après en avoir enlevé chacun un lambeau, ils se sont retirés, pensant que je les avais suivis et croyant me posséder tout entière. Les hommes, dans leur ignorance, en voyant quelques-uns de mes insignes, ont souvent pris ces ravisseurs pour mes familiers, et la fausse opinion d'un vulgaire profane a séduit plusieurs de ces faux sages. Si la fuite d'Anaxagore[2], si le poison de Socrate[3], et le supplice de Zénon[4], en qualité de faits étrangers, te sont inconnus, du moins tu n'ignores pas le sort plus récent des Canius[5], des Sé-

1. Les stoïciens.

2. Philosophe né à Clazomène en Ionie. Il eut le poëte Euripide parmi ses disciples. Accusé d'impiété, il fut condamné à l'exil.

3. Socrate, accusé d'introduire des croyances nouvelles et de corrompre la jeunesse, fut condamné à boire la cigüe, mode de supplice en usage à Athènes. Si les paroles que Platon fait dire à son maître durant le cours de son procès sont historiques, l'adieu de Socrate à ses juges, en quittant le banc des accusés, est une inspiration sublime. « Juges, leur dit-il, vous allez vous retirer, vous, pour vivre, moi pour mourir. Laquelle de ces deux conditions est la meilleure ? c'est ce que, grâce à vous, je m'en vais bientôt apprendre. »

4. Né à Élée. Suivant une tradition, il fut mis à mort par le tyran Néarque, pour avoir tenté d'affranchir son pays.

5. Sénèque, en son traité *De la tranquillité de l'âme*, ch. XIV, raconte en ces termes la façon dont mourut Canius : « Canius Julius, grand homme assurément, dont le mérite n'est pas même amoindri parce qu'il fut de notre siècle, eut une vive et longue dispute avec Caligula. Au moment où il se retirait, ce Phalaris

Digitized by Google

nèque [1], des Soranus [2], hommes illustres, dont la

lui lança ces mots pour adieu : « Canius, de peur que tu ne te fasses illusion sur ton compte, je dois t'avertir que j'ai donné ordre de te faire exécuter. — Grand merci, excellent prince, » répondit-il. Quel sentiment a pu inspirer à Canius cette réponse? Je ne saurais trop le dire. On peut expliquer la chose de diverses façons. Canius voulut-il insulter l'empereur et lui prouver quelle était l'énormité de sa barbarie, puisque quand il ordonnait la mort d'un homme on devait regarder cet ordre comme un bienfait? Ou bien raillait-il par ces paroles la démence du prince qui se faisait chaque jour décerner des remercîments solennels par ceux dont les fils avaient été mis à mort ou les biens confisqués? Ou encore Canius reçut-il l'annonce de son supplice comme la nouvelle de sa libération? Quelque en aient été les motifs, sa réponse est en tout cas magnanime... Croyez-vous que ce philosophe passa dans la plus parfaite tranquilité d'esprit les dix jours qui précédèrent son exécution? Ce que cet homme a fait, ce qu'il a dit dans cet intervalle, avec quel calme merveilleux il a vécu durant ces dix journées, c'est chose inconcevable. Il était en train de jouer aux échecs quand le centurion, qui conduisait un gros de condamnés, vint l'avertir à son tour qu'il fallait le suivre. En recevant cet ordre, Canius compta les pions et s'adressant à son adversaire : « J'espère bien, lui dit-il, qu'après ma mort vous ne direz pas que vous avez gagné. » Puis se tournant vers le centurion : « Vous êtes témoin que j'ai un point de plus que lui.... » Ses amis s'attristaient de ce qu'ils allaient perdre un tel homme. « Pourquoi vous affligez-vous? leur dit-il. Vous autres vous vous demandez si les âmes sont immortelles ; moi je vais le savoir.... » Son maître de philosophie l'accompagnait jusqu'au lieu de son exécution. Déjà ils arrivaient à ce tertre sur lequel on célébrait chaque jour un sacrifice à l'intention du César notre Dieu. « Canius, à quoi penses-tu à l'heure qu'il est? lui dit son maître. Quel est le sentiment que tu éprouves? Il répondit : « J'ai dessein d'observer si dans ce moment suprême et court, l'âme a conscience de sa sortie du corps.... » Personne n'a philosophé jusqu'à ce point. »

1. Sénèque persécuté par Néron son ancien élève, s'ouvrit les veines dans un bain, mode de suicide en usage chez les Romains au temps de l'Empire.

2. Philosophe stoïcien condamné à mort par Néron.

Digitized by Google

mémoire n'est ni ancienne ni obscure. Leur attachement à mes principes a causé leur perte, et c'est parce qu'ils ne ressemblaient pas aux méchants que ceux-ci les ont condamnés[1]. Ne t'étonne donc pas si dans cette tempête de la vie nous sommes agités par des vents contraires, puisque nous avons pour but de déplaire à la méchanceté. Du reste, quelque nombreuse que soit l'armée des pervers, il ne faut pas la craindre, mais la mépriser; car elle n'a point de chef; le hasard seul la gouverne, et elle se livre aveuglément aux caprices d'une téméraire folie. Si parfois les méchants arment contre nous des bataillons plus redoutables, la conductrice qui nous dirige rassemble ses troupes dans la citadelle, tandis que nos ennemis, placés plus bas, s'occupent à piller d'inutiles bagages. Nous autres, à

1. Boèce vient d'énumérer quelques-uns des martyrs de la philosophie. On remarquera que les deux ennemis les plus acharnés de la philosophie dans l'antiquité ont été l'idolâtrie d'une part, et la tyrannie de l'autre. La philosophie pourtant n'était pas encore la vérité. Celle-ci ne devait luire dans sa plénitude qu'à l'apparition du chistianisme. Quand vint la doctrine chrétienne, c'est-à-dire quand la vérité fit son entrée dans le monde, la philosophie à son tour devint persécutante à l'encontre de la vérité. Témoins Celse l'auteur du *Discours véritable*, qui, ne pouvant nier les miracles de Notre-Seigneur les attribuait à la magie, et cet empereur Julien le philosophe, *ce pédant tout hérissé de grec*, comme disaient ses ennemis, qui ne voulut point que les chaires publiques d'enseignement fussent remplies par des chrétiens ; témoins aussi ces néo-platoniciens de l'école d'Alexandrie qui, ne pouvant se procurer la sainteté, cherchaient à se procurer l'extase et qui avaient trop de bon sens pour rester païens, mais aussi trop d'orgueil pour se faire chrétiens.

Digitized by Google

l'abri de leur rage furieuse, sur la hauteur qui nous protége et où leur audace insensée ne saurait nous atteindre, nous nous rions de les voir se jeter sur d'aussi vils objets.

VII

Vers. L'homme qui, du haut des régions calmes où il s'est placé, foule sous ses pieds le destin superbe, qui regarde l'une et l'autre fortune d'un œil assuré, et qui dans les traverses sait garder un visage magnanime, cet homme-là, ni les menaces, ni les fureurs de l'Océan qui soulève ses flots jusqu'au fond de l'abîme, ni le Vésuve qui lance de ses fournaises ouvertes des tourbillons de flammes et de fumée, ni la foudre ardente qui frappe le haut des tours, ne sauraient l'ébranler. Faibles mortels, pourquoi tant redouter ces cruels tyrans dont le bras est sans force et la rage impuissante? Bannissez de vos cœurs la crainte et l'ambition, et la colère du tyran sera désarmée. Mais quiconque craint ou désire, il ne s'appartient plus : incapable de rester de pied ferme, cet étourdi jette son bouclier, et, déserteur de son poste, lui-même se forge les fers qui doivent l'enchaîner.

VIII

Comprends-tu ce que je te dis, et mes paroles entrent-elles dans ton âme? Ou bien serais-tu *comme*

Digitized by Google

l'âne devant la lyre[1] ? Pourquoi pleures-tu ? D'où viennent ces larmes qui mouillent ton visage ? *Parle ! ne me cache rien*[2]. Si tu veux que le médecin te guérisse, il faut lui montrer ta blessure. » Alors, recueillant toutes mes forces : Mon infortune, lui dis-je, a-t-elle besoin d'éclaircissement, et l'état où je suis réduit ne se découvre-t-il pas de lui-même ? L'aspect seul du lieu où je suis n'a-t-il rien qui t'étonne ? Est-ce là cette bibliothèque que tu avais choisie dans ma maison comme ton appartement et ton sanctuaire, où, résidant avec moi, nous dissertions ensemble sur les choses divines et humaines ? Était-ce là mon air, mon visage ? Tout l'ensemble de ma personne était-il ainsi défiguré, quand je pénétrais avec toi les secrets de la nature, quand avec ton compas tu me traçais la route des astres dans les cieux, quand tu m'enseignais à conformer ma conduite et ma vie à l'ordre qui régit et qui meut le firmament[3] ? Voilà donc les récompenses qui m'é-

1. Comme un homme inintelligent devant une belle sentence. C'est un proverbe grec.

2. Phrase d'Homère. *Iliade*, ch. I, v. 363.

3. « La grande utilité de la vue à mon sens c'est que nous n'aurions pu discourir sur l'ensemble de l'univers, si nous n'avions jamais vu ni le soleil, ni les astres, ni le ciel qui les renferme. Le jour et la nuit qui se succèdent l'un à l'autre, les mois et les années qui roulent, nous ont fait inventer les nombres ; ils nous ont donné l'idée du temps et nous ont inspiré l'étude de la nature et de la constitution du monde. De là est née la philosophie, le don le plus précieux que les dieux aient fait ou qu'ils feront jamais à la race mortelle. Je dis donc que tel est le plus grand avantage de la vue. A quoi sert-il de rappeler les autres

Digitized by Google

taient réservées pour t'avoir suivie! Cependant toi-même, par la bouche de Platon, tu as porté cette belle sentence, savoir, que les États seraient heureux s'ils étaient gouvernés par des sages ou si leurs chefs s'adonnaient à l'étude de la sagesse[1]. Toi-même encore, par la bouche du même philosophe, tu recommandes expressément aux sages de prendre en main les affaires publiques, et tu en donnes pour raison qu'il ne faut point laisser aux méchants ni aux gens corrompus le gouvernement

qui sont moindres? Si donc un homme étranger à la philosophie et privé de l'usage de ses yeux s'affligeait de cette perte outre mesure, il s'affligerait en vain. Nous autres, disons seulement et ajoutons à ce que nous avons dit déjà, que Dieu a inventé et qu'il nous a donné la vue afin que, contemplant dans le ciel les révolutions de l'intelligence, nous réglions sur ce modèle les mouvements de la nôtre qui ont avec elles une certaine parenté, sauf que les mouvements célestes sont exempts de trouble et de confusion tandis que les nôtres sont loin d'avoir ce privilége; c'est donc afin qu'instruits par cette contemplation et ayant pénétré pour ainsi dire la belle ordonnance de l'univers, nous corrigions le désordre et l'irrégularité des mouvements de nos âmes en imitant au dedans de nous-mêmes la parfaite régularité des révolutions divines. » Platon, *Timée*.

1. « Tant que les philosophes ne seront pas à la tête des républiques ou tant que ces personnages qu'on appelle rois ou potentats ne se livreront point noblement et d'une manière suffisante à l'étude de la philosophie, tant que l'autorité politique et la philosophie, au lieu de se fondre ensemble, seront deux choses séparées, et tant que ceux qui exercent l'une de ces deux choses à l'exclusion de l'autre ne seront point écartés des affaires publiques par quelque décret, il ne faut pas s'attendre, mon cher Glaucon, à ce que les États voient cesser leurs maux, ni même, à mon avis, à ce qu'il soit apporté de remède à ceux du genre humain. » Platon, *Républ.*, liv. V.

Digitized by Google

des villes, de peur qu'ils ne soient le fléau des bons et qu'ils ne causent leur perte[1]. C'est donc conformément aux instructions de ton disciple que je souhaitai de mettre en pratique et que je résolus d'appliquer aux affaires civiles ce que tu m'avais appris dans mes heures de loisir et d'étude. Toi seule, et Dieu qui t'inspire à l'âme des sages, m'êtes témoins qu'aucun autre motif ne m'a fait chercher les emplois, sinon l'amour du bien public et le désir d'être utile aux honnêtes gens. De là ces dissensions, ces querelles implacables que j'ai eues avec les méchants, et l'autorité des grands toujours bravée par moi dans l'intérêt de la justice, et leurs menaces incapables d'ébranler ma conscience libre et droite. Combien de fois ne me suis-je pas opposé aux audacieuses menées d'un Conigast contre les gens d'humble condition? Combien de fois n'ai-je pas arrêté un Triguilla, intendant de la maison royale, dans le cours de ses forfaits, et l'ai-je empêché de recueillir les fruits d'une injustice déjà commise? Que de malheureux j'ai protégés à mes risques et périls contre les vexations sans nombre des Barbares, contre leur avarice toujours impunie! Strict observateur de la légalité, jamais personne ne m'a fait commettre rien d'injuste. J'ai compati aux souffrances des habitants des provinces, comme l'un d'eux, en voyant leurs fortunes ruinées par le brigandage des particuliers et par tant d'impôts onéreux.

1. Platon, *Républ.*, liv. I.

Digitized by Google

Dans un temps d'affreuse famine, quand fut rendu cet inexplicable et fâcheux édit de coemption[1] qui eût réduit à la misère la province de Campanie[2], je m'opposai, dans l'intérêt général, à ce que le préfet du prétoire le fît exécuter. La contestation fut portée devant le roi, et l'édit fut supprimé.

Je défendis Paulin, ancien consul, contre les agressions de ces avides chiens du palais, qui dans leur ambition et leur cupidité dévoraient déjà ses richesses : ce fut moi qui l'arrachai à leurs gueules béantes.

Pour qu'Albinus, autre consulaire, ne succombât pas à une accusation jugée d'avance, je m'exposai à la haine du délateur Cyprien. Me suis-je fait assez de procès et d'ennemis ? Mais j'ai dû me trouver d'autant plus en sécurité vis à vis de mes concitoyens, que mon amour de la justice m'a fait affronter les gens de cour sans que je cherchasse à me ménager aucunement auprès d'eux.

Et quels ont été mes délateurs ? Un Basile, un ancien officier de l'empire dépouillé de sa charge, que ses dettes ont contraint d'intenter une action contre moi, un Gaudens, un Opilion, condamnés à l'exil pour leurs innombrables fraudes par un décret de la censure royale : et comme ils refusaient

1. On appelait ainsi la mesure fiscale en vertu de laquelle l'État s'appropriait certaines denrées ou marchandises pour qu'elles fussent vendues à son profit.

2. Province de l'Italie méridionale.

Digitized by Google

de s'y soumettre, le roi ayant appris qu'ils avaient cherché asile dans les temples, ordonna que si dans le délai d'un jour ils ne sortaient pas de Ravenne, on les en chasserait de force avec une marque sur le front[1]. Quel décret pouvait être plus sévère? Voilà pourtant quels furent mes accusateurs, ceux dont on reçut le jour même la déposition! Etait-ce là la récompense que méritaient mes travaux, ou bien une condamnation préalable sur la tête de mes accusateurs, voilà donc ce qui les rendait dignes de foi! Quoi? si l'innocence accusée n'a pu toucher la Fortune, comment du moins n'a-t-elle pas rougi de la bassesse de mes accusateurs? Mais quel crime te reproche-t-on, me diras-tu? On dit que j'ai voulu sauver le Sénat. Veux-tu savoir comment? On m'accuse d'avoir empêché un délateur de fournir ses preuves tendant à établir que le Sénat s'est rendu coupable de lèse-majesté. Que devais-je faire, ô ma maîtresse? Devais-je nier ce grief pour t'épargner la honte de me voir condamner? Mais ce qu'on m'impute, je l'ai voulu, et ne cesserai jamais de le vouloir. Fallait-il avouer? Mais c'eût été rendre service aux délateurs mes adversaires. D'ailleurs est-ce un crime que d'avoir désiré de sauver le Sénat? Certes il a mérité que c'en fût un par ses décrets rendus contre moi. Toutefois, la légèreté, qui se ment toujours à elle-même, ne saurait changer le mérite des choses

1. Les exilés à qui on infligeait cette flétrissure étaient appelés chez les Latins *proscripti*, c'est-à-dire *marqués au front*. D'où notre mot de *proscrit*.

Digitized by Google

et je ne connais aucun précepte de Socrate qui eût pu m'autoriser soit à cacher la vérité, soit à accéder à un mensonge. Au surplus, quoi qu'il en advienne, je m'en remets à ton jugement et à celui des sages. J'ai mis par écrit toute la suite de cette affaire ; j'ai fait paraître la vérité dans tout son jour pour que nos descendants la connussent et qu'ils en gardassent la mémoire. Quant à ces lettres supposées[1] dont on se sert comme d'argument pour m'accuser d'avoir voulu rétablir la liberté romaine, à quoi bon s'en occuper? La fraude de cette manœuvre serait manifeste si j'eusse pu me servir d'un genre de preuve qui dans toutes les affaires a le plus grand poids, je veux dire l'aveu même de mes délateurs. Quelle liberté d'ailleurs pouvons-nous encore espérer? Plût au ciel qu'il nous en restât quelqu'une à souhaiter! C'eût été bien le cas de répondre avec Canius, qui, accusé par C. César, fils de Germanicus, de complicité dans une conjuration, lui répondit : « Si j'avais eu connaissance du complot, vous l'auriez ignoré. »

Le chagrin toutefois ne m'a pas obscurci l'intelligence au point de regarder les entreprises criminelles des méchants contre la vertu comme une chose inouïe ; mais ce qui m'étonne, c'est que mes persécuteurs aient pu accomplir ce qu'ils ont osé. Vouloir le mal, c'est une suite de l'imperfection de

1. On pense qu'il s'agit d'une correspondance que Boèce aurait été accusé d'entretenir avec l'empereur grec Justin.

Digitized by Google

notre nature; mais que le scélérat sous les regards de Dieu puisse à l'encontre de l'innocent exécuter ce qu'il a conçu, voilà ce qui est prodigieux. Aussi l'un de tes familiers se demande avec raison : *S'il y a un Dieu, d'où vient le mal? D'où vient le bien, s'il n'y en a pas*[1] ? Que des hommes pervers dont le désir serait de répandre le sang des gens de bien et d'anéantir le Sénat tout entier, que ces hommes-là aient voulu me perdre parce que je défendais la cause des honnêtes gens et les intérêts du Sénat, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais méritais-je de la part des sénateurs le même traitement et la même accusation? C'était ta coutume, lorsque je devais prononcer quelque discours ou entreprendre quelque action, de venir toi-même m'aider de ta présence et me diriger : tu te rappelles sans doute, par conséquent, avec quelle indifférence pour ma

1. On ne sait point quel est l'auteur auquel Boèce a emprunté ces paroles. L'antiquité avait produit un nombre considérable de philosophes qui pour la plupart avaient prodigieusement écrit, comme nous l'apprend Diogène Laerce dans ses biographies. Rien n'existe plus dans le genre philosophique de tout ce qui chez les Grecs était antérieur à Platon et à Aristote. On ne saurait trop regretter la perte de tant de monuments de la sagesse antique. Quant à la réflexion de ce philosophe inconnu cité par Boèce, voici ce que l'on peut répondre sommairement : l'existence du mal moral ou physique ne doit point ébranler notre foi en Dieu, vu que le mal n'est à proprement parler qu'une corruption, qu'une dégénérescence du bien, qu'il présuppose nécessairement. Quant au bien, il est l'œuvre de la main divine, il est un rayonnement des perfections et de la bonté de Dieu, dont il prouve l'existence, vu que si Dieu n'existait pas, rien ne serait, ni l'être spirituel, ni l'être matériel, ni le bien, ni le mal qui ne peut être conçu que parce que l'on a l'idée du bien.

Digitized by Google

propre sûreté gravement compromise je pris en main la cause du Sénat et je soutins son innocence, lorsqu'à Vérone le roi, ardent à la perte de tous, voulut faire retomber sur l'ordre sénatorial tout entier le crime de lèse-majesté imputé à Albinus. Ce que je dis est vrai, tu le sais pertinemment, et jamais je n'ai cherché à m'en glorifier. Car une conscience qui s'applaudit elle-même diminue en quelque sorte son mérite, et quiconque fait parade de ses actions et en accepte la renommée comme un prix qui lui est dû, celui-là trahit un secret qu'il eût dû garder. Tu vois quelle a été l'issue de ma probité. Pour récompense, je subis une accusation fausse. Voilà le prix qu'on décerne à ma vertu. Vit-on jamais un crime dont l'aveu franchement déclaré ait rencontré des juges d'une sévérité si unanime et si outrée que la considération de la faiblesse humaine ou même l'instabilité de la fortune n'ait pas rendus indulgents quelquefois? Si l'on m'eût accusé d'avoir voulu incendier les temples, frapper les prêtres d'un glaive impie, ou bien d'avoir comploté le meurtre de tous les honnêtes gens, on ne m'aurait pas du moins condamné sans m'entendre, et j'eusse été puni soit sur des preuves, soit sur mon aveu. Et aujourd'hui, éloigné de près de cinq cent mille pas du lieu où l'on m'accuse, sans que je puisse me défendre soit par moi-même, soit par mandataire, on me condamne à mort, on me proscrit, pour avoir soutenu avec trop de zèle la cause du Sénat! O juges iniques, qui mériteriez que per-

Digitized by Google

sonne ne pût être convaincu d'un tel crime! Mes délateurs eux-mêmes ont reconnu la dignité d'une pareille accusation, puisque pour la noircir de quelque méfait, ils ont calomnieusement prétendu que par ambition, qu'en vue d'obtenir une charge, je m'étais souillé d'un sacrilége[1]. Et pourtant, d'après les maximes que tu m'avais inculquées, tu bannissais de mon cœur tout désir des choses de ce monde; sous ta direction vigilante, tout sacrilége m'était impossible; car tu glissais sans cesse à mes oreilles, tu livrais chaque jour à mes méditations cette belle sentence de Pythagore : *Prends Dieu pour modèle.* Pouvais-je chercher à me mettre en relations avec les plus vils esprits, moi que tu élevais à la dignité singulière et éminente de devenir semblable à Dieu[2]? D'ailleurs l'intégrité de mon foyer domesti-

1. On ne sait point de quel genre de sacrilége Boèce entend ici parler. *Sacrilegium*, chez les Latins, comme l'étymologie du mot l'indique, signifiait proprement le *rapt d'une chose sainte.* Peut-être Boèce fut-il accusé de magie. C'est du moins ce qui semble ressortir de ce qui est dit quelques lignes plus loin ainsi que le lecteur le remarquera.

2. Voilà une locution étrangère à la morale et à l'humilité chrétiennes. Faut-il en conclure que Boèce vivait en dehors du christianisme? C'est bien rigoureux. Seulement on peut dire qu'en fidèle disciple de Platon, Boèce reproduit sous une forme abrégée les pensées de son maître, lequel s'exprime en ces termes dans son *Théétète:* « Hélas! mon cher Théodore, il n'est pas possible que le mal disparaisse, car il est nécessaire qu'il y ait toujours quelque chose d'opposé au bien. Il n'est pas possible non plus de placer le mal chez les dieux: il faut donc de toute nécessité qu'il circule autour de notre nature mortelle dans ces lieux que nous habitons. C'est pourquoi il faut

Digitized by Google

que, le cercle irréprochable de mes amis, Symmaque mon beau-père, homme saint et vénérable au même degré que toi, devaient éloigner de moi le soupçon d'un tel crime. Cependant, ô scélératesse inouïe ! mes ennemis ont l'audace de te l'imputer; ils me croient d'autant plus capable de maléfice que ce sont tes préceptes qui m'ont nourri et que j'ai été imbu de tes leçons! Il ne leur suffit pas que ce respect qui t'est dû ne m'ait servi de rien, il faut encore que tu sois déchirée par ma propre disgrâce! Enfin, et c'est ce qui met le comble à mes maux, je sais que la multitude n'apprécie pas les choses comme elles le méritent : le vulgaire ne considère que l'événement, et il ne juge de bien concerté que ce qui a réussi et ce que le succès a favorisé. Il en résulte que la considération publique est ce qui abandonne tout d'abord les malheureux. Et à présent, quels bruits circulent parmi le peuple! Quelle multitude d'opinions discordantes le divise! Il m'en coûte de le rappeler. Je n'ajouterai rien, sinon que l'adversité est à son comble et que c'est le dernier coup de l'infortune, lorsque des malheureux sur qui pèse une accusation fausse passent dans l'opinion publique pour avoir mérité la peine qu'ils endurent. Tel est le cas où je me trouve.

tâcher de s'enfuir au plus vite d'ici là-bas, c'est-à-dire qu'il faut quitter cette terre pour un autre séjour. Or, cette fuite consiste à devenir semblable à Dieu dans les limites du possible, et la ressemblance avec Dieu s'acquiert par la justice, la sainteté et la sagesse, toutes qualités qui nous rendent conformes à la divinité. »

Digitized by Google

Chassé de mes domaines, dépouillé de mes biens et de mes dignités, flétri par la calomnie, pour prix de mes bienfaits on me livre au supplice. Il me semble que je vois ces réunions de scélérats où tant de crimes se fabriquent, nager dans la joie, tout ce qu'il y a de plus corrompu tramer des calomnies et des délations nouvelles, les citoyens honnêtes abattus et terrifiés par mon infortune, les gens sans honneur et sans honte enhardis par l'impunité à concevoir leurs méfaits et par l'espoir du gain à les exécuter, les innocents enfin, privés non-seulement de toute sécurité, mais encore des moyens de se défendre. Aussi je m'écrie :

IX

Vers. O souverain Créateur de la voûte étoilée, qui du haut de ton trône éternel fais tourner le firmament dans un cercle rapide, toi qui forces les astres à subir tes lois : par l'effet de ton pouvoir, tantôt l'orbe brillant de la lune dans son plein, exposé aux rayons que son frère lui envoie, fait pâlir la lumière moins vive des étoiles ; tantôt le disque lunaire, obscurci et plus voisin de Phébus, perd lui-même sa clarté. Également en vertu de ta toute-puissance l'astre qu'on voit apparaître à l'entrée de la nuit, Hespérus, qui ramène la fraîcheur du soir, Hespérus, quand il a brillé, disparaît à son tour, pâle étoile du matin, à l'arrivée du soleil. C'est toi

Digitized by Google

qui lorsque l'hiver brumeux fait tomber les feuilles enfermes le jour dans d'étroites limites; puis, quand vient l'été brûlant, tu abréges à leur tour les heures agiles de la nuit. Tu fais naître et tu varies les saisons de l'année : tantôt le doux zéphir ramène les feuillages que le souffle du nord a emportés; tantôt l'ardent Sirius mûrit les moissons que l'Ourse a vues ensemencer [1]. La nature entière est soumise à d'antiques lois, et rien de ce qu'elle renferme ne transgresse l'ordre qui lui a été une fois départi. Tes immuables décrets, ô Dieu! gouvernent toutes choses. L'homme seul tu dédaignes de le conduire, et ses actes sont affranchis de ta contrainte et de ta direction. D'où viennent, en effet, tous ces revirements de l'inconstante fortune? D'où vient que l'innocent subit la peine du coupable, tandis que le crime et le vice sont assis sur le trône, et que, par un injuste renversement les malfaiteurs foulent sous leurs pieds la tête sacrée des honnêtes gens? L'éclat de la vertu demeure enseveli sous d'obscures ténèbres, et le juste porte le crime de l'impie. Ni le parjure, ni la fraude revêtue de couleurs mensongères ne nuisent à leurs auteurs. Mais qu'un jour le peuple fasse l'essai de sa force, ces tyrans qu'il redoute et qui comptent d'innombrables sujets, il se réjouira de les renverser. O toi qui gouvernes toutes choses et qui les maintiens dans une alliance

1. L'Ourse est une constellation, et le Sirius une étoile caniculaire.

Digitized by Google

éternelle, jette un regard de pitié sur cette terre malheureuse. Vois à quelles tempêtes les caprices du sort ont exposé l'homme, la plus noble de tes créatures dans un si grand ouvrage. Mets un frein à tous ces flots qui nous oppriment, et donne à la terre la même stabilité que celle qui régit le ciel immense. »

X

Quand ma douleur se fut ainsi exhalée, d'un air calme et sans être aucunement troublée par mes plaintes, la divine femme qui me parlait reprit en ces termes : « En voyant tes larmes et ton abattement, j'ai connu de suite tes malheurs et ton exil. Toutefois j'eusse ignoré combien le lieu de cet exil est lointain, si ton discours ne m'en eût instruit. Songe pourtant que tu n'as pas été expulsé de ta patrie, mais que tu l'as quittée. Ou bien, si tu veux absolument te considérer comme banni, songe que c'est toi-même qui t'es exilé. Personne n'avait le pouvoir de t'imposer l'exil. Car si tu considères quelle est ta vraie patrie, tu verras qu'elle n'est point, comme autrefois celle des Athéniens, régie par l'autorité du plus grand nombre, mais elle n'a *qu'un chef et qu'un roi*[1], lequel se réjouit de l'affluence des citoyens et non de leur bannissement : obéir aux freins qu'il nous impose et se soumettre à sa justice,

1. Homère, *Iliade*, liv. II, v. 200.

Digitized by Google

c'est la souveraine liberté. Ignores-tu cette antique loi de ta cité [1], établissant que quiconque l'a choisie pour sa résidence ne peut en être banni? Car celui qui habite dans l'enceinte de cette cité libre dont je te parle, celui qui est protégé par ses remparts, on n'a pas à craindre qu'il mérite un jour par ses actes d'être frappé d'exil. Mais quiconque s'ennuie d'y demeurer, celui-là cesse par là même d'être digne d'en faire son séjour. Aussi ce n'est pas tant l'aspect du lieu où je te vois que ton visage qui cause mon émotion; ce ne sont pas les lambris de ta bibliothèque ornés de cristal et d'ivoire que je cherche, c'est plutôt le siége de ton âme, où j'avais mis non pas des livres, mais ce qui donne aux livres leur prix, je veux dire mes préceptes et mes sentences.

Ce que tu as dit touchant ta vie publique et la façon dont tu as travaillé au bien général est vrai; mais tes paroles sont insuffisantes et trop succinctes eu égard à la multiplicité de tes actes et au grand nombre de tes services. En ce qui regarde l'honnêteté de tes actions ou la fausseté des faits que l'on t'a reprochés, tu n'as fait que rappeler ce qui est connu de tout le monde. Quant aux crimes et aux frauduleuses manœuvres de tes délateurs, tu as pensé avec raison qu'il fallait y toucher brièvement, car ces faits sont suffisamment connus du vulgaire,

1. Il s'agit de la cité céleste, celle qui, pour le philosophe, est la véritable patrie.

Digitized by Google

qui juge de tout, et ils sont répétés par toutes les bouches. Tu t'es vivement élevé contre les actes d'un Sénat injuste. Tu as gémi des calomnies qu'on m'adressait. Tu as pleuré la perte de ta réputation. Ensuite ta douleur s'est déchaînée contre la fortune et tu t'es plaint qu'on ne rendît pas aux actions méritoires le prix qui leur est dû. Enfin des vœux pour que cette paix qui régit le ciel s'étende également sur la terre, tels ont été les derniers accents de ta muse sévère et accusatrice. Comme un grand nombre de passions te troublent en ce moment, et que la peine, le ressentiment, la tristesse t'agitent et t'emportent çà et là de différents côtés, dans l'état où tu es, tu n'es pas capable de supporter des remèdes trop forts. J'en emploierai donc de plus doux, afin d'amollir par un traitement benin ce que les passions ont endurci chez toi ; puis nous verrons si cette tumeur qu'elles ont causée pourra subir ensuite l'efficacité d'un remède plus énergique.

XI

Vers. Lorsque, enflammé par les rayons du soleil, l'astre brûlant du Cancer dessèche les campagnes, si l'imprudent laboureur confie à des sillons infertiles d'abondantes semences, frustré de la promesse de Cérès, qu'il s'en aille secouer pour se nourrir les rameaux d'un chêne. De même, si vous voulez cueillir des violettes, n'allez pas dans les bois épais

Digitized by Google

lorsque l'aquilon piquant siffle dans les plaines. Voulez-vous récolter des raisins? que votre main avide se garde de toucher au bourgeon que le printemps fait naître dans la vigne. C'est en automne que Bacchus nous verse ses présents. Dieu a distingué les saisons par des produits divers, et chacune d'elles remplit son office. La divinité ne souffre aucun changement dans les lois qu'elle a fixées, et tout ce qui s'emporte en dehors de ses bornes ne saurait bien aboutir.

XII

« Me permettras-tu d'abord, poursuivit-elle, de te faire quelques questions sur l'état de ton âme et de sonder préalablement ton cœur, afin que je sache quel remède il convient d'employer pour te guérir? — Fais comme tu voudras, dis-je. Si tu m'interroges, je suis prêt à te répondre. » Et elle à moi : « Penses-tu que ce monde aille au gré d'un hasard téméraire et fortuit, ou bien crois-tu qu'une intelligence le gouverne? — Je suis loin de penser, répondis-je, que des effets aussi constants, que des phénomènes aussi stables soient abandonnés aux caprices du hasard. Je sais que Dieu qui a créé le monde préside à son œuvre, et rien n'est capable de me faire déchoir de la certitude de cette opinion[1].

1. « Je dis donc que le monde avec toutes ses parties a été établi originairement, et qu'il est en tout temps administré par une

Digitized by Google

— Tu as raison, reprit-elle, il en est ainsi, et c'est ce que tu viens de chanter toi-même tout à l'heure; seulement tu t'es plaint que cette Providence divine ne s'étendît pas également sur les hommes, car pour tout le reste, tu ne doutes pas qu'il ne soit régi par une intelligence supérieure. Je m'étonne vraiment qu'après avoir adopté une opinion aussi saine et t'être placé à cette hauteur, tu viennes ensuite à défaillir sans savoir à quoi te résoudre. Mais pénétrons

Providence divine.... Il n'y a rien de supérieur à Dieu. Il est donc nécessaire que le monde soit gouverné par lui. Dieu n'est soumis à rien dans la nature. Tout au contraire lui obéit. Si nous accordons que les dieux sont intelligents, nous devons accorder aussi qu'ils sont providents, et que cette providence s'applique particulièrement aux grandes choses.... Les dieux ne peuvent rien ignorer. Toute ignorance est étrangère à leur nature, aussi bien que toute impuissance à leur majesté. On ne saurait donc prétendre qu'ils sont trop faibles pour soutenir le poids du gouvernement du monde. Il s'ensuit, ce qui est notre opinion, que leur providence le gouverne.... Et ce n'est pas seulement au genre humain tout entier que les dieux l'étendent, c'est encore sur chacun de nous en particulier qu'ils la déversent.... La Grèce et notre ville elle-même ont produit un grand nombre d'hommes d'élite, et il est à croire qu'aucun d'eux ne fût devenu tel si Dieu lui-même ne l'eût aidé. C'est pour cela que les poëtes et Homère particulièrement, ont coutume d'adjoindre aux plus illustres de leurs héros, à Ulysse, à Diomède, à Agamemnon, à Achille, certaines divinités qui les assistent dans leurs périls et leurs traverses. En outre ces manifestations divines que nous avons rappelées tout à l'heure indiquent bien que non-seulement chaque ville, mais que chaque homme en particulier est l'objet d'une providence spéciale. Ce que prouvent encore ces révélations de l'avenir qui ont été faites aux hommes soit pendant leur veille, soit pendant leur sommeil.... Enfin personne en ce monde n'est devenu grand sans l'impulsion d'un souffle divin pour ainsi dire. » Cicéron, *De Nat. Deor.*, II, 30, 65.

Digitized by Google

plus avant dans notre sujet : il manque, je crois, quelque chose à notre discussion. Dis-moi d'abord, puisque tu ne doutes pas que le monde ne soit régi par Dieu, dis-moi par quels moyens tu penses qu'il le gouverne. — C'est à peine si je puis comprendre ta question, dis-je, comment veux-tu que j'y réponde? — Ne disais-je pas bien, reprit-elle, qu'il manque quelque chose à notre discussion, et que par ce défaut, comme par la brèche d'un rempart ouvert, les passions se sont glissées dans ton âme, qu'elles troublent et qu'elles dominent? Mais, dis-moi, te rappelles-tu quelle est la fin des choses et où tend l'ordre de la nature? — Tu me l'avais appris, mais les soucis ont troublé ma mémoire. — Sais-tu au moins quelle est l'origine des créatures? — Assurément, répondis-je : c'est de Dieu qu'elles proviennent. — Comment donc se fait-il que, sachant le principe des choses, tu ignores quelle est leur fin? Mais tel est l'effet ordinaire, telle est la force de ces passions funestes, qu'elles sont capables d'ébranler l'homme et même de le renverser, sans pouvoir toutefois l'arracher complétement à lui-même. Réponds également à ceci : Te souviens-tu que tu es homme? — Comment pourrais-je l'oublier? dis-je. — Peux-tu me dire également ce que c'est que l'homme? — Me demandes-tu, lui dis-je, si je sais que je suis un être vivant, raisonnable et mortel? Je le sais, et je me reconnais pour tel. — Ne sais-tu pas que tu es encore autre chose? — Non, répondis-je. — Je connais maintenant, poursuivit-

Digitized by Google

elle, quelle est la cause de ton mal, et sa gravité ne m'échappe pas : tu ne sais plus qui tu es. Ainsi j'ai découvert, non-seulement le caractère de ta maladie, mais encore le remède qui te rendra la santé. L'ignorance de toi-même t'offusque l'esprit : c'est pourquoi tu te regardes comme exilé, et tu te plains d'être dépouillé de tes biens. Ne sachant point quelle est la fin des choses et le but où tendent les créatures, tu crois que les méchants et les scélérats sont puissants et heureux, et parce que tu as oublié de quels moyens la Providence se sert pour gouverner le monde, tu t'imagines que les vicissitudes du sort n'ont aucun maître qui les régit. Ce sont là autant d'opinions qui, non-seulement rendent l'âme malade, mais qui peuvent la tuer. Toutefois, grâces soient rendues à l'auteur du salut de ce que la nature ne t'a pas complétement abandonné. J'ai pour garant de ta guérison ton opinion vraie sur le gouvernement du monde, que tu ne crois pas livré à l'inconstance du sort, mais régi par une intelligence divine. Ne crains donc rien; de cette légère étincelle jaillira la chaleur vitale. Mais comme il n'est pas encore temps d'user à ton égard de remèdes énergiques, et puisque d'ailleurs telle est la nature des esprits, que chaque fois qu'ils rejettent des opinions vraies, c'est pour en embrasser de fausses (ce qui cause tous ces troubles dont l'intelligence est offusquée), j'essayerai d'abord, au moyen de quelques adoucissants, d'atténuer un peu les ténèbres de ton âme, afin que le nuage de tant de passions trom-

Digitized by Google

peuses étant écarté, tu puisses reconnaître enfin la splendeur de la vraie lumière.

XIII

Vers. Les astres, cachés derrière le voile épais d'obscurs nuages, ne peuvent répandre de lumière. Que le fougueux vent du midi roule et confonde les flots de la mer; l'eau, naguère transparente comme du cristal et semblable à un jour pur et serein, devient trouble, boueuse, et l'œil ne peut plus la sonder. Un fleuve aux rives errantes, descendu des hautes montagnes, est souvent arrêté dans son cours par le simple obstacle d'une roche détachée d'une colline. Si vous voulez contempler le vrai dans une lumière manifeste, si vous voulez suivre un sentier droit, bannissez la crainte et la joie, chassez également l'espérance, et que le chagrin ne trouve aucun accès dans vos âmes. Là où ces passions dominent, l'intelligence est obscurcie; elle est comme enchaînée [1].

1. Dans l'original chaque vers de ce couplet est formé uniquement d'un dactyle et d'un spondée, ce qui constitue un rhythme d'une allure vive et assez agréable. Seulement la poésie fait défaut. On ne la trouve point dans les vers de Boèce.

Digitized by Google

LIVRE DEUXIÈME.

SOMMAIRE.

Le caractère de la Fortune est l'instabilité. On ne doit pas plus craindre ses menaces que désirer ses faveurs. Quels que soient les biens que possèdent les hommes leur cupidité n'est jamais satisfaite. La Philosophie rappelle à Boèce tous les bonheurs dont il a joui. La plus grande de toutes les misères c'est de se souvenir qu'on a été jadis heureux. L'espérance est une ancre qui fait qu'au milieu des maux on tient encore à la vie. Les biens extérieurs ont toujours quelque défaut. Il faut chercher sa félicité en soi-même. Vanité des avantages mondains. La gloire humaine est circonscrite dans d'étroites bornes. La mauvaise fortune est plus utile aux hommes que la bonne. Les différentes parties de l'univers sont unies entre elles par le lien de l'amour.

I

Après qu'elle eut ainsi parlé, elle se tut un moment. Puis quand, par ce silence modeste, elle eut reposé mon attention, elle reprit en ces termes : « Si j'ai bien pénétré la cause et la nature de ton mal, tu souffres parce que tu regrettes ta fortune première. Ton sort a changé ; tu te l'imagines du moins, et c'est ce qui t'abat. Je reconnais bien là les faux brillants d'une fortune changeante et capricieuse : c'est ainsi

Digitized by Google

qu'elle en use à l'égard de ceux qu'elle flatte et dont elle se joue; elle les abandonne tout à coup, leur laissant pour tout bien une douleur insupportable. Mais si tu veux bien te rappeler quelle est la nature de cette fortune trompeuse, quelles sont ses mœurs et quelle est au juste sa valeur, tu reconnaîtras aisément que de même que tu ne possédais en elle rien de précieux, elle ne t'a rien fait perdre non plus en te quittant. Il me serait facile, je pense, de te remettre ces vérités en mémoire. Car, dans le temps même que cette fortune te prodiguait ses faveurs, tu ne lui épargnais néanmoins ni tes sarcasmes, ni tes reproches; tu la poursuivais de tes sentences puisées à mon école. Toutefois un changement subit ne saurait se produire dans la vie des hommes sans causer quelque trouble dans leurs âmes. C'est ainsi que tu as pu perdre insensiblement ta tranquillité première.

« Il est temps maintenant de te faire goûter quelque consolation qui, en s'insinuant dans ton cœur, ouvre la voie à des conseils plus mâles et plus énergiques. Appelons à notre aide la douceur persuasive de la Rhétorique qui suit un sentier droit tant qu'elle ne s'écarte pas de mes doctrines, et que la Poésie, cette fidèle servante de mes pénates, vienne accompagner l'Eloquence de ses mélodieux accents, graves et légers tour à tour.

« Qu'est-ce donc, ô homme, qui te jette ainsi dans le deuil et la tristesse? Que t'est-il arrivé de nouveau et d'extraordinaire? Tu te plains que ton sort ai

Digitized by Google

changé, et que la Fortune ne soit plus la même à ton égard. Quelle erreur! cette instabilité est sa nature. Ces revirements sont dans ses mœurs. Elle a gardé vis-à-vis de toi l'inconstance qui lui est habituelle. Telle elle était alors même qu'elle semblait le plus te flatter et qu'elle se jouait de toi par le charme d'une félicité mensongère. Le visage faux de cette aveugle déesse t'est connu maintenant. Tandis qu'elle se cache encore aux autres hommes, elle s'est révélée tout entière à toi. Tel est son caractère. Si tu l'approuves, il faut l'accepter sans te plaindre. Si, au contraire, sa perfidie te fait horreur, méprise et repousse loin de toi une trompeuse qui t'abuse si indignement. Car ce qui fait présentement ton chagrin devrait faire ta tranquillité. Tu es abandonné d'une volage que personne ne peut se dire certain de posséder toujours. Or, estimeras-tu comme précieuse une félicité qui doit finir? Peux-tu chérir une fortune que tu n'es pas sûr de conserver dans le présent, et qui, lorsqu'elle se sera retirée, ne te laissera que des regrets? Si l'on ne peut la retenir à son gré, et si elle rend malheureux ceux qu'elle quitte, qu'est-ce autre chose que cette inconstance, sinon le gage d'un malheur futur? Il ne suffit pas, en effet, de voir ce qu'on a sous les yeux: une sage prévoyance considère la fin et l'issue des choses, et cette mutabilité propre à la fortune, bonne ou mauvaise, ne doit pas plus nous faire craindre ses menaces que désirer ses faveurs. Il faut enfin accepter résolûment tout ce qui se passe

Digitized by Google

dans son empire, une fois que l'on a courbé la tête sous son joug. Mais si tu prétends imposer des lois à celle que tu as librement choisie pour ta maîtresse, si tu veux la retenir ou la congédier comme il te plaira, n'est-ce pas lui faire injure, n'est-ce pas empirer par ton impatience un sort que tu ne peux modifier? Si tu t'en remettais aux vents pour naviguer, et que tu leur confiasses tes voiles, tu irais, non pas où tu aurais dessein d'aller, mais là où leur souffle t'emporterait. Si tu étais un agriculteur qui ensemençât ses champs, tu compenserais la stérilité d'une année par l'abondance d'une autre. Tu t'es livré à la Fortune pour qu'elle te gouverne? Il faut que tu t'accommodes à ses mœurs. Prétendrais-tu suspendre le mouvement de cette roue qui tourne? Mais, ô le plus insensé des hommes! si la fortune s'arrête, elle cesse d'être la fortune.

II

Vers. Quand d'une main superbe elle a changé son cours, elle s'emporte à la façon des flots bouillants de l'Euripe[1]. Tantôt elle renverse sans pitié les plus puissants monarques, tantôt cette trompeuse relève le visage humilié du vaincu. Elle n'écoute point les malheureux ; elle n'a souci ni de

1. Détroit qui sépare l'île de Négrepont d'avec le continent de la Grèce.

Digitized by Google

leurs plaintes, ni de leurs larmes; et dans sa cruauté elle se rit des gémissements qu'elle-même a suscités. C'est ainsi qu'elle se joue et qu'elle éprouve ses forces. Une de ses merveilles, c'est de nous montrer dans l'espace d'une seule heure le même homme heureux, puis affligé.

III

Je voudrais que cette Fortune t'adressât elle-même la parole et qu'elle vînt plaider brièvement sa cause devant toi. Considère si elle est juste : « Qu'as-tu donc, ô homme ! te dirait-elle, à me poursuivre ainsi de tes querelles journalières ? Quel mal t'ai-je fait? Quels biens t'ai-je ravis? Choisis tel juge que tu voudras, devant qui nous exposions notre différend touchant la possession de ces dignités et de ces richesses qui font l'objet de tes récriminations, et si tu parviens à établir que l'un ou l'autre de ces biens appartient en propre à quelqu'un, je t'accorderai que ce que tu réclames était ta propriété. La nature t'avait tiré nu du sein de ta mère, et je te reçus des bras maternels entièrement dénué de tout. Alors je te prodiguai mes largesses ; je pris un soin extrême de ton éducation ; enfin (et c'est là justement ce qui cause ton irritation contre moi), je t'environnai des biens dont je dispose avec magnificence et libéralité. A présent, il me plaît de retirer mes dons. Montre-toi reconnaissant, comme ayant usé de ce qui ne t'était pas dû : tu n'as pas à

Digitized by Google

te plaindre comme si tu eusses perdu ce qui t'appartenait. Pourquoi donc gémis-tu ? On ne t'a rien dérobé. On ne t'a fait aucune violence. Richesses, honneurs, dignités, tout cela est de mon domaine. Ce sont des servantes qui connaissent leur maîtresse et qui lui obéissent ; elles viennent avec moi ; quand je pars elles s'en vont. Je puis hautement l'affirmer, si ce que tu te plains d'avoir perdu eût été réellement ton bien, tu n'aurais jamais pu le perdre. Moi seule serai-je empêchée d'exercer mon droit ? Le ciel fait naître le jour brillant, puis il l'ensevelit dans la nuit ténébreuse. L'année couronne de fleurs et de moissons la face de la terre, puis elle l'obscurcit par les brouillards et les frimas glacés. La mer peut tour à tour soulever ses vagues, déchaîner ses tempêtes, et aplanir ensuite la surface de ses eaux redevenues paisibles et riantes. Et la cupidité insatiable des hommes prétendra me réduire à une constance étrangère à mes mœurs ! Bien différente est ma nature, bien autre est le jeu que je joue continuellement. Je fais tourner sans cesse ma roue dans un orbe rapide. J'abaisse ce qui était élevé ; j'élève ce qui était abaissé. Monte si tu veux, mais à une condition, c'est que tu ne te plaindras pas de descendre chaque fois qu'il me plaira d'en ordonner ainsi. Ignorais-tu donc mes mœurs ? Ne savais-tu pas que Crésus, roi de Lydie, fut d'abord un ennemi redoutable pour Cyrus, puis qu'il tomba dans l'infortune la plus profonde, au point d'être livré aux flammes d'un bûcher, et qu'en-

Digitized by Google

suite il fut sauvé providentiellement par une pluie envoyée du ciel? As-tu oublié Paul Emile versant de pieuses larmes sur les malheurs du roi Persée[1] son prisonnier? Qu'est-ce qui fait le sujet ordinaire des plaintes et des déclamations tragiques, sinon ces coups subits du sort détruisant sans pudeur les empires les plus florissants? N'as-tu pas appris dans ton enfance qu'il y a sur le seuil du palais de Jupiter *deux tonneaux, l'un plein de biens, l'autre de maux*[2]? De quoi te plains-tu si tu as puisé plus de biens que de maux ; si même je ne t'ai pas quittée tout entière ; si en vertu de cette variabilité qui est ma nature, tu peux légitimement espérer un avenir meilleur? Ne te laisse donc pas abattre en pure perte, et, citoyen d'un royaume dont les lois sont communes à tout le monde, ne prétends pas pouvoir vivre à ton gré.

IV

Vers. « Quelque copieux que soient les biens que l'Abondance vous verse à pleine corne sans jamais retirer sa main libérale, ces biens fussent-ils aussi multipliés que les grains de sable roulés par les vagues sous le souffle des vents rapides, fussent-ils aussi nombreux que ces astres qui apparaissent et qui brillent dans le ciel durant les nuits étoilées :

1. Dernier roi de Macédoine vaincu par le consul romain ci-dessus désigné.
2. Homère, *Iliade*, ch. XXIV, v. 527 et suiv.

Digitized by Google

non, malgré tant de faveurs, jamais les hommes ne cesseront de se plaindre et de pleurer leur prétendue misère. Que Dieu dans sa bonté exauce leurs vœux, qu'il leur prodigue l'or, les honneurs, les dignités, et tout ce qui peut satisfaire leurs ambitieux désirs, ils croient n'avoir rien acquis ; et leur insatiable avidité, tout en dévorant les biens présents, ouvre une gueule encore plus béante. Quels freins sont assez forts pour contenir dans de justes bornes une cupidité aussi emportée, si la soif de posséder s'allume à mesure que les dons sont plus copieux ? Jamais il ne sera riche celui qui, toujours tremblant, toujours gémissant, se croit pauvre et misérable. »

V

Si la Fortune plaidait ainsi sa cause devant toi, tu n'aurais rien à répondre et tu resterais la bouche close. Cependant si tu crois pouvoir appuyer tes plaintes de quelques raisons, fais-nous-les connaître : nous sommes prêts à t'écouter. » Je repris alors : « Tes raisonnements sont spécieux : ils sont tout imprégnés du miel de la rhétorique et de la poésie ; mais ils ne plaisent que quand on les entend. Les malheureux ont un sentiment bien autre de leurs maux, et quand tes discours ont cessé de retentir à leurs oreilles, cette tristesse dont l'aiguillon perce leurs âmes recommence à les accabler. » — « C'est vrai, dit-elle, aussi je ne prétends pas avoir remé-

Digitized by Google

dié à ton mal, j'ai tenté seulement d'adoucir une douleur encore rebelle à la guérison. Quand il en sera temps, j'userai de remèdes qui pénétreront plus avant dans ton cœur. Cependant, à moins que tu ne veuilles à toute force te croire malheureux, as-tu oublié le nombre et la nature de tes prospérités ? Je ne dis pas comment, après la mort de ton père, tu fus recueilli par les hommes les plus éminents, ni comment l'alliance des premiers citoyens de l'Etat te fut offerte, en sorte que tu te vis aimé d'eux avant que d'être leur proche, ce qui est sans contredit le plus précieux genre de parenté. Qui est-ce qui ne te proclamait heureux en te voyant allié à des familles si illustres, devenu l'époux d'une femme vertueuse, et également favorisé du sort par la naissance d'enfants mâles ? Je ne parle pas (car nous pouvons passer sous silence ce qui rentre dans l'ordre commun), je ne parle pas de ces dignités dont tu fus investi dans ta jeunesse, dignités si hautes qu'on les refuse même à des vieillards. Venons tout de suite à l'apogée de ta félicité. Si l'on peut retirer des choses de ce monde quelque fruit capable de procurer un bonheur solide, quelque violents que soient les maux qui t'accablent, pourront-ils jamais effacer de ton âme la mémoire de ce jour où tu vis tes deux fils proclamés consuls sortir de ta maison escortés d'une foule de sénateurs et de tout un peuple joyeux ? C'est ce même jour, tu t'en souviens, qu'en présence de tes enfants assis dans le Sénat sur leurs siéges curules, tu prononças

Digitized by Google

l'éloge du roi et tu remportas la palme de l'éloquence et du génie ; c'est encore en ce jour fortuné que, figurant dans le Cirque au milieu de tes deux consuls, tu satisfis l'attente d'une multitude immense par une largesse toute triomphale. Tu en avais conté, j'imagine, à la Fortune, pour qu'elle te caressât si complaisamment et qu'elle fît de toi ses délices. Tu as su conquérir ce qu'elle n'accorda jamais avant toi à aucun autre homme. Prétends-tu maintenant entrer en compte avec elle? Pour la première fois elle t'a regardé d'un œil jaloux. Eh bien, si tu considères le nombre et la nature de tes malheurs, et si tu examines en même temps quelles ont été tes prospérités, tu avoueras que tu es encore heureux. Que si tu cesses de t'estimer tel parce que ce qui semblait faire ton bonheur a disparu, tu as tort assurément de te croire malheureux, puisque cette disgrâce présente, qui te semble si lourde, n'a pas à proprement parler de durée. Arrives-tu donc pour la première fois sur la scène de la vie, comme un inconnu et comme un étranger? Crois-tu qu'il y ait rien de fixe et de constant dans les choses humaines, quand le court espace d'une heure suffit pour anéantir un homme? En supposant d'ailleurs que ce qui dépend du hasard ait une certaine permanence, quelque rare qu'elle soit, le dernier jour de la vie, le jour où l'on s'éteint, est en tout cas, pour ainsi dire, comme la mort de la Fortune elle-même, quelque stable et fidèle qu'on la suppose. Qu'importe donc que ce soit

Digitized by Google

toi qui la quitte en mourant, ou bien elle en te fuyant ?

VI

Vers. Quand Phébus, du haut de son char doré, commence à répandre sa lumière dans les cieux, les astres pâlissent et la lueur blanchissante des étoiles s'efface devant les flammes ardentes du soleil. Au temps où les roses printanières que fait naître le souffle du tiède zéphyr commencent à rougir les buissons, si l'Auster nuageux fait entendre ses sifflements et vient à déchaîner sa fureur, l'arbuste épineux perdra les fleurs qui faisaient sa parure et sa gloire. On voit de ces temps calmes et sereins où la mer est resplendissante et ses flots immobiles. On voit aussi, dans d'autres moments, l'Aquilon lâcher les fougueuses tempêtes et bouleverser les vagues furieuses. Si les choses terrestres demeurent rarement dans leur forme première, s'il s'y rencontre tant de vicissitudes, confiez-vous donc à la fortune humaine, à ses biens fugitifs, à ses faveurs caduques ! C'est une loi sanctionnée de toute éternité, que rien de ce qui est né ne subsiste toujours.

VII

« Ce que tu dis est vrai, repris-je, ô mère vénérable de toutes les vertus ! et je ne puis nier que le cours de mes prospérités ne se soit écoulé rapide-

Digitized by Google

ment. C'est, lorsque j'y songe, une pensée poignante et douloureuse pour moi. Car assurément la plus grande de toutes les misères, c'est de se souvenir qu'on a été jadis heureux. » — « Si tes erreurs, poursuivit-elle, ont été châtiées et tes illusions déçues, tu ne saurais sans injustice t'en prendre à la Fortune. Que si toutefois ce vain nom d'une félicité fortuite t'en impose quand même, tu peux compter avec moi le grand nombre de biens, et des plus précieux, qui te sont demeurés. Si donc ce que tu possédais de plus cher dans l'ensemble de ton bonheur t'a été conservé jusqu'à ce jour intact et sans altération par la Providence divine, pourras-tu, ayant gardé ce qu'il y a de meilleur, te plaindre justement de ton infortune? Symmaque, ton beau-père, l'honneur du genre humain, est encore plein de vie, et (ce que tu t'empresserais d'acheter au prix même de tes jours) cet homme, en qui respirent la sagesse et les vertus antiques, est tranquille sur son sort, tout en gémissant sur le tien. Tu possèdes encore cette épouse modeste[1] dont la pudeur est l'éminente vertu, cette épouse qui ressemble à son père, pour décrire toutes ses qualités en un mot. Elle vit, dis-je, cette épouse, et elle ne garde que pour toi une vie qui lui est odieuse; seulement, et c'est là, j'en conviens, ce qui seul peut amoindrir ton bonheur, le regret de ton absence la jette dans

1. C'est la fille du personnage précédent.

Digitized by Google

les larmes et l'accable de douleur. Dois-je te rappeler tes fils, personnages consulaires, chez qui, dans un âge aussi tendre, brillent déjà les qualités et le génie de leur aïeul et de leur père ? Si c'est à la conservation de leur existence que les hommes tiennent avant tout, combien, si tu sais apprécier ta situation à sa juste valeur, combien dois-tu t'estimer heureux, puisque tu possèdes encore des biens que tout le monde s'accorde à regarder comme plus chers que la vie ! Sèche donc tes larmes. La Fortune n'a pas encore pris en haine tout le genre humain, et une tempête inouïe ne t'a pas assailli, puisqu'il te reste des ancres assez fortes pour te conserver l'espérance quant à l'avenir, et de la consolation quant au présent. » — « Puissent ces ancres, dis-je, être solidement fixées ! Tant qu'elles me resteront, quel que soit mon sort, je surnagerai. » — Elle reprit en ces termes : « C'est déjà un progrès si tu n'accuses pas ta fortune tout entière. Je ne puis cependant souffrir cette délicatesse qui te fait répandre tant de plaintes, et qui te rend si sensible à la perte d'une partie de ton bonheur. Qui donc a jamais joui d'une félicité si bien assise qu'il n'ait eu à lutter parfois contre des périls ou des revers ? Les biens de ce monde sont instables et défectueux : ou il leur manque quelque chose, ou ils ne durent pas toujours. Tel homme est fort riche, mais la bassesse de sa naissance le fait rougir ; tel autre a la noblesse en partage, et ce brillant privilége le grandit dans l'esprit public ; mais, presque pauvre,

Digitized by Google

il préférerait être confondu dans la foule. Celui-ci sera également favorisé sous tous ces rapports, mais il s'ennuie de vivre dans le célibat. Celui-là a fait un mariage heureux, mais il n'a pas d'enfants, et son héritage sera la proie d'un étranger. Tel autre a eu le bonheur d'avoir des enfants, mais il pleure les désordres de son fils ou de sa fille. Ainsi, personne n'est complétement satisfait. Ce que la fortune nous donne a toujours un certain défaut que l'inexpérience ignore, mais dont s'affligent ceux qui l'ont éprouvé. Ajoute à cela que plus un homme est heureux, plus il est sensible au moindre changement de fortune, et si tout également ne marche pas à son gré, la plus légère contrariété lui est insupportable et suffit pour l'abattre, tant il faut peu de chose pour ravir aux plus fortunés une part ou la totalité de leur bonheur.

« Combien penses-tu qu'il y a de gens qui se croiraient au troisième ciel, si la moindre parcelle de ces biens qui te restent leur était donnée ? Ce lieu même[1] où tu te dis en exil est une patrie pour ceux qui l'habitent. Tant il est vrai qu'on n'est malheureux qu'autant que l'on croit l'être, tandis que celui qui supporte les vicissitudes de son sort avec une même égalité d'âme est toujours content. Quel est

1. On croit qu'il s'agit de la ville de Pavie, où, sur l'ordre de Théodoric, Boèce, dans sa disgrâce, aurait été relégué et même emprisonné. Toutefois rien dans le livre de la *Consolation* n'indique que Boèce fut dans les fers. L'infortune des gens de mérite et de réputation avec le temps devient une légende.

Digitized by Google

l'homme si complétement heureux qui, s'étant une fois abandonné à l'impatience, ne désire pas changer sa condition? Combien d'amertumes d'ailleurs sont mêlées à cette douceur de la félicité humaine, ne fût-ce qu'en ce point, savoir, que quelque agréable que soit cette félicité, vous ne pouvez cependant la conserver de force, et dès qu'elle veut vous fuir, nous n'avez aucun moyen de la garder. Il en résulte que c'est donc quelque chose d'assez misérable, puisque les hommes les plus magnanimes sont assurés de perdre un jour ce bonheur qui est leur bien précaire, et puisque, d'autre part, ce même bonheur ne saurait satisfaire pleinement les plus faibles et les plus inquiets. Pourquoi donc, ô hommes, chercher au dehors une félicité que vous trouvez au dedans de vous-mêmes? Une erreur fatale vous égare, et l'inexpérience vous entraîne. Je vais te montrer brièvement où réside ce bonheur dont nous parlons. Y a-t-il quelque chose qui te soit plus précieux que toi-même? Non, me répondras-tu. Eh bien, si tu parviens à te posséder, et si tu sais te rendre maître de toi, tu auras un bien qu'à aucun prix tu ne voudrais perdre, et que la Fortune elle-même ne saurait t'enlever. Et pour que tu saches bien que le vrai bonheur ne consiste pas dans les choses du hasard, fais avec moi ce raisonnement : si la félicité est le bien suprême d'une nature intelligente, et si, d'autre part, ce que l'homme peut se voir ravir n'est pas le souverain bien, par la raison qu'un bien qu'on ne pourrait

Digitized by Google

lui ôter serait infiniment préférable et meilleur, il s'ensuit évidemment que l'inconstance du sort, que l'instabilité de la fortune ne peuvent aspirer à procurer le bonheur. De plus, l'homme qu'une félicité caduque charme et éblouit, sait ou ne sait pas qu'elle est essentiellement muable et changeante. S'il ne le sait pas, peut-on dire qu'un homme aveuglé soit heureux ? S'il le sait, il craindra nécessairement de perdre ce dont il n'ignore pas qu'il pourra être dépossédé un jour, et cette crainte perpétuelle ne lui permettra point d'être heureux. Diras-tu qu'un tel homme peut négliger ce qu'il a perdu, et ne s'en inquiéter plus ? Si je t'accorde cela, il faut que tu m'avoues que c'est chose bien chétive qu'une félicité dont on peut supporter la perte avec tant d'indifférence. Enfin, comme tu es de ceux, je le sais, qui sont intimement convaincus, et pour plus d'une raison, que l'âme humaine n'est nullement mortelle[1], et comme il est d'ailleurs évident que

1. L'indifférence des hommes sans foi et sans religion, relativement à l'existence ou à l'immortalité de l'âme n'est point force d'esprit : c'est une monstruosité et une torpeur qui a quelque chose de bas et de honteux. Car, est-il une question au monde qui nous touche de plus près que celle de savoir si nous devons exister après notre mort, vu que la vie est courte et que la mort est certaine ? Il y a une différence énorme entre un néant éternel et une existence éternelle. Et rien n'est plus intéressant, ce me semble, que de savoir ou à tout le moins que d'examiner par avance lequel de ces deux états nous est réservé. Car il est évident que ce doit être l'un ou l'autre, à moins que l'on ne s'imagine, mais sans l'ombre d'une preuve, que si l'âme survit au corps ce n'est que pour un temps, et que dans l'autre monde

Digitized by Google

toute félicité terrestre s'éteint quand le corps meurt, il ne saurait être douteux non plus que si la mort vous ravit le bonheur, tous les hommes sans exception tomberont nécessairement dans la misère après leur mort. Que si, au contraire, on a vu un grand nombre d'hommes chercher cette félicité à laquelle tout le monde aspire, non-seulement dans la mort, mais jusque dans les tourments et les supplices,

une seconde mort l'attend. Il n'est si folle doctrine, on le sait, qui ne trouve des adeptes. Or, parmi ceux qui ne servent point la divinité, desquels le nombre est immense, combien peu de gens se demandent s'il y a une vie après le trépas, et combien d'autres affectent de ne point s'en inquiéter si on leur en parle! Que des hommes, c'est-à-dire que des êtres doués d'intelligence et de pensée, restent froids sur une question aussi capitale et aussi grosse que celle de la survivance de leurs âmes après le trépas, c'est une chose inouïe. Eu égard au nombre prodigieux de ceux qui vivent dans cette froideur, on n'ose pas dire qu'une telle indifférence est la marque non équivoque ou d'une stupidité d'esprit ou d'une légèreté inqualifiable. Cependant rien n'est plus vrai, et il suffit d'y réfléchir un peu sérieusement pour s'en convaincre. Quant à ces docteurs impies qui nient effrontément que l'âme survive au corps, sans chercher à les réfuter par des raisons métaphysiques ou morales très-solides, et qui ne manquent point, on doit leur opposer tout d'abord que toutes les nations, c'est-à-dire toutes les grandes familles humaines qui se sont succédé ou qui vivent ensemble sur le globe, ayant cru en tout temps et en tous lieux, chacune à leur manière, à une existence par delà le tombeau, ainsi que cela est attesté clairement par les traditions, les cérémonies et les cultes des différents peuples, il est bien téméraire, quand d'ailleurs on n'est point muni par devers soi de preuves contraires absolument convaincantes, de prétendre avoir raison à soi seul ou sur la foi d'une école dont on est le sectaire, de prétendre, dis-je, avoir raison sur d'aussi hauts sujets, en dépit et à l'encontre des croyances universelles du genre humain.

Digitized by Google

comment donc cette vie présente, pour agréable qu'on la suppose, pourrait-elle rendre heureux, à proprement parler, ceux qui, en la perdant, ne sauraient devenir malheureux?

VIII

Vers. Quiconque veut se bâtir une demeure solide qui soit à l'épreuve du souffle retentissant de l'Eurus, et où il puisse, loin de toute inquiétude, se rire des menaces de l'océan et de ses flots, qu'il n'aille point s'établir sur le faîte d'une haute montagne ou sur le sable altéré des mers. L'Auster insolent s'attaque à l'un de toutes ses forces ; l'autre, trop faible pour soutenir un édifice, cédera au poids du bâtiment dont la charge pesera sur lui. Fuyez les périls dangereux d'un séjour trop plaisant, et bâtissez-vous une maison sur l'appui d'un humble rocher, si vous voulez vivre tranquille. Que les vents déchaînés tonnent et qu'ils bouleversent à leur gré les vagues marines : abrité dans le retranchement de votre paisible et inébranlable demeure, heureux, vous mènerez une vie calme et sereine, en vous riant des fureurs de l'air.

Digitized by Google

IX

Mais comme mes raisonnements commencent à pénétrer dans ton âme, ainsi qu'un baume salutaire, il est temps, je pense, d'user de remèdes plus actifs. Réfléchis un peu : si les dons de la Fortune ne sont pas déjà fragiles et passagers par eux-mêmes, qu'y a-t-il en eux qui puisse jamais vous appartenir en toute propriété, ou qui ne s'avilisse à le considérer de près? Les richesses sont-elles précieuses par elles-mêmes, ou bien est-ce vous qui leur communiquez leur prix? Est-ce l'or en soi, ou bien l'amas de l'or qui est précieux? Ces richesses, enfin, ne reluisent-elles pas davantage si on les dépense que si on les entasse, puisque l'avarice rend les hommes odieux, tandis que la libéralité les ennoblit? Si ce qui est fait pour passer dans d'autres mains ne peut être regardé comme un bien qui vous reste, l'argent devient donc précieux alors que, passant à des tiers, il sert à vos dépenses et cesse d'être possédé par vous? De plus, si tout l'or du monde était entassé au profit d'un seul individu dans un même monceau, ne serait-ce pas au détriment de tout le genre humain? La voix d'un seul homme, sans être divisée, remplit les oreilles d'un grand nombre d'auditeurs; vos richesses, au contraire, à moins d'être diminuées, ne sauraient passer dans plusieurs mains. Et quand

Digitized by Google

cela arrive, ceux qu'elles quittent deviennent pauvres nécessairement. Richesses bien précaires et bien misérables, que plusieurs à la fois ne peuvent posséder dans leur masse, et qui n'enrichissent les uns qu'à la condition d'appauvrir les autres ! Est-ce l'éclat des pierreries qui vous éblouit? Mais ce brillant qu'on nous vante, cette vive lumière qu'elles projettent existe dans les pierres seules; elle ne rejaillit pas sur ceux qui les possèdent, et je ne saurais assez m'étonner comment les hommes s'y laissent prendre. Qu'y a-t-il, en effet, dans un objet inerte, sans corps et sans vie, de beau et de séduisant pour une nature intelligente et animée? Que si, grâce à la main du Créateur et à un certain éclat qui leur est propre, ces pierreries ne laissent pas que d'avoir quelque apparence de beauté, elles sont néanmoins si inférieures à l'excellence de votre être, que rien ne justifie à leur égard votre admiration. Serait-ce la beauté des champs qui vous charme? Et comment ne vous charmerait-elle pas? Assurément ce n'est pas une des moindres parties de cette glorieuse création dont le spectacle vous est offert. De même l'océan dans son calme vous réjouit sans aucun doute, et vous admirez également le ciel, les astres, la lune et le soleil. Mais qu'est-ce que toutes ces choses ont de commun avec vous? En quoi vous touchent-elles? Et comment oseriez-vous vous glorifier de leur splendeur? Les fleurs du printemps sont-elles votre parure? Est-ce votre propre fécondité qui fait mûrir

Digitized by Google

les fruits que l'été vous donne? Pourquoi vous adonner à des joies insensées et à une vanité sans fondement? pourquoi vous attacher à des biens que vous n'avez pas, comme s'ils vous appartenaient en réalité? Jamais la Fortune ne vous rendra propre ce qui par sa nature vous est étranger. Les fruits, les productions du sol sont destinés à la nourriture des êtres vivants, sans aucun doute. Or, si vous voulez subvenir à vos besoins en tant qu'ils sont nécessaires (et la nature ne demande pas autre chose), toute abondance vous devient dès lors inutile. La nature se contente de peu : la moindre chose lui suffit; mais si vous lui prodiguez le superflu, tout ce que vous ajouterez en surcroît lui sera désagréable ou nuisible. Croyez-vous qu'il soit beau d'être paré de riches vêtements? Si la vue de vos habits est agréable, c'est la matière que j'admirerai ou l'ouvrier qui l'aura mise en œuvre. Une longue suite de serviteurs dont vous vous faites accompagner, est-ce là ce qui vous rend fiers? Mais si les mœurs de vos gens sont dépravées, toute cette troupe n'est, au fond, qu'un bagage pernicieux pour votre maison, et funeste surtout à son maître. Si ce sont d'honnêtes gens que vos domestiques, je vous demanderai alors comment la probité d'autrui peut être rangée au nombre de vos biens? Donc, de toutes ces choses que vous regardez comme vôtres, il est évident qu'aucune ne vous appartient et n'est réellement à vous ; et si elles n'ont par elles-mêmes aucune beauté qui les rende désirables,

Digitized by Google

pourquoi alors vous affliger tant de les perdre, ou vous réjouir avec tant d'excès de les posséder? Que si ces choses sont belles en vertu de leur essence propre, en quoi cela vous touche-t-il? Elles n'èn plairaient pas moins étant placées hors de votre domaine; et si elles sont précieuses, ce n'est pas à cause qu'elles vous appartiennent; c'est, au contraire, parce qu'elles vous ont semblé précieuses que vous avez voulu vous les approprier. Que prétendez-vous, enfin, avec tout ce grand fracas et cette vaste fortune? Vous voulez fuir, si je ne me trompe, la pauvreté par l'abondance? Or c'est justement le contraire que vous faites. La conservation de tout cet attirail d'objets précieux vous cause plus d'un embarras; et il n'est que trop vrai que plus on possède, plus les besoins sont nombreux et multiples; tandis que ceux qui règlent leur fortune sur les exigences de la nature, et non sur les superfluités d'un luxe ambitieux, ceux-là n'ont besoin que de peu de chose, et ce peu les contente. Êtes-vous donc si pauvres et si dépourvus par vous-mêmes qu'il faille que vous cherchiez votre bien dans des objets extérieurs qui vous sont étrangers? Tout est-il donc si renversé qu'un être divin qui tient ce caractère de la raison ne puisse se plaire à lui-même ni se donner du relief que par la possession d'un vain attirail d'objets inanimés?

Toute chose, dans la nature, se contente de ce qu'elle est: rien ne sort de ses bornes. Et vous, que votre intelligence rend semblables à Dieu, vous

Digitized by Google

cherchez dans les plus vils objets de quoi orner l'excellence de votre être sans comprendre l'injure que vous faites à son auteur! Il a voulu que la nature humaine l'emportât sur toutes les créatures terrestres; et vous abaissez votre dignité au-dessous des objets les plus infimes! Si un bien quel qu'il soit est, en effet, plus précieux que celui auquel il appartient, en faisant vos biens des objets les plus bas, vous vous mettez au-dessous de ces objets mêmes, par l'estime que vous en faites: et c'est toute justice. Car le propre de la nature humaine est d'exceller sur les autres êtres, en tant qu'elle se connaît; si elle cesse de se connaître, elle tombe au-dessous des brutes. Que les animaux s'ignorent, c'est leur condition; chez l'homme, c'est un vice.

Mais quelle est l'étendue de votre erreur, de croire qu'une chose puisse emprunter quelque éclat d'un ornement étranger! Rien n'est plus impossible. L'objet emprunté, s'il brille par lui-même, conserve la beauté qui lui est propre; la chose qu'il revêt demeure aussi vile qu'avant. Or je nie que ce qui nuit à son possesseur soit en aucune manière un bien. Ai-je menti en affirmant cela? Non, me diras-tu. Eh bien, souvent on a vu les richesses, ces richesses tant vantées, nuire à leurs propriétaires, par cette raison que les plus scélérats des hommes, et par conséquent que les plus avides du bien d'autrui, se croient seuls dignes de posséder tout ce qu'il y a d'or et de pierreries dans le monde. Toi donc qui crains maintenant, comme on dit, l'épieu ou le

Digitized by Google

glaive, si tu étais entré dans le sentier de cette vie voyageur sans bagage, tu te rirais des brigands. O les précieuses richesses et la belle félicité qu'elles procurent! Dès qu'on les possède, on cesse d'être en sûreté!

X

Vers. Heureux l'âge primitif, qui, content de ses campagnes fidèles, ignorait le superflu d'un luxe pernicieux. Le gland du chêne, facile à se procurer, apaisait au besoin la faim tardive des premiers hommes. Ils ne savaient point mêler aux dons de Bacchus le miel liquide; ils ignoraient l'art de teindre les brillantes étoffes de soie dans la pourpre tyrienne. Mais l'herbe leur procurait un sommeil salutaire ; les eaux vives d'un fleuve faisaient leur boisson, et le pin élevé leur prêtait son ombrage. L'étranger, à cette époque, ne fendait point encore sur son navire l'étendue des mers profondes; il ne visitait pas des rivages inconnus pour y débarquer ou pour s'y procurer des marchandises. On n'entendait point alors le bruit des clairons guerriers, et le sang aujourd'hui répandu par la main de la haine et de la cruauté, n'avait pas encore teint des armes homicides. Qui donc eût été assez furieux pour vouloir combattre le premier, en voyant la marque sanglante que font les cruelles blessures, et cela dans un temps où le meurtrier n'eût pu rien prétendre pour prix de son forfait? Puissions-nous revenir à

Digitized by Google

ces mœurs antiques! Mais la soif de posséder sévit avec plus de fureur que les feux de l'Etna. Ah! qui donc s'imagina le premier de descendre dans les entrailles de la terre pour en tirer l'or et les pierreries qui s'y cachaient, découverte funeste, source féconde de périls et de maux!

XI

Que dirai-je de ces honneurs et de ces dignités que vous autres hommes, dans votre ignorance du véritable pouvoir et de la vraie dignité, vous avez coutume d'élever jusqu'aux nues? Si ces honneurs tant recherchés tombent dans les mains des méchants, quels incendies allumés par les feux que vomit l'Etna, quelles inondations, quel déluge causeront jamais d'aussi grands ravages? Ce pouvoir consulaire, qui fut à l'origine le principe de votre liberté[1], vos ancêtres, comme tu t'en souviens, je pense, tentèrent de l'abolir à cause de l'arrogance des consuls. Déjà auparavant ils avaient banni de leur cité l'autorité royale et le nom de roi, à cause des mêmes empiétements et du même orgueil. Si parfois, ce qui est rare, les dignités et les charges sont conférées aux bons et aux honnêtes gens, qu'est-ce qui les rend précieuses, ces dignités, sinon

1. Le consulat naquit à Rome en même temps que le gouvernement républicain.

Digitized by Google

la probité de ceux qui les exercent? Ce ne sont donc pas les charges qui donnent à la vertu son prix; c'est au contraire la vertu qui honore les charges. Maintenant quel est au fond ce pouvoir qui vous semble si désirable et si beau? Ne voyez-vous pas, ô âmes terrestres! sur qui s'exerce, comme vous dites, votre puissance? Si, chez les rats, vous voyiez l'un d'eux s'arroger le pouvoir au détriment des autres, ce spectacle vous ferait éclater de rire, sans aucun doute. Eh bien! si vous considérez vos corps, que trouverez-vous de plus faible que l'homme? La piqûre d'une mouche ou l'introduction du plus petit insecte dans un de ses organes suffit pour le tuer. Or ce droit que l'homme prétend s'arroger sur son semblable, sur quoi s'exerce-t-il, sinon sur le corps seul, et ce qui est au-dessous du corps, je veux dire la fortune? Commandera-t-on jamais à une âme libre? Fera-t-on déchoir un esprit ferme, constant et résolu, du repos qu'il s'est assuré? Tu connais l'histoire de ce tyran qui espérait contraindre par des tortures un homme libre à révéler ses complices dans une conjuration. Le courageux supplicié, pour toute réponse, se coupa la langue avec les dents, et il la jeta au visage du tyran furieux [1]. Ainsi ces cruels tourments, à l'aide desquels

1. Une histoire fabuleuse dans l'antiquité rapportait que Nicocréon, tyran de l'île de Chypre, fit piler dans un mortier le philosophe Anaxarque, compromis dans une conjuration. Celui-ci, plutôt que de parler, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du tyran. C'est évidemment un conte.

Digitized by Google

le tyran pensait exercer sa barbarie, furent pour cet homme vertueux une occasion de prouver sa force et son courage surhumain. Est-il enfin une rigueur quelconque que l'homme puisse exercer sur autrui sans être exposé lui-même à un traitement semblable par une juste réciprocité? Ce Busiris, qui avait coutume, comme on nous l'apprend, de tuer ses hôtes, fut tué lui-même par Hercule, son hôte. Régulus jeta dans les fers une foule de Carthaginois, ses prisonniers de guerre, et bientôt, captif à son tour, il tendit les mains aux chaînes dont le lièrent les vaincus. Te persuaderas-tu que l'homme puisse être réellement puissant, s'il ne peut empêcher qu'un autre ne fasse à son égard ce que lui-même peut faire contre autrui? Considère, de plus, que si les charges et les dignités étaient des choses bonnes par elles-mêmes, en vertu de leur essence propre et indépendamment de toute opinion, jamais elles ne tomberaient entre les mains des méchants. Car les contraires n'ont pas coutume de s'associer : la nature y répugne et s'y oppose. Or, comme il n'est pas douteux que les hommes les plus pervers ne soient fort souvent revêtus d'honneurs, il s'ensuit avec évidence que ce qui peut être ainsi possédé par des méchants n'est pas bon en soi et par sa nature même. Et c'est ce que l'on peut dire des dons de la Fortune en général, laquelle, plus un homme est vicieux, plus elle lui prodigue ses faveurs. Il faut encore considérer ceci: tout le monde reconnaît pour courageux l'homme

Digitized by Google

qui est doué de courage, et celui qui a reçu la vitesse en partage est naturellement vif. De même la musique fait les musiciens, la médecine les médecins, la rhétorique les rhéteurs. Chaque chose agit suivant sa nature, et rien ne souffre le mélange d'un contraire ; tout, en général, rejette ce qui lui est opposé. Or, ni les richesses ne peuvent éteindre une cupidité sans bornes, une avarice insatiable, ni le pouvoir ne rendra maître de lui-même l'homme que des passions vicieuses tiennent enchaîné dans leurs indissolubles liens, ni les dignités conférées aux méchants ne les rendront meilleurs : loin de là, elles ne feront que montrer davantage leur indignité. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi vos opinions sur les choses sont-elles si peu d'accord avec le résultat qu'elles produisent ? C'est que vous vous plaisez à leur donner des noms qui ne leur appartiennent pas et qui sont démentis par l'effet, comme il est facile de s'en convaincre en ce qui touche les richesses, la puissance, les dignités, les honneurs, toutes choses qui ont reçu de faux noms. On peut raisonner de la même manière à l'égard de la Fortune en général, laquelle n'a rien de désirable en soi, rien qui soit naturellement bon, qui ne s'adjoint pas toujours aux bons, qui enfin (et l'expérience le prouve) ne saurait rendre bons ceux à qui elle se donne.

Digitized by Google

XII

Vers. Nous connaissons les ruines accumulées par ce tyran qui incendia Rome et qui fit massacrer ses sénateurs; nous n'avons pas oublié ce tyran qui, rendu plus furieux par le meurtre d'un frère, osa se teindre encore du sang de sa mère[1]. En présence du corps glacé de celle qui lui donna le jour, pas une larme ne mouilla ses joues; mais les yeux fixés sur le cadavre qui était gisant devant lui, il se fit le censeur d'une beauté éteinte et décolorée[2]. Cependant il tenait sous son sceptre et les contrées et les peuples que Phébus, venu de l'extrême Orient, voit quand il éteint ses rayons dans les ondes; il régnait sur les habitants des froides régions du nord et sur ceux des plages arides que l'ardent Notus dessèche de son souffle brûlant. Cet empire sans limites, ce pouvoir absolu qu'il possédait, a-t-il adouci la rage insensée de l'impitoyable Néron? Non certes. O malheur extrême! ô comble de l'iniquité! quand une main impie vient ajouter le glaive aux fureurs du poison! »

1. Il s'agit de Néron qui fit assassiner Agrippine, sa mère.

2. D'après une tradition répétée par Suétone, Néron après le meurtre serait venu contempler le cadavre d'Agrippine dont il aurait touché les membres, louant ceux-ci, blâmant ceux-là; puis ayant eu soif, il se serait fait donner à boire.

Digitized by Google

XIII

Je repris alors en ces termes : « Tu sais toi-même, ô ma maîtresse, que si j'ai pris en main les affaires publiques, ce n'est pas que l'ambition m'ait poussé ; c'était uniquement pour que ma vertu ne restât point stérile. » — « Voilà justement, reprit-elle, ce qui trompe d'ordinaire et ce qui séduit les grandes âmes, les âmes d'élite, mais qui, dans la vertu, ne sont pas encore arrivées jusqu'à la perfection, je veux dire l'amour de la gloire, et cette belle réputation que confèrent les services rendus à l'État. Mais si tu veux savoir combien cette gloire est chétive et dépourvue de toute solidité, considère un peu ceci : la sphère terrestre, comme te l'ont appris les raisonnements des astronomes, n'est qu'un point relativement à l'espace entier du ciel, c'est-à-dire que si l'on compare la terre à l'immensité du globe céleste, elle semblera n'avoir aucune étendue. Le quart environ de cette minime partie du monde, comme le démontre Ptolémée[1], est habité par les êtres vivants que nous connaissons. Car si l'on retranche par la pensée l'espace occupé par les mers, par les marais, par ces vastes déserts que la soif désole, on voit qu'il reste à peine aux hommes sur cette terre un étroit espace où ils puissent habiter. Enfermés de

1. Géographe et astronome, né à Alexandrie.

Digitized by Google

toutes parts, ou pour mieux dire emprisonnés dans cette mince parcelle de terrain, vous songez à étendre votre renommée et à propager votre nom ! Qu'a donc de grand et de magnifique une gloire resserrée dans de si étroites bornes? Ajoute à cela que ce petit enclos, le seul qui soit habitable, est occupé par des nations séparées entre elles par le langage, par les mœurs, par une manière de vivre totalement distincte, et que, de plus, la difficulté des communications, le manque de routes, la différence des langues, l'absence de tout commerce, sont autant d'obstacles qui s'opposent à ce que non-seulement la renommée des particuliers, mais même celle des villes puisse se propager d'un peuple à l'autre. Au temps de Cicéron, comme lui-même le dit quelque part[1], le nom de la République romaine n'avait pas encore franchi le Caucase, et pourtant à cette époque la République était à son apogée : elle se faisait craindre des Parthes et des nations voisines. Vois-tu maintenant combien est étroite et resserrée cette gloire que vous vous efforcez d'étendre et de propager? La gloire d'un Romain atteindra-t-elle des lieux où celle du nom romain n'a pu pénétrer[2]?

1. Au livre VI de la République dans le songe de Scipion.
2. « L'Africain reprit : Je m'aperçois que tu contemples encore en ce moment le séjour et la demeure des hommes : si elle te semble petite, comme elle l'est en effet, fixe alors tes regards sur les choses du ciel et méprise celles de la terre. Car, quelle est au fond cette renommée, qu'est-ce que cette gloire que tu peux acquérir? Est-ce une chose réellement désirable ? Le globe terrestre, tu le vois, n'est habité que dans quelques-unes de ses

Digitized by Google

N'oublie pas non plus, comme je te l'ai déjà dit, que les peuples diffèrent entre eux par leurs mœurs, leurs institutions et leurs coutumes, en sorte que telle action qui chez les uns passera pour louable sera réputée chez les autres digne de châtiment. Il s'ensuit que, pour quiconque aspire à se faire un nom, il n'est nullement avantageux d'être connu d'un grand nombre de peuples. On se contentera donc de s'illustrer parmi ses compatriotes, et cette gloire tant prisée, cette immortelle réputation tant désirée, se verra circonscrite dans les bornes d'un seul pays.

Enfin, combien de noms célèbres dans leur temps sont maintenant dans l'oubli, faute d'écrivains qui les aient fait connaître! A quoi d'ailleurs servent ces écrits qu'une longue et obscure vétusté finit par ensevelir à leur tour eux et leurs auteurs? O hommes! vous croyez vous immortaliser en vous appliquant à faire vivre votre nom dans l'avenir. Mais considé-

parties, et encore les régions qu'y occupent les hommes sont-elles étroites et peu nombreuses; tu vois enfin que de vastes déserts entrecoupent les espaces mêmes qui sont peuplés et qni t'apparaissent ici comme des taches; que, de plus, les habitants de la terre sont non-seulement séparés de façon à ce qu'il n'y ait entre eux aucune relation, aucun échange d'idées ou d'objets, mais qu'ils sont placés les uns vis-à-vis des autres, ici dans une situation oblique, là dans une position horizontale, et qu'enfin il y en a d'autres qui habitent des lieux littéralement opposés à ceux que vous occupez. Or, il est clair que ce sont là autant d'hommes et de peuples chez qui votre gloire ne saurait pénétrer et dont vous n'avez rien à attendre en faveur de votre réputation. » Cicéron, *Songe de Scipion.*

Digitized by Google

rez donc les espaces infinis de l'éternité, et voyez si vous pouvez vous glorifier de la durée de votre réputation. Entre un seul moment et dix mille années, comme l'un et l'autre sont finis, il existe encore un semblant de proportion, quelque imperceptible qu'elle soit. Mais un nombre quelconque d'années, aussi immense qu'on le suppose, aussi multiplié que l'on voudra, ne saurait entrer en comparaison avec une éternité sans limites. Les choses finies peuvent se comparer; entre le fini et l'infini, il n'y a aucun rapprochement possible. Il en résulte que la mémoire d'un temps, quelque prolongée qu'elle soit, si on la compare à cette inépuisable et incommensurable éternité, non-seulement c'est peu de chose, mais, à proprement parler, ce n'est rien. Cependant, hommes légers, vous ne sauriez bien agir ni rien entreprendre de louable qu'en vue de vous rendre populaires, de vous acquérir les vains applaudissements de la foule; et, laissant de côté le témoignage bien supérieur et infiniment plus précieux d'une bonne conscience, vous n'êtes satisfaits que si vous faites parler de vous [1]. Apprends com-

1. Les arguments divers dont Boèce se sert dans ce chapitre pour établir la vanité des honneurs mondains et de la gloire humaine sont vrais et concluants. Mais ce sont des raisons trop hautes ; elles n'atteignent pas notre petitesse ; elles ne détruisent point la racine de notre ambition, je veux dire l'amour-propre, et partant elles ne nous touchent point. Ces sortes d'argumentations étonnent les hommes sans les impressionner. Elles pourraient avoir de l'effet sur l'esprit des anges, qui voient les choses d'une façon bien plus universelle que nous, mais elles

Digitized by Google

ment quelqu'un se moqua un jour fort plaisamment de la vanité de cette prétention. Un homme en raillait un autre qui s'était arrogé le titre de philosophe, non pas qu'il fût réellement sage, mais par un faux orgueil. Le premier prétendit qu'il verrait bien si son interlocuteur était un vrai philosophe, et qu'il n'en voulait pour preuve que la manière dont il supporterait sans se fâcher, avec patience et douceur, les injures qu'on lui ferait. Notre sage sut se contenir pendant quelque temps; puis, après s'être laissé injurier, et tout triomphant, il dit à son railleur : « Reconnais-tu maintenant que je suis un philosophe ? » — « Certainement, reprit l'autre, poursuivant sa plaisanterie mordante, je n'en douterais pas si tu avais gardé le silence jusqu'au bout. »

n'en ont aucun sur celui des hommes. L'homme est heureux de passer pour grand, même dans l'esprit d'un seul de ses semblables ; et la pensée de s'illustrer aux yeux de tout un pays fait tourner la tête à bien des gens. Ils ne voient guère de bonheur comparable à celui-là. Pour combattre cette faiblesse, il faut des considérations plus intimes, qui touchent notre nature de plus près; il faut nous montrer ce qu'il y a d'égoïste et d'étroit dans ce désir d'exceller sur nos semblables, qui est si fort enraciné chez nous, et ce qu'il y a de misérable dans cette gloire, dont la jouissance, mêlée à bien des amertumes et des déceptions, ne saurait dépasser la mesure de notre vie, c'est-à-dire un temps fort court. Car il est téméraire d'affirmer que les grands hommes jouissent de leur gloire après leur mort. Mais quels que soient les raisonnements dont on use, ils ne guériront point les hommes de la passion de s'illustrer. Pour qu'ils en soient exempts, il faut qu'ils soient naturellement humbles et détachés : or il y a peu de gens de ce caractère.

Digitized by Google

Enfin, que revient-il à ces grands hommes qui cherchent à s'illustrer par quelque action d'éclat, puisque ce sont eux qui nous occupent, que leur revient-il de cette belle renommée après que la mort, votre fin dernière, les a abattus et mis dans le tombeau? Si l'homme meurt tout entier (ce que nous n'admettons pas), la gloire ne saurait subsister quand le sujet auquel elle appartenait n'existe plus. Si l'âme, au contraire, quand elle est exempte de fautes, au sortir de la prison du corps, monte librement vers le ciel, cette âme honnête et purifiée ne méprisera-t-elle pas tout ce qui touche à la terre, alors que, jouissant du ciel et loin des choses terrestres, elle se réjouit de sa délivrance?

XIV

Vers. Si, dans une ardeur insensée, l'homme ne voit que la gloire et en fait tout son bien, qu'il jette ses regards vers les plaines immenses du ciel, puis qu'il les abaisse ensuite sur le lieu étroit et resserré qu'occupe la terre dans l'espace : il aura honte de cette renommée qui ne saurait remplir un si court circuit. Que prétendent donc ces orgueilleux, de vouloir soustraire leur tête au joug qui pèse sur tous les mortels? Que leur nom pénètre chez les peuples les plus reculés, qu'il vole de bouche en bouche, que leur maison soit illustrée par des titres magnifiques, la mort n'en abat pas moins toute

Digitized by Google

cette gloire : elle frappe sans distinction les hommes les plus humbles et les têtes les plus hautes, et enveloppant toutes les conditions, elle met tout au même niveau. Où gisent aujourd'hui les os de l'honnête Fabricius[1] ? Que sont devenus les Brutus[2] et l'inflexible Caton[3] ? Leur nom seul survit, vain ornement gravé en quelques lettres sur la pierre d'un tombeau. Si l'on connaît encore ces noms pompeux, sait-on du moins où reposent ceux qui les ont portés ? Ils gisent inconnus, et toute leur célébrité ne saurait les faire revivre. Hommes vaniteux, si votre nom doit passer à la postérité, croyez-vous pour cela prolonger votre vie ? Quand le temps, qui tout efface, vous aura ravi cette gloire votre chimère et votre bien, sachez qu'une seconde mort vous attend.

XV

Ne crois pas toutefois que je fasse à la fortune une guerre inexorable : parfois cette trompeuse ne

1. Général romain, dont l'histoire rapporte plusieurs traits d'honnêteté durant la guerre que Pyrrhus, roi d'Épire, fit aux Romains.

2. Il s'agit, soit du premier des consuls de Rome, fondateur de la République romaine, soit de cet autre Brutus qui conspira contre César, et qui se suicida après la bataille de Philippes, dans laquelle le parti républicain venait d'expirer.

3. Boèce parle, soit de Caton l'Ancien ou le Censeur, dont les vertus rigides étaient devenues proverbiales dans l'antiquité, soit de l'autre Caton, homme également rigide dans la vertu, qui se suicida à Utique après la chute du parti républicain.

Digitized by Google

laisse pas de rendre aux hommes quelque service : j'entends quand elle se découvre et lorsque, ôtant son masque, elle étale ses mœurs au grand jour. Tu ne saisis peut-être pas bien ma pensée. Ce que je vais dire est étrange, aussi j'ai quelque peine à l'exprimer. Eh bien! je suis persuadée que la mauvaise fortune est plus utile aux hommes que la bonne. Celle-ci ment quand elle paraît sourire, et n'a que l'apparence de la félicité ; l'autre est toujours vraie, parce qu'elle met à nu son inconstance et son instabilité. L'une trompe, l'autre instruit; la première enchaîne les cœurs qui la possèdent, par une vaine apparence de biens mensongers ; l'autre les rend libres, en leur faisant apprécier à sa juste valeur une félicité passagère et fragile. Aussi vous voyez l'une toujours volage et s'ignorant elle-même s'écouler sans cesse et tourner à tout vent; l'autre est sobre, réglée, et rendue sage par l'épreuve du malheur. L'une par ses caresses fait dévier les hommes et les entraîne loin du vrai bien; l'autre, avec le croc de l'adversité, les ramène presque toujours à des sentiments qui peuvent seuls les rendre heureux. Est-ce un médiocre service que vous rend cette infortune si dure et si détestée, que de vous faire connaître ceux qui vous sont fidèles? C'est elle qui sépare les faux compagnons d'avec les amis véritables; la bonne fortune, en se retirant, emporte les siens et vous laisse les vôtres. A quel prix, au temps de ta prospérité et, comme il te semblait, de ton bonheur, à quel prix n'aurais-tu pas acheté un

Digitized by Google

si éminent bienfait? Cesse donc de pleurer ce que tu as perdu : le plus précieux des biens te reste : tu as trouvé des amis.

XVI

Vers. Si l'univers, régi par des lois immuables, garde dans sa variété un accord parfait; si les éléments contraires sont dans une alliance éternelle; si le soleil fait avancer sur son char d'or le jour éclatant, pour qu'ensuite Phébé règne sur les nuits que ramène Hespérus; si la mer retient ses flots avides dans des bornes fixes, et si d'autre part elle empêche la terre d'étendre au loin ses plaines errantes, c'est que l'amour, maître du monde, régit l'ordre des choses et commande à la terre, au ciel, à la mer. Si les freins qu'il impose venaient à se relâcher, tout ce que l'amour unit se ferait aussitôt la guerre, et l'on verrait les éléments dissoudre à l'envi l'un de l'autre ce monde qu'ils meuvent harmonieusement par un pacte fidèle. C'est l'amour qui unit et qui maintient les peuples dans une alliance sainte; c'est lui qui resserre le nœud sacré du mariage par de chastes affections, et qui dicte ses lois aux amis fidèles. Heureux les hommes, si l'amour[1] qui meut le firmament les gouvernait eux-mêmes et régnait sur leurs âmes! »

1. L'harmonie qui existe entre les diverses parties du monde était une idée chère à Platon, qui lui donne également le nom

Digitized by Google

d'amour. Voici ce que Platon fait dire, à ce sujet, au médecin Eryximaque, dans le *Banquet:* « Notre raisonnement revient à ceci, savoir, qu'il faut que les hommes sages, ou que ceux qui veulent progresser dans la sagesse, s'appliquent à observer cet amour dont nous avons parlé, qui est l'amour louable, honnête, céleste, celui de la muse Uranie; quant à l'amour vulgaire, qui est celui de Polymnie, il faut avoir bien soin de n'en user qu'avec modération, seulement à cause de l'agrément qu'il procure; mais il ne doit jamais dégénérer en désordre, ni nous faire tomber dans le libertinage....; de même dans la musique, dans la médecine, dans toutes les autres choses, soit humaines, soit divines, il faut pratiquer dans une juste mesure, et sans sortir de ce qui est permis, l'un et l'autre de ces deux amours; car ils se retrouvent partout. L'enchaînement des saisons de l'année en est rempli; et quand les choses dont nous parlions tout à l'heure, c'est-à-dire quand le chaud et le froid, le sec et l'humide, quand toutes ces choses, dis-je, sont unies par le lien de l'amour sage et réglé, lorsqu'elles sont en harmonie et qu'elles gardent entre elles un juste tempérament, alors cette belle ordonnance introtroduit chez les hommes, chez les animaux, chez les plantes même, l'amitié et la santé; tout prospère, et il n'est pas un être vivant qui souffre de dommage. Lorsqu'au contraire l'amour violent et déréglé prend le dessus, lorsqu'il domine les saisons de l'année, il nuit, il cause mille désordres, et fait périr un grand nombre d'êtres. De là viennent les pestes et toutes ces maladies de divers genres, qui ravagent les plantes et les animaux; de même les gelées, la grêle, la rouille des blés, proviennent de cet amour licencieux qui s'emporte hors de ses bornes, qui sort hors de ses lois, lois dont la connaissance, quand elle s'applique aux mouvements des astres et aux saisons de l'année, prend le nom d'astronomie. Enfin, les sacrifices, les prières, les cérémonies religieuses, en un mot, toutes les choses qui regardent la divination (et ce sont elles qui mettent en rapport les hommes avec les dieux, qui établissent entre la nature divine et la nature humaine un certain commerce) toutes ces choses, dis-je, n'ont pour but que d'entretenir cet amour salutaire et bienfaisant dont nous avons parlé. Car toute impiété vient de ce qu'on le néglige en toute circonstance, de ce qu'on le foule aux pieds et de ce qu'on le remplace par son contraire, soit dans les devoirs qui nous lient vis-à-vis des morts et vis-à-vis des vivants,

Digitized by Google

soit dans ceux que nous avons à remplir à l'égard de nos parents ou des dieux. Or, c'est à la divination qu'il appartient de discerner ces deux amours et de guérir les fautes auxquelles l'ignorance de leur distinction ou un mauvais choix nous entraînent; et la divination est, à proprement parler, l'ouvrière du lien, de l'amitié qui existe entre les dieux et les hommes, dans le but de faire connaître les sentiments qui rendent les hommes vertueux et justes, et les affections contraires, qui les rendent impies. Bref, l'un et l'autre amour, est doué d'une grande puissance, ou plutôt il peut tout; mais celui qui a pour objet le bien, la sagesse, la justice, celui qui a pour résultat de nous mettre en paix, soit avec nos semblables, soit avec les dieux, celui-là est de beaucoup plus puissant que l'autre: il nous procure toutes sortes de bonheurs, il fait régner chez les humains la concorde et les liens sociaux, il nous concilie l'amitié de nos semblables, et nous rend chers aux dieux, qui valent beaucoup mieux que nous. »

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

Tous les hommes aspirent à se rendre heureux. Le bien c'est ce qui nous satisfait pleinement. Erreurs et illusions des hommes dans la recherche du vrai bien. La véritable félicité est une et indivisible de sa nature. Les biens terrestres considérés séparément sont tous incapables de procurer une satisfaction pleine et entière à leurs possesseurs. La réunion de tous les biens de cette sorte ne saurait non plus produire ce résultat. En toute entreprise, il faut implorer l'assistance divine. Le bien suprême et la souveraine perfection existent quelque part. Dieu est bon, et c'est en lui que la béatitude réside. L'homme devient heureux en participant pour ainsi dire à la divinité. Le bien est la substance même de Dieu. Tout ce qui est subsiste tant qu'il reste un. L'être meurt quand son unité se dissout. Tous les êtres vivants désirent persévérer dans leur existence, en vertu d'un instinct naturel. On embrasse quelquefois la mort par choix et par volonté, en dépit de la nature qui y répugne. Le désir et la fin de toutes les créatures, c'est le bien. Dieu est un. Il n'a besoin d'aucun secours étranger pour gouverner le monde. Il régit tout par l'entremise de sa bonté. On ne peut rien faire à l'encontre de la volonté divine. L'Être qui peut tout ne peut pas faire le mal, qui partant n'est rien en soi.

I

Elle avait fini de chanter, et mon oreille ravie se prêtait encore au doux son de sa voix. « O suprême

Digitized by Google

consolatrice des âmes fatiguées, lui dis-je, combien la gravité de tes sentences et l'agrément de tes discours a ranimé mon courage! Oui, je me crois capable désormais de lutter contre la Fortune ellemême. Aussi ces remèdes que tu disais trop forts pour moi, non-seulement je ne les crains plus, mais je te demande de me les faire connaître. Satisfais donc mon impatience. » Et elle à moi : « Tu ne m'étonnes pas, dit-elle. J'ai senti chez toi ces dispositions, en te voyant recueillir en silence et dans une attention profonde les paroles que je t'adressais. Du reste, je m'attendais à trouver ces impressions chez toi, ou plutôt c'est moi qui les ai développées dans ton cœur. Quant aux choses qui me restent à dire, si tu ne fais que les effleurer, elles te paraîtront amères et piquantes; mais si, comme je l'espère, elles pénètrent intimement dans ton âme, elles te sembleront douces. Sache enfin que ce que tu te dis si désireux d'entendre, tu le désirerais plus ardemment encore si tu savais jusqu'où je veux te mener. » — « Jusqu'où? » lui dis-je. — « Jusqu'à cette félicité vraie que ton âme a rêvée, mais que l'image des choses sensibles dont tes yeux sont remplis t'empêche de voir et d'apprécier. » — « Poursuis donc, lui dis-je, et hâte-toi de me montrer cette félicité dont tu me parles. » — « Je le ferai volontiers pour toi, reprit-elle; mais je tâcherai d'abord de te bien définir et de te représenter aussi fidèlement que possible le genre de bonheur qui t'est le mieux connu, afin qu'après l'avoir bien considéré, tu puisses

Digitized by Google

en tournant les yeux sur un autre point, reconnaître l'image de la vraie béatitude.

II

Vers. L'agriculteur qui veut ensemencer un terrain neuf et encore inculte, commence par débarrasser son champ des arbrisseaux qui l'encombrent : sa faulx y coupe les ronces et les fougères, pour que Cérès fasse mûrir à leur place de fécondes moissons. Le produit des abeilles laborieuses semblera plus doux, si auparavant une saveur âcre a touché le palais. Les astres brillent d'une lumière plus pure au sortir d'une tempête, quand le Notus sonore a cessé de répandre les pluies et les orages. Dès que l'étoile du matin a chassé la nuit ténébreuse, le jour brillant ramène son char doré. Le contraste fait ressortir l'éclat des choses. Considérez d'abord les faux biens ; puis, quand vous aurez commencé de vous soustraire à leur joug, l'image des biens véritables entrera dans vos esprits. »

III

Alors, baissant le visage et comme recueillie dans la partie la plus intime de son âme, elle commença ainsi : « Dans cette variété multiple de soins qui les agitent, les hommes n'ont pas d'autre but que de

Digitized by Google

se procurer le bonheur auquel tous tendent comme à leur fin, mais par des chemins divers, il est vrai. Le bien, c'est ce dont la possession satisfait pleinement, en sorte que l'on ne désire rien autre chose. Tel est en effet le souverain bien, celui qui renferme en soi tous les autres : s'il s'y trouvait quelque défaut, s'il y manquait quelque chose, ce ne serait plus le bien suprême, parce qu'il resterait en dehors de ce bien quelque chose qui pourrait être l'objet d'un souhait. La béatitude est donc la réunion complète et parfaite de tous les biens. C'est elle, comme nous l'avons dit, que tous les hommes, par différents moyens, s'efforcent d'acquérir. Le désir du vrai bien est donc inné chez l'homme ; mais de fatales erreurs vous séduisent et vous emportent vers de trompeuses illusions. Les uns, croyant que le bien suprême consiste à ne manquer de rien, s'occupent à entasser richesses sur richesses ; les autres, jugeant que ce qui est prisé et estimé est nécessairement bon, s'efforcent en acquérant des dignités, de se faire honorer de leurs contemporains. Il y en a qui font consister le vrai bien dans le pouvoir et dans l'autorité ; ceux-là veulent ou régner eux-mêmes ou approcher le plus près possible de ceux qui règnent. Ceux qui estiment la gloire par-dessus tout travaillent à se rendre célèbres, soit dans la paix, soit dans la guerre. Le plus grand nombre met sa jouissance dans le plaisir et dans la joie : ceux-là pensent qu'il est très-heureux de vivre au sein des voluptés. D'autres font un échange de tous

Digitized by Google

ces avantages, c'est-à-dire qu'ils désirent s'enrichir en vue de devenir puissants, ou de vivre avec mollesse, ou bien ils cherchent le pouvoir dans le but de s'enrichir ou pour se faire un nom. C'est à ces fins ou à d'autres semblables que tendent les vœux et les actions des hommes. Dans la même catégorie de biens, il faut ranger la noblesse et la popularité, qui semblent donner aux hommes un certain lustre; le mariage et ses fruits, c'est-à-dire une épouse et des enfants : toutes choses que l'on recherche pour son agrément personnel. Quant à l'amitié, qui est proprement le plus sacré de tous les biens, on ne la met point au nombre des dons de la fortune, mais on la range parmi les apanages de la vertu. Les autres choses sont recherchées soit en vue du pouvoir qu'elles confèrent, soit pour le plaisir qu'elles procurent. Quant aux avantages corporels, il est facile de les rapporter à un but plus élevé. La force et une haute taille semblent donner de l'autorité; la beauté du visage et la vitesse des jambes suffisent pour rendre les gens célèbres ; un corps sain et robuste facilite la volupté. Évidemment, tous ces avantages ne sont recherchés qu'en vue du bonheur seul. Ce que chaque homme désire particulièrement et plus que tout le reste, il le regarde naturellement comme le souverain bien. Or nous avons dit que la béatitude est le bien suprême. Chacun regarde donc comme une condition souverainement heureuse celle qu'il désire par-dessus toutes les autres. Tu as maintenant sous les yeux l'ensemble à peu près

Digitized by Google

complet de la félicité humaine, à savoir, les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire et les plaisirs. Épicure[1] qui ne s'attacha qu'à ces sortes d'objets, fit consister le souverain bien dans la volupté. En cela il fut conséquent avec lui-même, puisque ces avantages que nous venons d'énumérer semblent satisfaire le cœur humain. Mais revenons aux soins divers qui agitent les hommes, lesquels, tout obscurcie que soit leur mémoire, ne laissent pas que de tendre au bien suprême comme à leur fin : mais semblable à un homme ivre, l'âme humaine ne sait plus par quel chemin regagner sa maison.

Te paraissent-ils s'égarer ceux qui tâchent de ne manquer de rien? Assurément rien ne contribue davantage à rendre le bonheur parfait, qu'un état de vie où tous les biens abondent, où l'on ne con-

1. Ce philosophe passe pour l'apôtre de la sensualité. Personnellement il apparaît dans l'histoire comme un honnête homme. Il est à peu près certain que sa philosophie a été fort dénaturée par ses sectateurs. C'est le propre des disciples d'exagérer les doctrines du maître. Diogène Laerce, dans sa biographie d'Épicure, dit « que sa vertu fut marquée en d'illustres caractères par la reconnaissance et la piété qu'il eut envers ses parents, et par la douceur avec laquelle il traita ses esclaves. » Le même biographe ajoute « qu'il se fit connaître de bien des gens par la bonté de son naturel; que sa piété envers les dieux et son amour pour sa patrie ne se démentirent jamais jusqu'à la fin de ses jours, et qu'enfin il eut une modestie si extraordinaire qu'il ne voulut jamais accepter aucune charge publique. » Si tel était réellement le caractère d'Épicure, il est malheureux, au bout de vingt et un siècles, de prêter encore son nom à quiconque fait métier de vivre en impie et en voluptueux.

Digitized by Google

naît aucun besoin, où l'on peut se suffire de tout point à soi-même. D'un autre côté, se trompent-ils ceux qui pensent que ce qu'il y a de meilleur c'est ce qui est le plus prisé? En aucune façon. Ce que la plupart des hommes s'efforcent d'acquérir ne saurait être méprisable. Ne doit-on pas non plus compter le pouvoir au nombre des biens? Regardera-t-on comme un être faible et sans force celui qui domine incontestablement sur autrui? Ne faut-il faire aucun cas de la célébrité? Mais toute qualité brillante et excellente ne peut être tellement isolée qu'elle ne finisse un jour par s'illustrer. Enfin, que la béatitude ne soit ni triste, ni inquiète, qu'elle n'éprouve ni contrariété, ni douleur, est-il besoin de le dire, quand dans les plus petites choses ce que l'on cherche par-dessus tout, c'est ce dont la jouissance et la possession donnent de l'agrément? Le bonheur : voilà donc ce que les hommes veulent se procurer. C'est dans ce but qu'ils désirent et les richesses, et les honneurs, et la royauté, et la gloire, et les plaisirs, persuadés que par tous ces moyens ils arriveront à se satisfaire pleinement, et qu'ils se verront respectés, puissants, célèbres et heureux. Ce que les hommes tentent par des voies si diverses est donc bon en soi; et l'on peut voir aisément quelle est en cela la force de l'instinct naturel, puisque parmi tant de discordances et des goûts si divers, les hommes s'accordent cependant en un point, savoir, la recherche du bien comme but final de tous leurs efforts.

Digitized by Google

IV

Vers. Comment la puissante nature tient dans ses mains les rênes de toutes choses ; par quelles lois providentielles elle fait subsister cet immense univers ; par quels nœuds indissolubles elle enchaîne les éléments, elle soumet les créatures à des mouvements réglés : c'est ce que je vais chanter sur les cordes flexibles de mon harmonieuse lyre. Voyez-vous ces lions puniques chargés de chaînes brillantes ? Ils prennent tranquillement la nourriture qu'on leur tend avec la main ; accoutumés à supporter les coups dont on les frappe, ils craignent, ils révèrent leur maître au fier regard : eh bien, si la gueule de ces terribles bêtes vient à se teindre de sang, alors elles reprennent leur ancienne férocité ; elles rugissent, elles rappellent leur valeur endormie ; leur tête secoue ses chaînes, et leur dompteur, déchiré par une dent cruelle, est la première victime de leur rage furieuse. L'oiseau qui gazouille au haut des branches, enfermez-le prisonnier dans une cage : vous aurez beau lui présenter un appât succulent, une coupe pleine d'un miel savoureux, et lui prodiguer en vous jouant vos soins les plus attentifs et les plus doux : s'il aperçoit en sautillant dans son étroite prison l'ombre si douce des bois, ses pieds dispersent les aliments qu'on lui a servis, sa voix plaintive redemande les forêts, il ne mur-

Digitized by Google

mure que les forêts dans ses tristes accents. Courbez avec effort une branche : si votre main vient à la quitter, elle se redresse aussitôt et reprend sa forme élancée vers le ciel. Le soleil laisse tomber son char dans les eaux du couchant, mais il retourne incontinent, par un secret sentier, à ces lieux bien connus d'où naît la lumière. Chaque chose reprend son cours ordinaire,et tout aime à revenir à l'état qui lui est naturel. La fin rejoint le commencement, l'univers fait un cercle, et ce cercle est immuable.

V

Vous aussi, ô chétifs enfants de la terre! bien que par une faible image vous entrevoyez néanmoins comme dans un songe votre principe et votre fin ; et cette vraie béatitude qui est votre destinée, votre pensée, quelque peu clairvoyante qu'elle soit, la saisit et l'atteint cependant, car c'est où vous conduit l'instinct de votre nature. Mais une foule d'erreurs vous entraînent loin de votre but. Vois en effet si ces moyens à l'aide desquels les hommes croient pouvoir acquérir le bonheur, vois, dis-je, si ces moyens sont suffisants pour leur procurer cette fin qui leur est propre. Si l'argent, si les dignités ou tout autre chose semblable procurent une satisfaction pleine et entière à laquelle rien ne manque, j'avouerai qu'il y a des hommes rendus heureux par l'acquisition de ces sortes de biens. Si ces biens, au

Digitized by Google

contraire, ne peuvent tenir ce qu'ils promettent, si loin d'être complets ils ont plus d'un défaut, ne voit-on pas clairement qu'ils n'ont que la fausse apparence de la béatitude ? Toi tout le premier, qui possédais naguère de si copieuses richesses, réponds à ma question. Quand tu jouissais de ton immense fortune, aucun souci n'est-il jamais venu te troubler ? Ta fortune était-elle si bien assise que jamais le moindre accident ne soit venu la déranger ? — Je ne me souviens pas, répondis-je, d'avoir eu jamais l'esprit ni si libre, ni si indépendant qu'une inquiétude quelconque, qu'un événement ou un autre ne soit venu par intervalles me tourmenter. — N'était-ce pas parce qu'il te manquait quelque chose dont tu regrettais la privation, ou bien parce qu'il te survenait une contrariété dont tu aurais voulu te défaire ? — C'est cela même, dis-je. — Tu désirais donc la présence d'un bien et l'absence d'un mal ? — Je l'avoue. — Celui qui a un désir quelconque manque de la chose qu'il désire. — Tu dis vrai. — Celui qui manque de quelque chose est-il pleinement satisfait ? — Non certes. — Tu souffrais donc d'une certaine disette au milieu même de ton abondance ? — Rien de plus vrai. — Alors les richesses ne peuvent donc faire que l'on ne manque de rien ni que l'on soit pleinement satisfait : c'est pourtant ce qu'elles semblaient promettre. De plus, il importe, je crois, de considérer que l'argent n'a par sa nature aucun privilége qui le mette à l'abri de toute spoliation. Il n'y a, si je ne me trompe, dans

Digitized by Google

les richesses aucune garantie qui s'oppose à ce qu'on puisse les ravir à leur possesseur. — J'en conviens. — Comment en effet n'en conviendrais-tu pas, quand on voit tous les jours le plus fort dépouiller le plus faible ? D'où viennent tant de procès sinon de ce qu'on réclame en justice l'argent qu'on prétend s'être vu ravir soit par fraude, soit par violence ? — C'est vrai. — Tout homme a donc besoin, le cas échéant, d'un secours étranger pour défendre la possession de son bien. — Qui pourrait le nier ? —Personne, au contraire, n'aurait besoin de secours si l'argent qu'il possède ne pouvait lui être ravi ? — C'est indubitable. — Les jouissances que l'argent procure sont donc en opposition flagrante avec ce dont on s'était leurré d'abord ; car ces richesses en vertu desquelles, suivant l'opinion commune, on devait se suffire à soi-même, font au contraire que l'on a besoin du secours d'autrui. Et d'ailleurs est-il bien vrai qu'elles chassent le besoin ? Les riches n'éprouvent-ils plus ni la faim, ni la soif ? Leurs membres sont-ils insensibles au froid de l'hiver ? Mais, diras-tu, les riches ont de quoi satisfaire leur faim, ils peuvent se désaltérer et se garantir du froid. Je conviens que de cette façon les besoins naturels peuvent être apaisés au moyen des richesses, mais ils ne sauraient disparaître complétement. Car si cette nécessité toujours béante, qui crie et demande sans cesse, se trouve satisfaite un moment par l'opulence, elle ne laisse pas néanmoins de subsister, et elle veut être assouvie à nouveau. Je ne

Digitized by Google

parle pas de l'avarice qui n'a jamais assez, et de la nature qui se contente de peu. Je parle des richesses. Si donc, loin d'éteindre le besoin, elles ne font que l'engendrer de plus belle, croyez-vous qu'elles satisfassent pleinement leurs possesseurs?

VI

Vers. L'opulent mortel qui regorge d'or a beau entasser richesses sur richesses, et accumuler des biens incapables d'assouvir sa cupidité; il a beau charger son cou de coraux pêchés dans la mer Rouge, creuser mille sillons dans ses champs et atteler cent bœufs à ses charrues, les soucis dévorants ne le quittent point durant sa vie, et quand il meurt, pas une de ses frivoles richesses ne l'accompagne.

VII

Mais, diras-tu, les dignités honorent et rendent estimable l'homme qui en est investi. Entendons-nous. Les magistratures et les charges auraient-elles par hasard le pouvoir de conférer des vertus réelles à ceux qui les exercent, ou celui de chasser le vice de leurs âmes? Tant s'en faut. Loin de bannir la méchanceté, ces dignités ont bien plutôt pour effet de la faire ressortir davantage; car n'a-t-on pas lieu souvent de s'indigner de les voir tomber

Digitized by Google

dans les mains les plus corrompues? Aussi Catulle ne craint-il pas d'appeler quelque part Nonius *Scrofule* [1], bien que ce personnage fût assis sur un siége de magistrat. Vois-tu comme les dignités ajoutent à la dégradation des méchants? Leur ignominie serait certes moins apparente s'ils n'occupaient pas un rang si élevé. Le soin de ton propre salut, mille périls qui te menaçaient, ont-ils pu t'amener toi-même à considérer comme ton collègue un Décorat en qui tu voyais l'âme scélérate d'un délateur et d'un vil charlatan? Non; jamais les honneurs, jamais les hautes places ne nous feront estimer ceux que nous jugeons indignes de les remplir. Si, au contraire, tu vois un homme réellement sage et vertueux, lui refuseras-tu ton respect? Ne l'estimeras-tu pas digne de cette sagesse que tu remarques en lui? Sans aucun doute. Car la vertu a une dignité propre qui rejaillit sur ceux qui la possèdent. Or, comme les charges publiques sont loin de produire cet effet, il est évident qu'elles n'ont par elles-mêmes rien de très-beau ni de très-honorable [2]. En quoi je te prie de remarquer ceci : si un homme se trouve d'autant plus dégradé qu'il y a plus de

1. Catulle, épigr. LII.

2. L'idée de Boèce est fort juste. Il faut rendre aux grands personnages les hommages extérieurs qui leur sont dus. C'est un devoir social et c'est en quelque manière s'insurger contre les lois que d'y manquer. Mais au fond, il n'y a que l'honorabilité des personnes qui soit digne de nos respects. Or l'expérience prouve que la grandeur et l'honnêteté ne vont pas toujours de pair en ce monde.

Digitized by Google

gens qui le méprisent, les dignités ne pouvant rendre estimables ceux qu'elles mettent en relief, il en résulte qu'elles ont plutôt pour effet d'accroître l'abjection des méchants quand ce sont eux qui les possèdent. Toutefois, je l'avoue, ce n'est pas sans réciprocité; les méchants rendent à leur tour dommage pour dommage aux honneurs qu'ils souillent de leur contagion. Enfin, pour te prouver que ces dignités de si belle apparence ne sauraient en réalité conférer aucune estime vraie, suppose qu'un personnage quelconque, fût-il plusieurs fois consulaire, s'en aille s'établir chez des nations barbares; les honneurs dont il aura été revêtu lui gagneront-ils le respect de ces peuples? Non. Cependant, si telle était l'essence même des dignités, un respect universel devrait suivre partout ceux qui ont rempli de hautes charges, comme le feu qui ne cesse d'être chaud en quelque lieu que ce soit. Si donc les honneurs n'ont pas réellement ce privilége, s'ils ne l'ont que dans la fausse opinion des hommes, tout leur prestige s'évanouit chez les peuples qui n'ont point coutume de les priser. Voilà pour ce qui concerne les nations étrangères. Mais ces honneurs tant estimés subsistent-ils éternellement chez les peuples même où ils ont pris naissance? La préture, magistrature si importante autrefois[1], n'est

1. Le préteur était anciennement à Rome un haut magistrat de l'ordre judiciaire, dont les édits formaient jurisprudence et finirent par avoir force de loi. Dans les derniers temps de l'empire les préteurs n'avaient plus aucune attribution politique ni judi-

Digitized by Google

plus maintenant qu'un vain nom et un lourd fardeau pour les citoyens de l'ordre sénatorial. Que quelqu'un fût chargé jadis de pourvoir aux approvisionnements publics[1], il était au rang des premiers personnages de l'État : à présent qu'y a-t-il de plus mesquin que cette fonction? Comme nous l'avons dit tout à l'heure, ce qui n'a par soi-même aucune beauté propre reçoit sa splendeur de l'opinion et la perd de même. Si donc les dignités ne sauraient rendre les hommes honorables, si le contact des méchants les avilit, si un revirement d'opinion leur ôte tout leur lustre, enfin, si les étrangers les méprisent, elles n'ont par elles-mêmes, tu l'avoueras, aucune beauté vraiment désirable, et partant elles ne sauraient illustrer autrui.

VIII

Vers. Il avait beau se revêtir de pourpre tyrienne et se parer de joyaux plus éclatants que la neige, ce Néron ; il n'en était pas moins haï de tous au milieu d'un luxe odieux et effréné. Cependant ce

ciaire. Ils devaient seulement contribuer de leurs deniers à subvenir aux frais des spectacles et des jeux du cirque. Comme cette charge ne tentait plus personne, on obligea les sénateurs à la remplir.

1. Celui qui était investi de cette fonction s'appelait chez les Romains *præfectus annonæ*. Au temps de Boèce le *préfet des vivres* n'était plus qu'un commis de l'État chargé seulement d'établir la taxe du pain et de vérifier les balances des boulangers.

Digitized by Google

perfide tyran donnait à de respectables sénateurs des charges curules[1], vains ornements dénués de toute valeur réelle. Qui donc pourrait estimer comme un bien désirable en soi des dignités que décernent des méchants?

IX

Réponds-moi : la royauté ou l'amitié des rois ne confèrent-elles pas une puissance réelle? — En peut-il être autrement, dis-je, si la félicité des souverains et celle de leur familiers est quelque chose de stable et de solide? — Eh bien! tu le sais toi-même, non-seulement l'antiquité, mais le siècle présent abondent en exemples qui prouvent que les rois changent souvent leur félicité pour l'infortune. O l'heureuse puissance, qui n'est pas même capable de se conserver elle-même! J'admets que le pouvoir royal soit l'apogée de la béatitude; ne faut-il pas convenir néanmoins que là où il s'arrête, la félicité s'en va et la misère entre à sa place? Quelque vastes que soient les royaumes et les empires, plus d'une nation échappe à l'autorité des potentats. Or, puisque cette puissance qui fait leur bonheur a ses bornes et ses limites, tout ce qui se trouve placé en dehors et qui partant est soustrait à leur domination

1. Des magistratures dont les titulaires siégeaient sur des fauteuils d'ivoire dits *chaises curules*.

Digitized by Google

doit par contre les rendre malheureux. Il s'ensuit que les rois ont nécessairement plus de misère que de joie. Un tyran qui avait l'expérience des périls de sa condition comparait les terreurs d'un roi à l'effroi d'un homme qui verrait sans cesse un glaive suspendu sur sa tête. Qu'est-ce donc que cette puissance qui ne peut ni chasser les soucis dévorants, ni fuir l'aiguillon de la peur? Ils voudraient vivre en sécurité, ces rois; ils ne le peuvent, et ils viennent ensuite se glorifier de leur pouvoir! Considéreras-tu comme puissant un homme qui veut faire plus qu'il ne peut exécuter, qui s'environne de gardes et de satellites, qui craint tout le premier ceux-là même qu'il intimide, qui éprouve plus de terreurs qu'il n'en inspire lui-même, qui n'est puissant enfin qu'autant que le veulent bien des serviteurs qui lui obéissent[1]?

Qu'est-il besoin de te parler maintenant des familiers des rois, puisque tu as vu combien la royauté elle-même est faible et chancelante, cette royauté dont le maintien comme la chute est également funeste aux courtisans? Néron ne força-t-il pas Sénèque, son précepteur et son ami, à choisir entre plusieurs genres de mort celui qu'il préférait? Papinien[2], longtemps puissant à la cour, ne fut-il pas

1. Serait-ce cette phrase qui aurait donné à la Boétie l'idée d'écrire son hardi et coupable pamphlet du *Contre-un* ou *De la servitude volontaire?* Boèce avait à se plaindre d'un roi. De là sans doute ses amertumes contre la royauté ou plutôt contre le despotisme qui en est l'abus.

2. Jurisconsulte romain dont il reste quelques lois dans le

Digitized by Google

livré par Antonin au glaive des soldats? Et pourtant, chacun de ces familiers des princes voulut renoncer au rang qu'il occupait. Sénèque alla même jusqu'à offrir à Néron l'abandon complet de ses biens, et il fit tous ses efforts pour quitter les affaires afin de vivre dans la retraite. Mais, entraînés par le poids de leur propre ruine, ils ne purent ni l'un ni l'autre parvenir à leurs fins. Qu'est-ce, encore une fois, que cette puissance dont la possession cause tant de troubles, que l'on n'ambitionne qu'en renonçant à sa sécurité, et que l'on ne peut fuir quand on veut s'en défaire? Compterez-vous sur des amis que vous crée la fortune, et non pas la vertu? Celui que la prospérité a fait votre ami, votre disgrâce en fera votre ennemi. Or est-il un fléau plus dangereux qu'un ennemi qui vit dans votre familiarité?

X

Vers. Celui qui veut être puissant, qu'il dompte ses passions, qu'il triomphe des voluptés, qu'il ne courbe point la tête sous leur joug honteux. Étendez votre empire jusqu'à la terre des Indes; rangez sous vos lois cette contrée lointaine; faites-vous obéir des peuples de Thulé [1], à l'extrémité du

Digeste. Antonin Caracalla, un de ces monstrueux empereurs de Rome qui étaient le fléau des gens de bien, le fit mourir.

1. Les anciens appelaient ainsi les îles qui se trouvent à l'extrémité du continent britannique.

Digitized by Google

monde; si vous ne pouvez chasser les noirs soucis et mettre en fuite la crainte importune, non, vous n'avez pas la puissance.

XI

Quant à la gloire, combien souvent elle est trompeuse, en supposant même que l'opprobre ne vienne pas s'y ajouter! Ce qui fait que le poëte tragique s'écrie avec raison : *O gloire! que tu sais bien donner du mérite à des milliers d'hommes qui en sont dépourvus*[1]*!* Combien de gens, en effet, se sont acquis un grand nom par le seul préjugé du vulgaire? Or, est-il rien de plus honteux que cette usurpation? Ceux qu'on glorifie à tort doivent nécessairement rougir des louanges qu'on leur donne. Ces louanges, d'ailleurs, en supposant qu'elles soient méritées, que peuvent-elles ajouter à la satisfaction intérieure du sage qui mesure sa valeur non d'après la rumeur publique, mais d'après le témoignage de sa conscience? Si propager et étendre au loin votre nom, c'est là ce qui vous semble beau, il doit par contre vous paraître honteux de voir votre renommée circonscrite. Or, ainsi que je l'ai montré plus haut, comme il y a nécessairement plus d'un peuple où la réputation d'un seul homme ne saurait pénétrer, il s'ensuit que cet homme

1. Euripide dans l'*Andromaque*.

Digitized by Google

que vous regardez comme illustre et glorieux reste sans gloire dans la plus grande partie du monde où il est totalement inconnu. Quant à la faveur populaire, elle ne mérite même pas, à mon sens, qu'on en fasse mention, puisqu'elle ne procède point d'un jugement vrai, et que d'ailleurs elle n'a ni solidité ni durée. Est-il besoin de parler de la noblesse! Qui ne voit que c'est un vain nom, une chose sans réalité, qui, si on la rapporte à la gloire proprement dite, vous est, à vous nobles, complétement étrangère? Car la noblesse n'est autre chose, à ce qu'il me semble, qu'une certaine illustration due aux exploits et au mérite de vos aïeux. Or, si la célébrité fait la gloire, ceux-là seuls sont illustres dont on publie les hauts faits. Si donc vous n'avez aucun mérite personnel, la gloire d'autrui, qui vous est étrangère, ne saurait aucunement vous illustrer, et si la noblesse a quelque chose de bon en soi, ce ne peut être, à mon sens, que l'obligation qui semble imposée aux nobles de ne pas dégénérer du mérite et de la vertu de leurs aïeux.

XII

Vers. Tous les hommes en ce monde ont une même origine : un seul Être gouverne toutes choses, un seul est le père de toutes les créatures. C'est lui qui a donné ses rayons au soleil, son croissant à la lune. C'est lui qui a créé les hommes sur la

Digitized by Google

terre, les astres dans les cieux, et qui a renfermé dans des membres mortels les âmes venues des hautes demeures du ciel. Tous les hommes ont donc une illustre naissance. Nobles, pourquoi faire sonner votre race et retentir le nom de vos aïeux? Nobles, roturiers, si vous remontez jusqu'à votre origine, jusqu'à Dieu votre auteur, aucun de vous n'a dégénéré, sinon celui qui a renié sa noblesse par ses vices et son infamie.

XIII

Que dirai-je des plaisirs sensuels, dont l'appétit est plein d'inquiétude et dont la satiété engendre le remords? Quelles maladies, quelles insupportables douleurs ces plaisirs causent d'ordinaire au corps! C'est le fruit de la corruption de ceux qui s'y adonnent. Ce que de telles passions peuvent avoir de doux, je l'ignore. Mais que la fin des voluptés soit triste et misérable, c'est ce que comprend quiconque a gardé le souvenir de ses déréglements. Si la volupté peut vous procurer le bonheur, rien n'empêche de dire également que les bêtes sont heureuses, puisque leur instinct ne les porte qu'à assouvir leurs appétits naturels. Une femme et des enfants sont une source de jouissances très-pures : mais n'a-t-on pas dit, et malheureusement avec trop de raison, que je ne sais plus quel personnage avait trouvé des bourreaux dans ses enfants? Je n'ai

Digitized by Google

pas besoin de te dire, en effet, quels soucis cuisants vos enfants vous causent en quelque condition qu'ils soient : tu ne l'as éprouvé que trop et tu n'es pas encore sans inquiétude à ce sujet. Aussi j'approuve fort cette sentence de mon Euripide, quand il nous dit que *l'homme sans enfants est heureux par son infortune*[1].

XIV

Vers. Les voluptés piquent de leur aiguillon ceux qui s'y adonnent, et semblables à l'abeille qui s'envole, dès qu'elles ont répandu leur miel doucereux, elles partent, elles s'enfuient, après avoir imprimé dans le cœur des voluptueux une plaie tenace et cruelle.

XV

Il n'est donc pas douteux que ces différentes voies que nous venons d'énumérer ne s'écartent toutes plus ou moins de la béatitude, et qu'elles soient incapables de conduire personne au but qu'elles semblaient promettre[2]. Je vais te montrer

1. Voici la pensée tout entière d'Euripide. Elle se trouve dans l'*Andromaque :* « Nos enfants sont notre vie. L'homme qui n'a pas d'enfants peut le contester : celui-là souffre moins, mais il est heureux par son infortune. »

2. Voici un passage de Sénèque qui a quelque rapport avec les idées émises par Boèce dans les chapitres précédents. Il est extrait de la lettre 76 à Lucilius : « Le vrai bien, c'est celui qu'une

Digitized by Google

brièvement quelle complication de maux les accompagne. Voulez-vous vous enrichir? Pour cela, il faut que vous dépouilliez celui qui possède. Ambitionnez-vous les honneurs? Il vous faudra solliciter les gens qui les donnent; et si vous voulez grandir, si vous voulez vous élever au-dessus des autres, commencez d'abord par vous avilir par la bassesse

belle âme, qu'un caractère noble et généreux regarde comme tel. Il n'est point ailleurs. Tous les autres biens sont légers, variables, inconstants : aussi ne les possède-t-on qu'au prix de bien des soucis, fussent-ils, par une faveur toute particulière de la fortune réunis et accumulés sur la même tête : ils deviennent incommodes à leurs possesseurs, ils les gênent, ils pèsent sur eux, et finissent quelquefois même par les écraser. Aucun de tous ces personnages que vous voyez revêtus de la pourpre n'est heureux à cause du costume qu'il porte, pas plus que ces acteurs auxquels le drame met sur la scène le sceptre en main et le manteau royal sur les épaules. Les comédiens paraissent et circulent devant le public chaussés d'un cothurne qui les grandit : à peine ont-ils quitté la scène qu'ils se déchaussent et qu'ils reprennent leur taille ordinaire. De tous ces hommes que la richesse ou que les honneurs placent sur un haut degré, pas un n'est grand. D'où vient néanmoins que dans l'opinion générale ils passent pour tels? C'est que vous les mesurez avec leur piédestal. Un nain a beau se tenir sur une montagne, il ne se grandit pas pour cela : un colosse, au contraire, ne perdra point sa taille, même au fond d'un puits. Voilà notre erreur, voilà notre illusion : nous ne jugeons point les hommes d'après ce qu'ils sont réellement, nous leur ajoutons les ornements dont ils sont parés. Or, si vous voulez apprécier quelqu'un à sa juste valeur, savoir exactement ce qu'il est, examinez-le à nu pour ainsi dire. Qu'il dépose son patrimoine, qu'il dépose ses honneurs, et tous les faux brillants, tous les mensonges de la fortune; qu'il se dépouille même de son corps : alors vous pourrez voir son âme, vous l'examinerez, et vous jugerez si cet homme est grand par lui-même, ou s'il n'a qu'un éclat emprunté. »

Digitized by Google

d'une demande. Est-ce le pouvoir qui vous tente? Je suppose que vous en soyez investi. Exposé aux embûches de ceux qui vous sont soumis, mille dangers vous menacent sans cesse. Cherchez-vous la gloire? Entraîné de côté et d'autre dans les entreprises les plus ardues, vous ne vivrez plus en sécurité. Êtes-vous plongé dans les plaisirs des sens? C'est un malheur. Car qui ne méprise et qui ne repousse un homme esclave de son corps, la plus vile et la plus fragile des choses? Ceux-là, enfin, qui se prévalent de leur belle corpulence, sur quel frêle et quel misérable appui ils se reposent! Égalerez-vous jamais les éléphants par la taille et les taureaux par la force? Surpasserez-vous les tigres en vélocité? Élevez vos yeux vers l'espace immense du ciel, contemplez sa solidité, sa vitesse, et cessez d'admirer vos avantages corporels. Cependant ce qui donne au ciel sa magnificence ce n'est pas tout cela; c'est l'intelligence qui le gouverne. Quant à la beauté du visage, combien elle est fragile, avec quelle rapidité elle s'écoule plus variable et plus éphémère dans sa durée que les fleurs du printemps! Si les hommes, comme dit Aristote, avaient les yeux du lynx, si leur vue pénétrait le dedans des corps, cette beauté apparente dont le corps d'Alcibiade lui-même était revêtu, ne leur semblerait-elle pas très-affreuse, s'ils voyaient en même temps ses entrailles? La beauté ne vient donc pas, à proprement parler, de la nature, mais plutôt de l'imperfection des yeux de ceux qui l'admirent. Nul inconvénient, du reste, à ce que

Digitized by Google

vous estimiez plus qu'ils ne valent les biens du corps, pourvu que vous sachiez que cette beauté qui vous flatte, trois jours de fièvre suffisent pour l'emporter. Que conclure de tout ceci ? C'est que tous ces prétendus biens qui ne peuvent tenir ce qu'ils promettent, et dont l'assemblage ne produit rien de parfait, ne sont pas le vrai chemin qui conduit au bonheur, et qu'ils sont au contraire très-incapables de vous rendre heureux.

XVI

Vers. Mortels infortunés, que l'ignorance égare et fait errer à l'aventure ! Vous n'allez pourtant pas chercher l'or sur les arbres aux vertes feuilles, ni cueillir des perles sur la vigne. Ce n'est pas pour couvrir vos tables somptueuses d'un poisson recherché, que vous tendez vos rêts sur le haut des montagnes, et pour chasser la chèvre sauvage, vous ne vous embarquez point sur la mer Tyrrhénienne[1]. Les abîmes les plus profonds de l'Océan, abîmes inconnus même à ses flots, vous les avez parcourus : vous savez quelle mer est féconde en perles blanches comme la neige, quelle autre produit la pourpre rougissante ; vous connaissez les rivages où se trouvent les poissons rares et l'oursin épineux[2]. Mais en quels lieux se cache le bien suprême que tout le

1. La mer de Toscane.
2. Le hérisson de mer.

7

Digitized by Google

monde désire, aveugles mortels, vous l'ignorez. Les hommes s'en vont cherchant sur cette terre, leur infime demeure, ce qui réside au delà du ciel étoilé. Que souhaiter à ces âmes grossières et insensées? Quelle imprécation méritent-elles? Qu'elles ambitionnent donc les honneurs et les richesses; puis quand elles auront accumulé le long amas de ces biens mensongers, qu'elles apprennent alors à connaître les biens véritables.

XVII

Je t'ai dépeint cette félicité menteuse qui, hélas! attire les hommes : si, comme je le pense, tu la connais suffisamment, il est temps maintenant de te montrer la félicité véritable. — Je vois fort bien, dis-je, que ni les richesses ne peuvent nous satisfaire pleinement, ni la royauté nous donner la puissance, ni les honneurs nous conférer l'estime, ni la gloire nous illustrer, ni les voluptés nous procurer la joie. — Comprends-tu également pourquoi il en est ainsi? —Il me semble que j'en entrevois la cause comme au travers d'une fente, mais je désirerais que tu me la fisses voir plus évidemment. — C'est facile, reprit-elle. Ce qui est simple et indivisible de sa nature, les hommes dans leur erreur le divisent, et de ce qui est véritable et parfait, ils font une chose fausse et imparfaite. Penses-tu que celui qui n'a besoin de rien manque de puissance? —

Digitized by Google

Nullement. — Tu dis bien : car s'il y avait quelque chose vis-à-vis de quoi cet homme fût impuissant, il aurait besoin pour cette chose-là d'un secours étranger. — C'est vrai. — Être puissant et avoir ce qui suffit, c'est donc une seule et même chose? — A ce qu'il semble. — Penses-tu que la puissance unie à la satisfaction pleine et entière soit à dédaigner, ou juges-tu, au contraire, que de toutes les conditions, c'est la plus digne d'être estimée? — On n'en saurait douter. — Ajoutons donc l'estime à la puissance et à la satisfaction, afin que ces trois choses n'en fassent qu'une. — C'est ce qu'il faut faire si nous voulons être dans le vrai. — Quoi donc? reprit-elle, regarderais-tu une chose de cette nature, c'est-à-dire réunissant ces trois qualités, comme indifférente et vile, ou plutôt ne la considérerais-tu pas comme noble et glorieuse? Considère bien si un état de vie où l'on ne manque de rien, où l'on est puissant, où l'on se voit environné d'estime et de respect, ainsi que nous l'avons accordé, considère, dis-je, si un tel état de vie réunissant ces trois qualités, mais imparfait en ce sens qu'il aurait besoin d'un éclat extérieur qu'il ne pourrait se donner, considère alors si cet état de vie ne te paraîtrait pas, à cause de ce défaut même, quelque chose d'assez abject? — Oui certes. Mais aussi je ne puis faire autrement que d'avouer que ce qui réunit les conditions susdites sans que rien y manque, est, par contre, quelque chose d'éclatant et d'illustre. — J'en conclus qu'il faut que nous accordions que

Digitized by Google

la gloire ne diffère en rien des trois qualités précédentes.—C'est une conséquence nécessaire.—Celui qui ne manque de rien, qui n'a besoin d'aucun secours étranger, qui peut tout par ses propres forces, qui est vénéré et illustre, n'est-il pas en même temps dans la joie?—Il m'est impossible de m'imaginer comment une tristesse quelconque pourrait se glisser dans le cœur d'un homme qui posséderait tous ces biens. — Nous avouerons donc qu'un homme si bien partagé est pleinement joyeux. Il s'ensuit également que la puissance, la satisfaction pleine et entière, la célébrité, l'estime, le respect et la joie sont des choses qui diffèrent de nom, mais qui en réalité n'en font qu'une.—Rien de plus vrai. — Eh bien donc, ce qui est simple et un de sa nature, le faux jugement des hommes le divise, et tandis qu'ils s'efforcent d'acquérir une partie d'un tout qui n'a pas de parties, ils n'atteignent ni cette partie qui n'existe point, ni la chose elle-même, qu'ils ne poursuivent pas.— Comment cela? dis-je. — L'homme qui veut s'enrichir pour échapper à la pauvreté ne songe point au pouvoir; il reste volontiers obscur et confondu dans la foule; il se retranche même un grand nombre de plaisirs de peur de perdre l'argent qu'il s'est amassé. Mais alors comment pourrait se suffire à lui-même un homme à qui la puissance fait défaut, que la tristesse accable, que sa condition rabaisse, et qui demeure enfoui dans son obscurité? Celui, au contraire, qui n'aspire qu'au pouvoir, méprise les richesses et dé-

Digitized by Google

daigne les plaisirs; il ne fait aucun cas d'un honneur sans puissance, et il n'estime point davantage la gloire. Mais tu vois ce qui lui manque : ou bien cet homme n'a pas le nécessaire ou bien les soucis le dévorent : dès lors, comme il ne peut chasser les inquiétudes qui l'obsèdent, il cesse d'être puissant, et partant le but où tendent ses efforts lui échappe. On peut raisonner de même en ce qui touche les honneurs, la gloire, les voluptés. Ces choses étant identiques et chacune d'elles renfermant les autres en soi, quiconque poursuit l'une sans chercher l'autre ne peut pas même atteindre celle qu'il désire. — Et si l'on cherche à se procurer tous ces avantages à la fois? dis-je. — On désire alors, il est vrai, la somme totale du bonheur; mais la trouve-t-on dans des choses qui, comme nous l'avons démontré, ne tiennent pas ce qu'elles promettent? — Non, assurément. — Il ne faut donc point chercher la béatitude dans des biens apparents qui passent pour la procurer. — Je l'avoue, et on ne saurait rien dire de plus vrai. — Tu connais à présent et la nature de ce faux bonheur qui séduit les hommes, et les causes qui font qu'ils s'y attachent : tourne maintenant d'un autre côté les yeux de ton esprit : tu verras aussitôt cette félicité vraie dont je t'ai parlé. — Un aveugle même pourrait la voir, dis-je, et tu me l'as montrée tout à l'heure, quand tu t'efforçais de me découvrir la nature de la fausse béatitude. Car, si je ne me trompe, la vraie et parfaite félicité, c'est celle qui rend l'homme puissant, il-

Digitized by Google

lustre, joyeux et respecté, sans qu'il éprouve dorénavant aucun besoin. Et pour que tu voies bien que je suis entré profondément dans ta pensée, un état de vie qui peut nous procurer réellement l'un ou l'autre de ces biens indivisibles et identiques est, je le confesse ouvertement, la félicité pleine et entière. — O mon élève! que tu as raison de parler ainsi! Seulement, ajoute encore un mot. — Qu'est-ce? dis-je. — Crois-tu que parmi les biens fragiles et périssables il y en ait un qui soit capable de vous procurer cette béatitude que nous cherchons? — Assurément non, dis-je, et tu l'as prouvé de manière à ne laisser aucun doute.—Les avantages terrestres ne vous donnent donc, à ce qu'il semble, que l'apparence du vrai bien ou seulement certains biens défectueux et imparfaits; quant au bien véritable et parfait, ils ne sauraient vous le procurer. — Je suis de ton avis.— Puis donc que tu connais à présent la vraie béatitude et les biens trompeurs qui l'imitent, il ne te reste plus qu'à savoir où tu pourras la trouver.— Tel est le dernier point sur lequel je désire avec bien de l'impatience être éclairci. —S'il faut préalablement à toute entreprise, comme Platon le recommande dans son *Timée* [1], implorer l'assistance divine, même dans les plus petites

1. « SOCRATE. C'est à toi maintenant, Timée, de poursuivre ton discours après avoir invoqué les dieux suivant l'usage.

« TIMÉE. Socrate, les hommes pour peu qu'ils aient quelque sagesse, implorent toujours la divinité avant toute entreprise grande ou petite. » Platon, *Timée*.

Digitized by Google

choses, qu'avons-nous à faire présentement pour que nous méritions de trouver le lieu où réside le souverain bien? —Nous devons, dis-je, invoquer le père de toutes choses: si on le néglige, rien ne commence sous un heureux auspice.—Tu dis bien, reprit-elle : et aussitôt elle chanta les vers suivants :

XVIII

Vers. O toi qui gouvernes le monde par les règles d'une sagesse éternelle, créateur du ciel et de la terre, qui as tiré le temps de l'éternité [1], et qui fais mouvoir toutes choses en demeurant immobile toi-même! O Etre souverain, qui n'as pas été contraint par des causes étrangères de donner à la matière flottant au sein du chaos sa forme et sa figure [2], mais qui y as été déterminé par cette

1. Ce chapitre n'est que le résumé brillant du reste de quelques idées mystiques empruntées à la cosmogonie de Platon, comme le lecteur verra par les citations suivantes :

« Dieu ayant résolu de créer une image mobile de l'éternité, il donna au ciel sa figure, il en arrangea toutes les parties, et il établit en même temps une image perpétuelle de l'éternité une et immobile, image qui ne cesse de se mouvoir avec ordre et mesure, et c'est ce que nous appelons le temps. » Platon, *Timée.*

2. « Or, Dieu voulant que tout fût bon et beau dans l'univers, et que le monde ne renfermât rien de mauvais ni de choquant, autant qu'il était possible, il remarqua que tous les êtres visibles et matériels, loin d'être en repos, se mêlaient et se mouvaient confusément sans ordre, sans harmonie, ni sans frein d'aucune espèce : il corrigea donc leur désordre, il les soumit à des règles

Digitized by Google

bonté suprême, exempte d'envie, que tu possèdes en toi[1], Etre souverain que j'invoque, c'est toi qui produisis toutes les créatures d'après le modèle éternel qui réside en ton intelligence, c'est toi qui créas le monde à l'image de ta beauté, et qui le fis entièrement semblable à ce type divin. Tu voulus que l'univers fût parfait dans toutes ses parties et conforme à ta souveraine perfection[2]. Tu introduisis l'ordre et la mesure dans les éléments, et tu tempéras par un sage mélange le froid et le chaud, le sec et l'humide. C'est toi, c'est encore toi qui empêches que le feu pur et léger ne s'envole aux régions supérieures, ou que la terre pesante ne s'abîme sous son propre poids. Tu as donné à l'univers,

fixes, à des mouvements réguliers; il assigna à chaque chose son rang, jugeant que l'ordre valait infiniment mieux que la confusion. Le meilleur de tous les êtres ne pouvait ni ne peut rien faire que de la meilleure manière possible, c'est-à-dire rien qui ne soit très-excellent et très-beau. » Platon, *Timée*.

1. « Disons quel motif a déterminé le souverain Ordonnateur à créer ce qui existe et à tout arranger dans le monde de la façon que nous voyons. Il était bon : or l'Être bon par excellence ne saurait avoir aucune espèce d'envie. Cette passion ne pouvant exister chez lui, il voulut que toutes les créatures eussent avec sa personne le plus de ressemblance possible. Si quelqu'un soutient, d'accord avec les sages, que telle est, à proprement parler, la cause et l'idée-mère de la création et de l'ordre qui règne dans le monde, son opinion doit être tenue pour juste et pour véritable. » Id.

2. « Si l'univers est beau et si son Artisan est bon, il est évident qu'il s'est réglé sur un modèle éternel.... Le monde a donc été créé d'après un modèle intelligible, raisonnable, et qui ne change jamais. Il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que l'univers est une image et une copie. » Id.

Digitized by Google

dont toutes les parties s'accordent entre elles, cette âme une et triple à la fois[1] qui lui est unie et qui lui communique le mouvement, cette âme qui, après s'être divisée et rompue en deux cercles mobiles, revient à son point de départ, dans un lieu où, tournant sur elle-même, elle embrasse en son cours l'intelligence suprême, et d'où elle imprime au ciel un mouvement qui ressemble au sien. C'est toi qui as donné aux âmes une destinée commune et le même flambeau de vie. Tu les as répandues dans ces points brillants dont le ciel se pare, et qui sont autant de chars légers qui les emportent[2]. Tu les as semées également sur la terre : puis, dans ta bonté, tu les rappelles vers toi en leur donnant les astres pour séjour[3]. Permets donc à nos âmes, ô père, de

1. L'idée de l'*âme du monde* est une des belles folies qui a séduit et égaré l'esprit humain. Elle est le fruit des rêveries contemplatives de l'Inde. C'est de là qu'elle a passé dans le monde grec et le monde romain. Stoïciens et platoniciens ont donné dans cette chimère. Platon représente quelque part le monde comme un grand animal vivant et intelligent. Les philosophes qui à son exemple se jettent dans des imaginations semblables, devraient songer qu'ils sont tenus de prouver ce qu'ils avancent ou sinon leurs systèmes passent avec juste raison pour des contes. Mais l'esprit humain a besoin de croire : à défaut de la vérité, il faut qu'il embrasse la fable.

2. « Dieu ayant tout disposé de la sorte prit autant d'âmes qu'il y avait d'astres, il en distribua une à chacun d'eux, et les y ayant fait monter comme dans un char, il leur révéla la nature de l'univers, et il leur apprit les lois immuables qui le régissent. » Platon, *Timée.*

3. « Celui qui aura honorablement passé tout le temps de sa vie retournera après sa mort habiter l'astre qui lui a été primi-

Digitized by Google

franchir ton auguste demeure; accorde-nous de visiter la source du bien, de fixer les yeux de notre intelligence sur cette lumière divine qui t'environne, et dans laquelle nous pouvons t'admirer. Dissipe les épais nuages qui te dérobent à nos regards; écarte cette masse terrestre qui nous enveloppe, et brille de toute ta splendeur. Tu es la sérénité et le repos paisible des cœurs pieux : te contempler est notre fin, ô toi, le principe, le moteur, le chef, la voie et le terme de toutes choses!

XIX

Puisque tu connais à présent la nature du souverain bien et celle des biens défectueux et imparfaits, il est temps, je pense, de te montrer où se trouve la félicité parfaite. Mais nous devons d'abord chercher si ce bien, tel que tu l'as défini toi-même tout à l'heure, peut exister dans la nature, car il ne faudrait pas nous laisser abuser par une vaine apparence sans réalité. Que ce bien suprême existe et qu'il soit comme la source de tous les autres biens, c'est ce qu'on ne peut nier. Tout ce qui est imparfait n'est tel que par le manque de perfection. Il s'ensuit que là où l'imparfait se rencontre, il doit exister nécessairement dans le même genre quelque

tivement assigné pour demeure, et il y mènera une vie heureuse et conforme à son glorieux séjour. » Platon, *Timée*.

Digitized by Google

chose de parfait. Otez la perfection, on ne voit plus comment l'imparfait pourrait être[1]. La nature ne tire pas les choses de principes tronqués et incomplets, mais elle part de ce qui est parfait et accompli de tout point, pour tomber comme par degrés dans l'imperfection et dans l'épuisement, pour ainsi dire. Si donc, comme nous l'avons montré précédemment, il existe une certaine félicité imparfaite provenant de biens fragiles, on ne peut douter qu'il n'existe également une félicité pleine, parfaite et accomplie de tout point. — Cette conséquence, dis-je, est vraie et rigoureuse. — Voyons où cette félicité réside. Que Dieu, le principe de toutes les créatures, soit bon, c'est ce que tout le monde s'accorde à reconnaître. En effet, comme il ne se peut imaginer rien de meilleur que Dieu, qui pourrait douter qu'un être qui n'a rien de meilleur que lui-même ne soit bon? Or, la raison prouve que Dieu est bon, et d'une manière si indubitable qu'elle démontre en même temps que la bonté parfaite existe en lui[2]. Car autrement Dieu ne serait pas le principe

1. Cette belle idée métaphysique est un des principes de la philosophie de Descartes, qui en tire une preuve de la Divinité.

2. Tous les attributs de Dieu sont parfaits, et leur réunion forme un ensemble qui est également parfait. Dieu est de plus une nature souverainement heureuse dont rien n'altère la sérénité. Sa bonté est aussi manifeste que son intelligence, dans les êtres auxquels il a donné la vie, puisqu'il les a tous pourvus des moyens de persévérer dans leur être. Dieu n'a négligé aucune des parties de son œuvre, et il est facile de s'en convaincre en examinant de près le plus petit objet de la nature, soit une fleur champêtre peinte et figurée avec une grâce extrême, soit la

Digitized by Google

de tous les êtres, puisqu'il y aurait au-dessus de lui quelque chose possédant le bien parfait, qui lui serait d'autant supérieur que le bien suprême est ce qu'il y a de plus ancien dans l'ordre de la priorité. Car ce qui est parfait surpasse de beaucoup ce qui est moins accompli et lui est antérieur. Il faut donc reconnaître, pour que ce raisonnement n'aille pas à l'infini, que le Dieu suprême est en même temps le bien parfait et absolu. Or, nous avons établi que le souverain bien est la vraie béatitude. La vraie béatitude réside donc en Dieu. — Je le reconnais, dis-je, et cette assertion ne saurait être contredite. — Mais remarque bien, reprit-elle, de quelle manière sainte et irréprochable tu entends ce que nous avons accordé, savoir, que Dieu est le bien suprême.

structure merveilleuse du petit insecte qui s'y promène ou qui l'habite. La justice de Dieu est non moins parfaite que sa bonté : et c'est ce qui fait que lorsque nous lui demandons des biens, ou il nous les refuse, ou il diffère de nous les accorder, à cause qu'il existe souvent chez nous, même à notre insu, quelque vice, quelque passion, quelque malice qui s'oppose à ce que nous soyons exaucés. C'est une des plus belles conceptions de la philosophie d'établir que Dieu est bon : mais il faut renchérir sur cette maxime, si l'on veut être pleinement dans le vrai. Il faut dire avec l'Écriture que *personne n'est bon si ce n'est Dieu.* C'est une parole tombée un jour de la bouche divine de Notre-Seigneur. Dieu donc est bon dans son essence même puisqu'il est le seul être chez qui le mal ou la possibilité de faire le mal ne sauraient exister. Or on n'en peut dire autant ni des hommes qui pèchent chaque jour, ni des saints qui sont ceux de tous les hommes qui s'accusent le plus devant Dieu, ni même des anges, supérieurs aux saints, puisqu'il y a eu des anges qui se sont perdus et dégradés.

Digitized by Google

— De quelle manière ? dis-je. — Garde-toi de croire que le père des choses ait reçu du dehors ce souverain bien dont il est rempli, ou qu'il le possède à la manière des corps, c'est-à-dire comme si la substance de Dieu et celle de la béatitude étaient divisées au lieu de n'en faire qu'une. Si l'Etre des êtres avait acquis du dehors ce souverain bien qui est son essence, il faudrait regarder la chose qui lui aurait communiqué ce bien suprême comme plus noble que lui qui l'aurait reçu. Or, nous renconnaissons fort justement que Dieu est le plus excellent de tous les êtres. Si le bien suprême est naturellement en lui, mais avec une existence distincte, si l'on admet, dis-je, cette fausse opinion, tout en reconnaissant avec tout le monde que Dieu est le principe et l'auteur des créatures, imagine alors qui pourra, quel être a pu réunir des essences si diverses. De plus, une chose qui diffère d'une autre n'est pas la chose même dont elle diffère. Conséquemment, ce qui diffère par sa nature du bien suprême n'est pas le souverain bien, ce qu'il n'est point permis de dire de Dieu, le plus excellent de tous les êtres, comme nous l'avons dit. Rien ne peut être meilleur que son principe ; c'est pourquoi l'Etre qui est le principe de tout est, par son essence même, le souverain bien : voilà ce qu'on peut conclure en toute assurance. — Tu as raison, dis-je. — Nous avons accordé que le souverain bien est la béatitude. — Oui. — Il faut donc avouer nécessairement que Dieu est cette béatitude. — Je ne saurais, dis-je, contester tes premiers raisonne-

Digitized by Google

ments, et je reconnais la justesse de ta conclusion. — Considère également si l'on n'a pas une nouvelle preuve de ce que je dis dans ce principe, savoir, qu'il ne peut exister deux biens suprêmes différents l'un de l'autre. Leur différence ferait que l'un ne serait pas l'autre, en sorte qu'aucun des deux ne serait parfait, puisque l'un manquerait de l'autre. Ce qui est imparfait n'est évidemment pas le souverain bien. Ce qui est parfait est nécessairement un : sans quoi toute égalité le détruirait. Nous avons reconnu que Dieu et la béatitude sont le souverain bien : il faut en conclure nécessairement que la béatitude et la divinité sont une seule et même chose. — Rien n'est plus vrai, dis-je, ni plus solide que ce raisonnement, et on ne peut rien conclure qui soit plus digne de Dieu. — Suivant la méthode des géomètres qui après avoir démontré leurs théorèmes y ajoutent certaines déductions qu'ils nomment *porismes*[1], j'ajouterai également un corollaire.

Puisque les hommes sont heureux par la béatitude et que la béatitude est la divinité même, il est évident que c'est la possession de la divinité qui rend les hommes heureux. Et de même que c'est la justice qui fait les justes et la sagesse les sages, par la même raison, ceux qui possèdent la divinité deviennent des êtres divins. Tout homme heureux est donc un dieu. Il n'y a réellement, nous le savons, qu'un seul Dieu, mais rien n'empêche que la

1. Mot grec qui signifie *proposition déduite d'un théorème.*

Digitized by Google

participation à la divinité n'en fasse pour ainsi dire plusieurs. — Cette conclusion, dis-je, que tu la nommes porisme ou corollaire, est en tout cas belle et précieuse. — Il en est une autre plus merveilleuse encore et hors de toute comparaison que la raison nous persuade d'ajouter aux précédentes. — Quelle est-elle? dis-je. — La béatitude semble renfermer plusieurs choses : or, ces choses font-elles par l'union et la diversité de leurs parties comme un seul corps de la béatitude, ou bien en est-il quelqu'une parmi elles qui remplisse à elle seule toute la substance de cette béatitude et à laquelle il faille rapporter toutes les autres? — Je voudrais, dis-je, que tu m'expliquasses ceci d'une façon plus précise. — Ne regardons-nous pas la béatitude comme un bien? — Comme le bien suprême, répondis-je. — Tu peux donner cette qualification à tout le reste. Car il s'agit, dans ce qui nous occupe, de la plénitude et de la satisfaction suprêmes, de la puissance suprême, et ainsi de tous les autres biens, le respect, la gloire, le plaisir même, qui entrent tous dans l'idée de la béatitude. Eh bien donc toutes ces choses, le bien, la plénitude, la satisfaction, la puissance, et les autres que nous avons nommées, sont-elles comme les membres distincts de la béatitude, ou faut-il simplement les rapporter au bien suprême comme à leur principe? — Je vois bien, dis-je, la question que tu poses, et je désire savoir comment tu la résous. — Voici ce qu'il faut répondre. Si tous ces avantages que nous venons d'énumérer étaient les

Digitized by Google

membres de la béatitude, ils différeraient en même temps l'un de l'autre. Telle est, en effet, la nature des membres et des parties que la réunion de différents membres ou de parties diverses forme un seul tout. Or, toutes ces choses dont nous parlons, ainsi que nous l'avons démontré, n'en font qu'une, c'est-à-dire qu'elles sont toutes une seule et même chose. Elles sont par conséquent loin d'être les membres et les parties d'une autre : ou sinon, si l'on continuait de leur donner faussement la qualification de membres, il faudrait dire que la béatitude est composée d'un seul membre, ce qui est absurde. — Voilà qui est indubitable. J'attends que tu m'expliques le reste. — Toutes ces choses, évidemment, se rapportent au bien comme à leur essence. On cherche la plénitude et la satisfaction parce qu'on les considère comme un bien; le pouvoir également, parce qu'on le regarde comme un bien. On peut en dire autant de l'estime, de la célébrité, de la gloire et du plaisir. Le mobile et la fin de tous les désirs est donc le bien. Ce qui n'a ni la réalité, ni l'apparence du bien ne peut être désiré. Au contraire, tout ce qui paraît bon, encore qu'il ne le soit pas réellement, on le recherche comme s'il avait réellement cette qualité. D'où il suit que la somme, le pivot, le mobile et la cause de tous les désirs est avec raison considéré comme le bien et le bon. L'objet en vue duquel on désire une chose est le but principal du désir que l'on a; comme si quelqu'un voulait monter à cheval pour raison de santé, ce n'est pas tant

Digitized by Google

le plaisir de l'équitation qu'il cherche que le bien de sa santé. Puis donc que l'on cherche tout, sans exception, en vue du bien, c'est plutôt le bien en soi que les choses elles-mêmes que l'on désire. L'objet en vue duquel on souhaite les autres choses, nous avons accordé que c'est la béatitude : il s'ensuit que c'est la béatitude seule que l'on cherche. Ce qui prouve clairement que le bien et la béatitude sont une seule et même chose. — Je ne vois pas comment on pourrait être d'un autre avis. — Nous avons montré que Dieu et la vraie béatitude ne font qu'un. — Oui. — On peut donc en conclure sûrement que la substance de Dieu c'est le bien lui-même et non pas autre chose.

XX

Vers. Venez tous, hommes infortunés, qu'un désir trompeur tyran de vos cœurs mortels retient captifs dans ses funestes chaînes. Venez au lieu que je vous indique. Là vous trouverez le repos de vos fatigues; là est un port paisible et sûr dont rien ne trouble la tranquillité; là est l'unique asile ouvert aux malheureux. Ni les richesses du Tage au sable d'or, ni celles des rives rougissantes de l'Hermus[1], ni ces riches pierreries que l'Inde, voisine de la zone enflammée, produit en abondance, l'Inde où les

1. Rivière de la Lydie.

Digitized by Google

blanches perles se mêlent aux vertes émeraudes, ni ces pierres, dis-je, ni cet or, ni ces richesses, ni aucun de tous ces objets ne reluit d'un véritable éclat : ils ne font que plonger davantage l'esprit aveuglé des mortels dans les ténèbres qui l'enveloppent. Tout ce qui plaît dans ces objets, tout ce qui suscite leur convoitise, la terre le produit dans ses antres. Mais la splendeur qui règne dans le ciel et qui lui donne la vie, cette splendeur divine échappe aux âmes aveuglées par de futiles désirs[1]. L'heureux mortel à qui il sera donné de contempler cette lumière, les rayons du soleil seront pour lui sans éclat.

XXI

J'en conviens, dis-je, et toutes ces déductions s'enchaînent rigoureusement. — De quel prix sera pour toi, reprit-elle, la connaissance du bien en soi? — D'un prix infini, répondis-je, si je puis en même temps connaître Dieu, qui est ce bien dont nous parlons. — Ton assertion est juste, et je vais te le prouver d'une manière évidente, pourvu que nos premières conclusions subsistent. — Elles subsisteront, dis-je. — N'avons-nous pas démontré que les choses que recherchent la plupart des hommes

1. Il y a ici dans le texte un vers qui est fort obscur. Plus on cherche à le pénétrer, moins on en saisit le sens. Boèce, principalement dans la partie poétique de son œuvre, se perd de temps à autre dans le vague de ses pensées.

Digitized by Google

ne sont pas les biens véritables et parfaits, par la raison que ces choses diffèrent les unes des autres, et que tandis que l'une manque de l'autre, aucune d'elles ne saurait procurer par elle-même le bien parfait et absolu? N'avons-nous pas dit également qu'elles constituaient le vrai bien quand elles n'ont pour ainsi dire qu'une même forme et une même qualité, en sorte que la satisfaction pleine et entière soit la même chose que la puissance, que le respect, que la gloire, que le plaisir; enfin, que si tous ces avantages ne sont pas une chose unique, ils n'ont rien qui les rende dignes d'être rangés parmi les biens? — Tu l'as suffisamment démontré, et cela me semble indubitable. — Des choses qui, lorsqu'elles diffèrent entre elles, ne sont pas des biens, mais qui le deviennent quand elles n'en font plus qu'une, n'est-ce pas évidemment l'unité qui fait qu'elles sont des biens? — Il le paraît ainsi. — Accordes-tu que tout ce qui est bon soit tel par la communication du bien, ou es-tu d'un autre avis? — Je l'accorde, dis-je. — Tu dois en conclure également que l'unité et le bien sont identiques. Car deux choses qui ont la même nature et la même efficacité ont aussi la même substance. — C'est indubitable. — Comprends-tu de même que tout ce qui est subsiste et demeure tant qu'il reste un, tandis que tout meurt et que tout se dissout dès qu'il cesse d'être un? — Comment cela? dis-je. — Considère les animaux : tant que l'âme et le corps ne font qu'un et demeurent dans leur unité, cette union

Digitized by Google

constitue ce que l'on appelle l'animal. Mais quand elle se dissout par la séparation de l'âme et du corps, l'être ainsi composé meurt, et il n'y a plus d'animal. Le corps lui-même, tant qu'il reste un par l'assemblage de ses membres, constitue ce que l'on appelle la forme humaine; mais si les parties du corps, en se séparant, viennent à rompre leur unité, le corps cesse d'être ce qu'il était auparavant. — Plus j'y réfléchis, et plus cela me semble vrai. — Parmi les êtres créés et qui ont reçu la vie, en est-il un seul qui, mettant de côté sa propre existence, désire, en sa qualité d'être vivant, la mort et la corruption? — Si je considère, dis-je, les êtres animés doués plus ou moins d'une volonté libre, je n'en vois aucun qui renonce volontairement à la vie, à moins qu'une cause étrangère ne l'y contraigne; je n'en vois, dis-je, aucun qui (sauf cette réserve) se hâte vers la mort de son propre mouvement. Chaque animal, au contraire, s'efforce autant qu'il le peut de conserver la vie, et fuit la mort et la destruction. Quant aux plantes et aux arbres, et généralement à toutes les choses inanimées, je ne sais que décider. — Ma question ne t'embarrassera plus, reprit-elle, si tu considères que les plantes et les arbres naissent dans les lieux qui leur conviennent, dans des lieux, dis-je, où ils ne peuvent (autant du moins que le comporte leur nature) s'étioler, se dessécher et périr promptement. Car, parmi les plantes, les unes naissent dans les plaines, les autres sur les montagnes; celles-ci croissent dans les marais, celles-là

Digitized by Google

s'attachent aux rochers; d'autres poussent en abondance dans des sables stériles; et si l'on essaye de les transplanter dans d'autres lieux, elles se dessèchent et elles meurent. La nature donne à chacune d'elles le sol et le climat qui lui conviennent, et elle travaille à les entretenir durant tout le temps qu'elles peuvent subsister. Toutes ces plantes, la tête pour ainsi dire enfoncée dans le sol, ne se nourrissent-elles pas par leurs racines, et leur séve circulant dans leur moelle, ne se change-t-elle pas en bois et en écorce? C'est ce qui a lieu pour les arbres. Leur partie la plus molle, comme la moelle, est en même temps la plus intérieure, tandis qu'à l'extérieur ils ont un bois dur qui les protége. Leur écorce enfin n'est-elle pas un dernier rempart opposé à l'intempérie de l'air et capable de lui résister? N'admires-tu pas le soin extrême de la nature, qui fait que toutes choses naissent et se propagent au moyen d'une semence multiple? Qui ne sait que tous les êtres sont pour ainsi dire autant de machines qui peuvent non-seulement subsister pendant un temps plus ou moins long, mais encore se perpétuer indéfiniment par genres et par espèces? Les choses même que l'on répute inanimées ne cherchent-elles pas comme les autres ce qui leur est propre? Pourquoi la flamme, par sa légèreté, monte-t-elle en haut, tandis qu'un objet matériel est entraîné en bas par sa pesanteur? D'où vient cela, dis-je, sinon de ce que l'une et l'autre de ces choses cherche le lieu qui lui convient et obéit au

Digitized by Google

mouvement qui lui est propre? Ce qui convient à chaque chose est en même temps ce qui la conserve, et réciproquement, ce qui lui est contraire la détruit. Les choses dures, telles que les pierres, ont des parties qui adhèrent fortement l'une à l'autre, et qui sont douées d'une force de résistance et de cohésion qui empêche que leur masse ne soit facilement rompue; les choses liquides, au contraire, comme l'eau et l'air, cèdent aisément quand on les divise; mais elles se rejoignent aussitôt. Quant au feu, il ne souffre aucune division. Nous ne traitons pas en ce moment des mouvements libres et volontaires qui proviennent d'une intelligence; nous parlons seulement de l'instinct naturel qui fait, par exemple, que l'on digère ses aliments sans y penser, et que pendant le sommeil on respire sans s'en apercevoir. L'instinct de la conservation dans les animaux ne vient pas d'une volonté libre, mais il a sa source uniquement dans la nature. La volonté, au contraire, toute libre qu'elle est, cédant parfois à une contrainte quelconque, embrasse la mort, qui répugne à la nature, et que celle-ci redoute ; et réciproquement, le désir d'engendrer, qui seul perpétue l'être vivant, mortel de sa nature, et qui est un appétit naturel, la volonté le maîtrise, ce désir, et le retient parfois. Tout ceci prouve que chez les êtres créés, l'amour de soi ne provient ni d'une intelligence ni d'une volonté libres, mais d'un pur instinct naturel. La Providence, voulant procurer à ses créatures un moyen efficace de les faire subsis-

Digitized by Google

ter, leur a donné le désir de persévérer dans leur être autant qu'elles le peuvent : aussi n'est-il aucunement douteux que tous les êtres créés ne désirent naturellement conserver l'existence, et partant, qu'ils ne fuient la destruction. — J'avoue, dis-je, que, grâce à tes raisons, je vois très-clairement ce qui tout à l'heure me semblait incertain. — Ce qui tend à subsister et à persévérer dans son être désire en même temps rester un; car si l'unité disparaît, rien ne pourra conserver l'existence. — Tu dis vrai. — Donc tous les êtres désirent l'unité. — Je l'avoue. — Mais nous avons montré que l'unité est la même chose que le bien. — Oui. — Tous les êtres désirent donc le bien, que tu peux définir ainsi : le bien, c'est ce qui est désiré par toutes les créatures. — On ne peut rien dire de plus vrai; car, ou tous les êtres ne tendent à rien, et, privés de l'unité qui est pour ainsi dire leur tête, ils flottent au hasard, ou bien, s'il y a réellement quelque chose à quoi tende l'universalité des êtres, cette chose est le bien suprême. — Tu me combles de joie, ô mon disciple! reprit-elle; car tu viens de toucher la vérité, et ton intelligence a frappé le but, et cela te montre clairement ce que tu prétendais tout à l'heure ignorer. — Qu'est-ce? dis-je. — A savoir quelle est la fin de tous les êtres créés. Cette fin est évidemment ce qui est désiré par eux tous. Or, comme ce qu'ils désirent est le bien, nous devons avouer nécessairement que la fin de toutes les créatures est le bien.

Digitized by Google

XXII

Vers. L'homme qui veut chercher la vérité avec une attention sérieuse et profonde, qui désire ne pas s'égarer, qui veut se mettre en garde contre l'erreur, qu'il rassemble au fond de son âme les rayons de cette lumière intérieure qu'elle possède, qu'il maîtrise les mouvements de son cœur et qu'il les réunisse comme dans un cercle, de peur qu'ils ne s'emportent au loin; qu'il instruise son esprit à posséder en lui-même, comme dans un trésor intime, toutes les idées qu'il répand au dehors : alors ce que le nuage de l'erreur couvrait naguère reluira plus éclatant que le soleil même[1]. La masse pesante du

1. « Tant que nous aurons un corps et que notre âme se trouvera mêlée aux maux qu'il éprouve, aux passions qu'il nous suscite, jamais nous ne posséderons pleinement l'objet de nos désirs, je veux dire la vérité. Car le corps nous cause mille embarras, par la nécessité où nous sommes de le nourrir, de pourvoir à son entretien; de plus, si quelques maladies viennent à fondre sur lui, elles nous empêchent absolument de poursuivre la recherche du vrai. Enfin le corps nous remplit d'une foule de désirs, de craintes, de frivolités et d'imaginations de toute espèce, de telle sorte (et on peut le dire sans exagération) que jamais il ne nous permet de rien étudier avec fruit. Les guerres, les dissensions, les combats, n'ont pas d'autre cause que le corps et les passions qui l'agitent. Toutes les guerres, en effet, sont suscitées par le besoin d'acquérir des biens matériels : or nous sommes forcés de nous les procurer, ces biens, en vue du corps qui nous assujettit comme des esclaves à ses nécessités : il en résulte que nous ne pouvons plus nous adonner à la philosophie. Mais ce

Digitized by Google

corps n'a pas ôté à l'âme toute sa lumière, et ne lui a pas fait tout oublier. L'esprit garde encore intérieurement la semence du vrai, qui se ranime au souffle de la science. Car d'où vient que vous répondez avec justesse sur les questions qu'on vous pose, sinon parce que quelque étincelle de la vérité vit encore au fond de vos âmes? Si la Muse de Platon

qu'il y a de pis, c'est que si par hasard le corps nous laisse en repos et que nous nous mettions à examiner quelque chose, il intervient tout à coup au milieu de nos recherches, il interrompt notre étude, il nous trouble, il nous étourdit et nous empêche absolument de voir le vrai: tout ceci prouve que si nous voulons acquérir quelque science certaine, il faut nous dégager du corps et examiner les choses des yeux seuls de l'âme. Aussi selon toute vraisemblance ne posséderons-nous l'objet de nos désirs et de nos amours, à savoir la sagesse, que lorsque nous serons morts, et non pas de notre vivant. C'est ce qu'indique la raison. Car si à cause de ce mélange et de cet embarras du corps il ne nous est pas permis de rien connaître d'une façon claire et précise, il s'ensuit de deux choses l'une, ou bien que nous ne saurons jamais rien, ou que c'est seulement après notre mort que nous deviendrons savants. Car alors notre âme débarrassée du corps se possédera pleinement elle-même : jusque-là il lui est impossible de le faire. Disons toutefois que tandis que nous vivons nous approcherons d'autant plus de la science et de l'objet de la science, c'est-à-dire de la vérité, que nous aurons avec le corps le moins de commerce, le moins de contact, de fréquentation possible, sauf dans les cas d'absolue nécessité, et que nous veillerons à ne pas nous laisser remplir de ses besoins, mais au contraire à nous maintenir purs de sa contagion, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous délivrer. Et alors, entièrement dégagés de la folie du corps nous nous en irons habiter comme il est juste avec des âmes purifiées comme nous et nous connaîtrons par nous-mêmes toutes choses avec évidence et dans leur plénitude : or la vérité n'est sans doute pas autre chose que cela. » Platon, *Phédon*.

Digitized by Google

dit vrai, *l'homme, quand il apprend, ne fait que se souvenir*[1].

1. « Il y a des prêtres qui ont eu soin de nous expliquer les choses qui concernent leur sacerdoce et de nous en rendre raison. Pindare et beaucoup d'autres poëtes (j'entends ceux qui sont divins) nous fournissent des explications analogues. Or voici ce qu'ils disent. Examine à ton sens s'ils disent vrai. Ces poëtes nous enseignent que l'âme de l'homme est immortelle, que tantôt elle finit (c'est ce qu'ils appellent mourir) et tantôt elle renaît, mais qu'à proprement parler elle ne s'éteint jamais, et qu'il faut, à cause de cela, passer le temps de la vie le plus saintement possible. « Car, disent-ils, ceux à qui Proserpine a « fait payer la peine et la rançon de quelque faute anciennement « commise, elle les renvoie au bout de neuf ans habiter le monde « éclairé par le soleil : de ces âmes naissent des rois vénérables, « des héros puissants en force et des hommes excellents en sa- « gesse. » Donc, puisque l'âme ne meurt pas, puisqu'elle renaît successivement, puisqu'elle a pu voir non-seulement les choses terrestres, mais celles du monde inférieur, il n'est rien qu'elle n'ait appris, en sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si elle se rappelle ce dont elle a été instruite jadis tant sur la vertu que sur tout autre objet de nos connaissances. Comme tout se tient dans la nature et que l'âme a tout appris, rien n'empêche que quand quelqu'un se rappelle une chose (ce que les hommes nomment apprendre) il ne trouve ensuite de lui-même toutes les connaissances qui s'en déduisent, surtout si celui qui cherche est un homme persévérant et que le travail ne rebute point. Chercher, étudier et apprendre ce n'est que se souvenir. » Platon, *Ménon*. Boèce parle avec raison de *la Muse* de Platon, car il y a de la poésie chez ce philosophe, mais aussi, il faut l'avouer, bien des chimères. Le passage que je viens de citer en est une au premier chef. Seulement les chimères de Platon ont toujours une certaine grandeur et beaucoup d'agrément. Ce sont d'ailleurs, pour la plupart, des emprunts faits aux philosophies orientales qui furent sans doute plus connues des Grecs qu'on ne le soupçonne généralement.

Digitized by Google

XXIII

Je suis de l'avis de Platon, dis-je. Tu me rappelles une seconde fois ce que je savais déjà, à savoir que j'ai perdu la mémoire, premièrement par le contact du corps, en second lieu par le poids du chagrin. — Si tu réfléchis, reprit-elle, à ce dont nous sommes convenus précédemment, tu ne tarderas pas à te rappeler également ce que tout à l'heure, d'après ton aveu, tu prétendais ignorer. — Qu'est-ce? dis-je. — Comment le monde est gouverné. — Je me souviens effectivement t'avoir confessé mon ignorance à ce sujet. Bien que j'entrevoie déjà ce que tu vas décider sur cette question, je désire néanmoins que tu me développes tes raisons. — Tu regardais tout à l'heure comme une chose indubitable que le monde est régi par Dieu. — Je pense toujours de même, dis-je, et je ne croirai jamais qu'on puisse en douter. Je vais d'ailleurs t'exposer brièvement sur quels motifs s'appuie mon opinion. Le monde, composé d'éléments si divers et si opposés l'un à l'autre, n'aurait jamais constitué un tout, une masse uniforme, si celui qui a rassemblé des parties si diverses n'était un lui-même : en outre tant d'éléments discordants ainsi rassemblés rompraient avec violence l'union par laquelle le monde subsiste, si celui qui a réuni ces éléments et qui les maintient dans l'unité n'était un,

Digitized by Google

comme nous venons de le dire. L'ordre de la nature n'aurait pas cette régularité, cette stabilité qui lui est propre, ni des effets si constants, ni des mouvements si bien ordonnés dans le temps et dans l'espace; chaque chose n'aurait pas son lieu, sa qualité et sa destinée particulière, si celui qui, dans son immobilité, règle la variété de ces changements, si celui-là, dis-je, n'était un lui-même[1]. Cet Être, quel qu'il soit, par qui les créatures subsistent et sont gouvernées, cet Être, d'un nom que l'usage universel a consacré, je l'appelle Dieu. — Puisque tu vois les choses ainsi, reprit-elle, je crois qu'il ne te reste pas beaucoup à faire pour que, parvenu au comble de la félicité, tu revoies sain et sauf ta patrie. Mais examinons ce que nous avons proposé.

1. « Dieu EST; voilà ce qu'il faut dire: il n'est pas dans le temps; il est dans une éternité immobile, supérieure au temps, indéfectible, éternité dans laquelle il n'y a ni passé, ni futur, rien qui précède et rien qui suive, rien qui soit plus ancien, ni rien qui soit plus jeune. Dieu est un et sa durée éternelle subsiste dans un unique présent: et voilà quel est réellement l'être à proprement parler, sans naissance antérieure et sans vie à venir, sans origine et sans fin, sans qu'il ait jamais commencé d'être ni qu'il doive cesser d'exister un jour. C'est cet être que nous devons saluer et vénérer; c'est lui à qui nous devons adresser nos hommages en lui disant si l'on veut comme quel ques anciens « Vous êtes un. » Car il n'y a pas de pluralité en Dieu: la divinité n'est pas comme chacun de nous un composé de sentiments de toute espèce, un assemblage de passions diverses qui pourrait être comparé à une réunion d'hommes de tous pays qui se trouveraient mêlés et confondus dans le même lieu. Non: il n'en est pas ainsi. Mais il faut que l'Être par excellence soit un comme il est nécessaire que l'unité existe. » Plutarque *De* EI *apud Delphos*.

Digitized by Google

N'avons-nous pas fait entrer la plénitude, la pleine et parfaite suffisance dans l'idée du bien suprême, et n'avons-nous pas accordé que Dieu et le bien suprême ne font qu'un? — Oui. — Dieu n'a donc besoin d'aucun secours étranger pour gouverner le monde. Autrement, si quelque chose lui manquait, Dieu ne se suffirait pas parfaitement à lui-même.— Cela me semble indubitable. — Dieu gouverne donc tout par lui seul. — On ne peut le nier. — Nous avons montré qu'il est le bien suprême. — Je m'en souviens. — Il gouverne donc toutes choses par l'entremise du bien, s'il les gouverne par lui-même, qui est le bien, ainsi que nous l'avons accordé ; et voilà justement le gouvernail et le timon qui fait que la machine du monde demeure stable et incorruptible. — Je partage entièrement ton avis, dis-je, et, sans en être totalement sûr, je soupçonnais néanmoins que tu allais exposer les choses ainsi. — Je le crois aisément, dit-elle; car, à ce que je pense, tu tournes maintenant vers la vérité des yeux plus attentifs et plus clairvoyants. Mais ce qui me reste à dire n'est pas moins digne de ta contemplation.— Qu'est-ce? dis-je. — Puisque l'on croit avec raison que Dieu régit tout par le gouvernail de sa bonté, et puisque toutes les créatures, ainsi que nous l'avons montré, tendent au bien par leur instinct naturel, peut-on douter qu'elles ne se laissent conduire volontairement, et qu'elles n'obéissent d'elles-mêmes au moindre signe de celui qui les gouverne, étant toujours d'accord avec lui, et s'accommodant

Digitized by Google

pour ainsi dire à sa volonté? — Cela est nécessaire, dis-je, et le gouvernement du monde n'aurait rien de beau ni d'heureux, s'il était un joug imposé par la force, et non le salut de créatures obéissantes. — Il n'est donc pas un être au monde qui, désireux de conserver l'existence, s'efforce de marcher à l'encontre de la volonté divine? — Pas un seul. — Et si, par impossible, une créature quelconque se rebellait contre cette volonté, pourrait-elle rien faire contre celui que nous avons reconnu comme l'Être souverainement puissant, en vertu du droit et du privilége de la béatitude? — Cette créature rebelle ne pourrait rien faire contre lui. — Il n'y a donc rien qui veuille ou qui puisse s'opposer au souverain bien? — Je le crois. — C'est donc le souverain bien qui régit tout par sa puissance, et qui dispose les créatures dans l'ordre le meilleur qui puisse leur être assigné. — Combien me charme, dis-je, non-seulement l'ensemble de tes arguments, mais bien plus encore les expressions mêmes dont tu te sers, et combien je suis honteux de ces récriminations sottes et insensées que je poussais précédemment! — On t'a conté, reprit-elle, la fable des Géants, qui, ayant tenté d'escalader le ciel, se virent imposer, par cette puissance souveraine et bienveillante, le châtiment qu'ils méritaient. Mais veux-tu que nous établissions une sorte de conflit entre les raisons qui nous restent à dire? Il en jaillira peut-être quelque belle étincelle de vérité. — Fais comme tu voudras, dis-je. — Personne ne doute que Dieu

Digitized by Google

ne soit le plus puissant de tous les êtres. — Pour peu qu'on soit dans son bon sens, on ne saurait en douter. — Celui qui a la toute-puissance, il n'est rien qu'il ne puisse faire? — Il peut tout, dis-je.— Dieu peut-il faire le mal? — Non, assurément. — Le mal n'est donc rien en soi, si celui qui peut tout ne peut pas le faire. — Te joues-tu de moi, dis-je, par cet inextricable labyrinthe de raisons entrelacées l'une dans l'autre? Je te vois tantôt entrer par où tu es sortie, tantôt sortir par où tu es entrée. Ou plutôt, te plais-tu à me faire tourner dans le cercle admirable de la simplicité divine? En effet, partant tout à l'heure de la béatitude, tu as dit qu'elle était le souverain bien, qui réside, me disais-tu, dans le Dieu suprême; puis, tu nous a montré que Dieu est lui-même le souverain bien et la béatitude parfaite, et tu en as tiré cette conséquence très-précieuse pour nous, savoir, que personne ne peut être heureux qu'autant qu'il sera devenu dieu lui-même pour ainsi dire. Tu as ajouté que l'essence même du bien était la substance de Dieu, c'est-à-dire de la souveraine béatitude, et que cela seul est le bien qui est recherché par la nature entière; enfin, que Dieu régit tout par le gouvernail de sa bonté, que tout lui obéit volontairement, et que le mal n'existe pas à proprement parler. Et toutes ces assertions, tu ne les as pas appuyées sur des arguments tirés du dehors, mais sur des preuves rigoureusement déduites l'une de l'autre, et tirées de l'essence même des choses. — Je ne me suis pas jouée de toi, reprit-elle,

Digitized by Google

ainsi que tu viens de le dire tout à l'heure. J'ai seulement achevé, avec l'aide de Dieu, que nous avons invoqué au commencement de cette discussion, j'ai seulement achevé, dis-je, la plus grande de toutes les tâches. Telle est, en effet, la nature de la substance divine, qu'elle ne se confond point avec les choses extérieures, et qu'elle ne reçoit en elle-même rien d'étranger; mais, ainsi que Parménide[1] la décrit, *semblable de toute part à une sphère parfaitement arrondie*[2], elle fait rouler l'orbe mobile de l'univers, tandis qu'elle-même conserve son immobilité. Si donc nous nous sommes servis d'arguments tirés, non pas du dehors, mais de l'essence même des choses, tu n'as pas lieu de t'en étonner, puisque tu as appris de Platon, qui en fait un précepte, *que nos discours doivent avoir une certaine parenté avec les choses dont nous parlons*[3].

1. Philosophe grec qui écrivit en vers.

2. « Dieu donna au monde la forme qui lui convenait et qui était le plus en rapport avec sa nature. Il était juste effectivement que l'animal qui devait renfermer en soi tous les autres animaux, qui devait englober tous les êtres vivants, reçût une forme qui renfermât en elle-même toutes les autres formes. Dieu donna donc au monde une forme arrondie; il le fit semblable à une sphère dont toutes les parties extrêmes sont situées à égale distance du point central. C'était de toutes les figures la plus accomplie, celle qui ressemblait le plus à elle-même, Dieu ayant jugé avec raison que le semblable est infiniment plus beau que le dissemblable. » Platon, *Timée*.

3. « Le plus difficile en toute chose c'est de trouver un commencement naturel. Et de même qu'il faut établir une distinction entre la copie et le modèle : de même nous devons distinguer les paroles d'avec les idées qu'elles expriment et reconnaître

Digitized by Google

XXIV

Vers. Heureux qui a pu contempler la source pure du bien ! Heureux qui s'est débarrassé des liens pesants de la terre ! Jadis, quand le chantre de Thrace [1] pleura la mort de son épouse, les forêts accoururent au bruit de ses accents douloureux ; les fleuves rapides suspendirent leur cours pour entendre ses plaintes. A l'ouïe de ses discours, la biche intrépide marchait sans crainte à côté du lion féroce, et le lièvre ne fuyait plus à l'approche du chien rendu paisible par les chansons du divin poëte. Brûlé dans le fond du cœur d'une flamme ardente, cet inconsolable époux, que ses propres chants, qui soumettaient tout, ne pouvaient adoucir, descendit aux infernales demeures plein de courroux contre l'insensibilité des dieux. Là, aux sons harmonieux de sa lyre sonore, il joint de douces paroles, et mettant en œuvre l'art qu'il avait puisé aux sources fécondes de la déesse sa mère, il chante en ces lieux obscurs ce que lui inspire et sa douleur et l'amour qui la redouble. A ses accents plaintifs, le Tartare s'émeut. La douce prière du poëte implore les divinités qui règnent sur les ombres. Le farouche gardien des morts, le chien à la triple gueule, s'é-

qu'elles ont avec nos pensées une certaine parenté. » Platon, *Timée*.

1. Orphée.

Digitized by Google

tonne à l'ouïe de ces chants inconnus, et les déesses vengeresses du crime, celles qui agitent le cœur des coupables par la crainte et le remords, les Furies font couler sur leurs joues les larmes de la pitié. La tête d'Ixion cesse de tourner sur sa roue rapide, et Tantale, qu'une longue soif dévore, ne songe plus à l'eau du fleuve où il est plongé; le vautour de Titye, que les chants du poëte rassasient, cesse de ronger le foie de Titye. Enfin le roi des ombres, ému de pitié, s'écria : « Nous sommes vaincus. Rendons à son époux cette compagne, que ses chants ont rachetée. Toutefois, mettons à cette faveur une condition. Qu'il ne soit pas permis à cet époux, en quittant le Tartare, de regarder derrière lui. » Mais qui peut imposer des lois à ceux qui aiment? L'amour est à lui-même la plus forte des lois. Orphée, au sortir de l'enceinte des ténèbres, tourna les yeux vers sa chère Eurydice : il la vit, la perdit, et la fit périr sans retour.

Cette fable vous regarde, vous autres, dont l'intelligence cherche à pénétrer la lumière d'en haut. Celui qui, vaincu par son éclat, tourne les yeux vers le sombre gouffre, celui-là perd tout ce qu'il avait retenu de la contemplation divine, tandis qu'il voit l'infernal abîme.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Si le monde est régi par Dieu, pourquoi le mal existe-t-il et pourquoi les méchants sont-ils dans la prospérité? Les bons sont forts, les méchants sont faibles. Les gens vicieux ne sauraient se procurer le bien qu'ils désirent. Les bonnes mœurs ne sont jamais sans récompense. Les vices rabaissent l'homme jusqu'à la condition des bêtes. Les méchants sont plus malheureux quand ils réussissent dans leurs entreprises que quand ils y échouent; ils sont plus heureux quand ils subissent un châtiment que quand ils ne satisfont à la justice par aucune peine. Les hommes, dans leurs jugements, s'attachent plus à leurs propres impressions qu'à la nature même des choses. Mieux vaut subir une injure que la commettre. La haine ne saurait entrer dans le cœur des sages. Distinction entre la Providence et le destin. Toutes les choses de ce monde obéissent à un ordre fixe qui les dirige vers le bien. La vertu est la santé de l'âme. Conduite merveilleuse de la Providence à l'égard des hommes. Une harmonie divine tient la balance égale entre les éléments et les contraires ne se nuisent point l'un à l'autre. Ce qui est utile est bon. Le sage ne doit pas voir avec peine les luttes qu'il lui faut soutenir contre la fortune.

I

Quand la Philosophie, à la voix suave et douce, au visage sérieux et digne, eut cessé de chanter,

Digitized by Google

elle voulut reprendre son discours. Mais moi, qui n'avais pas encore oublié la tristesse gravée profondément au fond de mon âme, je l'interrompis en ces termes : O messagère de la véritable lumière! m'écriai-je, ce que tu m'as dit est réellement divin, et les raisons dont tu t'es servie sont invincibles. Si le chagrin me fit oublier naguère les vérités dont tu m'as fait souvenir, je ne les ignorais pas néanmoins tout à fait. Mais ce qui m'attriste particulièrement, c'est que, tandis que tout est soumis à un maître essentiellement bon, le mal puisse néanmoins exister, et que ceux qui le commettent demeurent impunis. Tu vois sans doute combien cela seul est digne d'étonnement. Mais je vais ajouter quelque chose de plus étrange encore : c'est que tandis que l'iniquité règne et prospère, non-seulement la vertu est privée de la récompense qui lui est due, mais encore les méchants la foulent aux pieds, et c'est elle qui, à la place du crime, subit des peines et des châtiments. Qu'il en soit ainsi sous l'empire d'un Dieu qui sait et qui peut tout, et qui ne veut que le bien, c'est ce dont on ne saurait assez s'étonner ni se plaindre. — Effectivement, reprit-elle, il y aurait là de quoi nous abattre, et ce serait la plus monstrueuse des choses, si, comme tu le prétends, dans la maison si bien ordonnée d'un tel père de famille, pour ainsi parler, les ustensiles les plus vils étaient en honneur, et les plus précieux méprisés. Mais il n'en est pas ainsi. Car si nos conclusions précédentes subsistent, celui-là même dont

Digitized by Google

le pouvoir est l'objet de notre entretien te fera reconnaître que les bons sont toujours forts et les méchants toujours faibles et abjects; que le vice ne reste jamais impuni, ni la vertu sans récompense; enfin, que le bonheur est pour les bons et l'infortune pour les méchants. Ces considérations et autres semblables mettront fin à tes plaintes et te fortifieront dans le vrai. Je t'ai fait voir tout à l'heure la nature de la vraie béatitude : tu sais maintenant où elle réside. Après avoir touché brièvement ce dont je crois nécessaire de t'instruire d'abord, je te montrerai ensuite la route qui te ramènera sans dévier dans ta demeure. Je donnerai même des ailes à ton intelligence, pour qu'elle puisse s'élever : de cette façon, ayant banni toute inquiétude, tu t'en retourneras sous ma conduite, par mes sentiers, et sur mon véhicule, libre et sain et sauf, dans ta patrie.

II

Vers. J'ai des ailes rapides qui franchissent les hauteurs du ciel. L'âme agile qui revêt ces ailes, dégoûtée de la terre, la hait et la méprise[1]. Cette âme

1. « La vertu des ailes est de porter ce qui est pesant vers les régions supérieures où habite la race des dieux, et plus que toutes les choses corporelles elles participent à ce qui est divin. Or ce qui est divin c'est ce qui est beau, sage et bon ; c'est tout ce qui réunit ces trois qualités. Ce sont elles particulièrement qui entretiennent et qui nourrissent les ailes de l'âme, lesquelles dé-

Digitized by Google

libérée, traversant le globe immense des airs, laisse les nues derrière elle : elle atteint les limites où le feu s'enflamme au contact du rapide éther. Là, parvenue à la région des astres, elle se joint à Phébus, et elle accompagne le vieillard glacé[1] dans sa course. Satellite de cette planète brillante, elle la suit, et partout où la nuit se peint de vives lueurs, elle contourne avec elle l'orbite sacré des astres. Puis, quand elle s'est suffisamment rassasiée de ce spectacle, quittant les dernières limites du ciel, elle entre dans les régions du rapide éther, et elle y contemple la lumière adorable[2]. Là, le sceptre en main,

périssent et meurent si elles se trouvent en contact avec les qualités contraires, c'est-à-dire avec ce qui est vicieux et mauvais. » Platon, *Phèdre*.

1. La planète Saturne, située à une distance moyenne de 330 millions de lieues du soleil.

2. « Quant à la région qui est au-dessus du ciel, aucun des poëtes de notre temps ne l'a célébrée comme elle le mérite, ni aucun de ceux qui nous suivront ne la célébrera dignement. Voici néanmoins ce qui en est : car il faut avoir le courage de dire nettement ce qui est vrai surtout quand la vérité fait l'objet de notre entretien. L'essence sans figure, sans couleur, impalpable, existant par elle-même, n'est visible qu'au conducteur de l'âme, c'est-à-dire à l'esprit seul ; c'est autour d'elle qu'habite la véritable science dans le lieu dont nous venons de parler. La pensée divine nourrie d'intelligence et de science parfaite, toute âme aussi, heureusement douée et apte à recevoir le bien, après avoir contemplé l'être pendant un certain temps l'aiment, s'y attachent, s'abreuvent et se nourrissent de sa réalité ; la contemplation du vrai leur procure mille jouissances, jusqu'à ce que le mouvement circulaire les ramène à leur point de départ. Durant cette révolution l'âme contemple la justice en soi, la sagesse en soi, elle contemple la science, non pas cette science sujette à la génération, qui change de nature suivant les objets auxquels elle

Digitized by Google

règne le maître des rois : il tient les rênes de l'univers. Immobile, arbitre éclatant des choses, il conduit son char ailé. Si la route que tu cherches à présent, ô mon disciple ! et que tu avais oubliée, te ramène en ces lieux divins, alors tu t'écrieras : « Voilà, je m'en souviens, ma véritable patrie ; là est le lieu de ma naissance ; ici je veux fixer mes pas. » Si tu veux revoir ensuite les ténèbres de cette terre que tu auras quittée, ces tyrans farouches sous qui tremblent les peuples malheureux, tu les verras sur cette terre exilés. »

III

Certes, dis-je, tu me fais de grandes promesses, et je ne doute pas que tu ne les remplisses. Hâte-toi seulement de contenter mon désir, que tu as vivement excité. — Tu verras d'abord, reprit-elle, que les bons sont toujours forts, tandis que les mé-

s'applique et que nous autres hommes nous appelons connaissance des choses qui existent actuellement; mais l'âme durant cette période contemple la science véritable, c'est-à-dire celle qui est contenue dans l'être en soi, en tant qu'il existe dans sa pleine réalité. Puis une fois qu'elle a contemplé de la même manière toutes les autres qualités existant par elles-mêmes, toutes les essences pures dont nous avons parlé, une fois, dis-je, qu'elle s'est nourrie de ce divin spectacle, rentrant dans l'intérieur du ciel elle revient au lieu d'où elle était partie. A son arrivée le cocher du char de l'âme dételle ses chevaux, les mène au râtelier; là il leur verse l'ambroisie, puis il leur fait boire le nectar. Telle est la vie des dieux. » Platon, *Phèdre*.

Digitized by Google

chants ne sont que faiblesse : ces deux vérités se déduisent l'une de l'autre. Car le bien et le mal étant deux choses opposées, si le bien est fort, il s'ensuit que le mal est faible ; et si la faiblesse du mal est manifeste, la force du bien est par contre évidente. Mais pour mieux établir la vérité de ce que j'avance, j'examinerai la question sous ses deux faces, en tirant mes preuves de l'un et de l'autre côté. Deux choses donnent aux actions humaines leur efficacité : la volonté et le pouvoir ; si l'une ou l'autre vient à manquer, rien ne peut être accompli. Car si la volonté manque, personne n'entreprendra ce qu'il ne veut pas ; si c'est le pouvoir qui fait défaut, la volonté devient inutile et vaine. Il s'ensuit que quand tu vois quelqu'un tenter une entreprise qui n'a pas réussi, tu peux être certain qu'il n'avait pas le pouvoir d'obtenir ce qu'il désirait. — C'est évident, et l'on ne saurait en douter. — Réciproquement, celui qui a accompli ce qu'il a voulu, douteras-tu qu'il n'ait eu le pouvoir de l'exécuter? — En aucune façon. — Celui donc qui peut accomplir une chose est puissant dans la chose qu'il peut; et celui qui ne peut l'accomplir, on doit le considérer comme faible et impuissant dans cette chose-là. —Je l'avoue. — Te rappelles-tu que nous avons conclu précédemment, que la volonté humaine, en vertu de son instinct propre, et malgré les soins divers qui l'agitent, est poussée fatalement vers le bonheur? —Je me souviens que tu l'as démontré. — Te rappelles-tu aussi que le bonheur est le bien lui-même, de

Digitized by Google

telle sorte qu'en cherchant le bonheur, tous par cela même désirent le bien? — Non-seulement je m'en souviens, mais cette vérité reste profondément gravée dans mon esprit. — Donc tous les hommes indistinctement, les bons comme les mauvais, sont poussés par le même instinct vers le bien. — C'est une conséquence nécessaire. — Or il est certain que les bons deviennent tels par l'acquisition du bien. — Cela est certain. — Les bons acquièrent donc ce qu'ils désirent? — Il le semble. — Les méchants, au contraire, s'ils acquéraient le bien qu'ils désirent, ne seraient plus des méchants? — Oui. — Donc, comme les uns et les autres désirent le bien, et que ceux-ci l'acquièrent, tandis que ceux-là ne l'acquièrent pas, il est indubitable que les bons sont puissants, tandis que les méchants sont faibles. — Quiconque en doute ne connaît ni la nature des choses, ni la conséquence des raisonnements. — Supposons deux hommes obéissant au même instinct et se proposant le même but; supposons que l'un d'eux atteigne ce but à l'aide de moyens naturels, tandis que l'autre ne peut y arriver; si ce dernier, usant de moyens autres que ceux de la nature, n'arrive pas davantage au but qu'il s'était proposé, mais s'il ne fait qu'imiter seulement par ses efforts celui qui l'a atteint, de ces deux hommes, lequel, à ton avis, est le plus puissant? — Bien que je soupçonne où tu veuilles en venir, je désire néanmoins que tu m'exposes plus clairement ta pensée. — Nieras-tu que la marche soit un

Digitized by Google

mouvement naturel à l'homme? — Assurément non. — Tu ne pouvais répondre autrement; mais douterais-tu que la marche soit l'office naturel des pieds? — Pas davantage. — Si donc quelqu'un marche à l'aide de ses pieds, et qu'un autre, auquel ses pieds refusent ce service, essaye de marcher en se traînant sur les mains, de ces deux hommes, lequel est à bon droit estimé le plus puissant? — Poursuis, dis-je. Car personne ne contestera que celui qui dispose d'un moyen naturel ne soit plus fort que celui qui est privé du même moyen. — Le souverain bien, que se proposent également les bons comme les méchants, les bons y tendent par l'office naturel des vertus; les méchants, au contraire, s'efforcent d'y atteindre par leurs passions, ce qui n'est en aucune manière un moyen naturel d'acquérir le bien. Es-tu d'un autre avis? — Non, assurément, dis-je, et la conséquence qui en résulte est manifeste. De tout ce que j'ai accordé, il s'ensuit nécessairement que les bons sont forts, tandis que les méchants sont faibles. — Tu me devances dans ma conclusion, reprit-elle : c'est la marque d'une nature qui renaît et qui se rétablit, et, comme les médecins, j'en tire un bon augure. Puisque ton intelligence saisit promptement les choses, j'accumulerai mes raisonnements.

Considère quelle est la faiblesse des hommes vicieux, qui ne peuvent atteindre ce vers quoi les conduit et les pousse violemment, pour ainsi dire, leur instinct naturel. Que serait-ce si ce secours si

Digitized by Google

efficace et presque invincible de la nature venait à leur manquer? Vois combien grande est leur impuissance. Il ne s'agit pas, pour eux, de récompenses légères, semblables à celles que l'on propose dans les jeux; les biens auxquels ils aspirent et qu'ils ne peuvent atteindre sont d'une autre sorte. C'est à l'entour du point le plus culminant des choses qu'ils défaillent, et qu'on les voit se consumer inutilement nuit et jour dans leurs vains efforts; en quoi la force des bons reluit d'une manière éclatante. Car, de même que si quelqu'un, en marchant, parvenait jusqu'à un lieu au delà duquel il ne fût plus possible d'avancer, tu le proclamerais le premier des humains pour la marche; de même tu dois nécessairement regarder comme l'homme le plus puissant celui qui atteint la limite des biens désirables, au delà de laquelle il n'y a plus rien. Il s'ensuit, et c'est le pendant de notre conclusion précédente, que les méchants semblent être dénués de toute force. Car pourquoi, abandonnant la vertu, s'adonnent-ils au vice? Est-ce parce qu'ils ignorent le bien? Mais qu'y a-t-il de plus faible et de plus dénué de toute énergie que l'aveuglement de l'ignorance? Serait-ce que, connaissant bien ce qu'il faut rechercher, les passions, venant à la traverse, les égarent, les poussent et les entraînent, si intempérants et si faibles qu'ils ne peuvent lutter contre le vice, fruit de leurs passions coupables? Ou bien, est-ce volontairement et en pleine conscience qu'ils quittent le bien pour se tourner vers le mal? Mais

Digitized by Google

de cette façon, ils cessent, non-seulement d'être puissants, mais ils cessent même d'être tout à fait. Car ceux qui abandonnent la fin commune à tous les êtres, cessent, par cela même, d'exister. Cela peut paraître étrange quand on parle des méchants, qui composent la majorité du genre humain, de dire qu'ils n'existent pas. Il en est pourtant ainsi. Je ne disconviens point que les méchants existent en tant que méchants, mais qu'ils existent purement et simplement, c'est ce que je nie. Et comme on peut dire, en parlant d'un cadavre, que c'est un homme mort, mais non pas simplement que c'est un homme; de même j'accorde bien que les gens vicieux sont des méchants; mais qu'ils existent à proprement parler, et d'une manière absolue, c'est ce que je ne puis concéder. Ce qui reste dans l'ordre et ce qui garde sa nature existe; ce qui en dégénère abandonne l'être qu'il avait en lui-même. Mais les méchants, diras-tu, ont une certaine puissance. Je suis loin de le nier; je prétends seulement que cette puissance leur vient non pas de leur force, mais de leur faiblesse. Ils peuvent effectivement le mal qu'ils ne pourraient commettre s'ils avaient su conserver la force des bons. Ce pouvoir qui leur reste montre d'une manière évidente qu'ils ne peuvent rien, à proprement parler. Car si, comme nous l'avons établi tout à l'heure, le mal n'est rien, les méchants ne pouvant que le mal, il est évident qu'ils ne peuvent rien. — C'est évident. — Et pour que tu voies bien quelle est la nature de ce pouvoir

Digitized by Google

qu'on leur attribue, nous avons dit, si tu te le rappelles, que rien n'est plus puissant que le souverain bien. — Nous l'avons dit. — Le souverain bien ne saurait produire le mal. — Non certes. — Est-il quelqu'un qui prétende que les hommes peuvent tout? — Personne assurément, à moins d'avoir perdu l'esprit. — Cependant les hommes peuvent faire le mal? — Plût à Dieu qu'ils ne le pussent pas. — Donc, si ceux-là seulement qui peuvent le bien peuvent tout, tandis que ceux qui peuvent faire le mal ne peuvent pas tout, il est évident que les méchants qui peuvent le mal ont moins de puissance que les bons, qui ne peuvent le commettre. Ajoute à cela que toute puissance, comme nous l'avons montré, doit être rangée parmi les biens désirables, et que tout ce qui est désirable se rapporte au bien comme à sa source. Or le pouvoir de commettre le mal ne peut en aucune façon se rapporter au bien. Donc il n'est pas désirable. Cependant toute puissance est désirable. Il est donc évident que la possibilité de faire le mal n'est pas une puissance. De tout cela il résulte nécessairement que les bons sont forts, tandis que les méchants sont faibles, et que la sentence de Platon est vraie, savoir, que le sage seul peut faire ce qu'il désire, tandis que le méchant peut bien, il est vrai, agir à son gré, mais il ne saurait aucunement se procurer ce qu'il veut [1]. Les méchants, en effet, agissent

1. « SOCRATE. N'avons-nous pas accordé que les choses que nous faisons en vue d'une autre, ce ne sont pas ces choses-là, à pro-

Digitized by Google

comme ils l'entendent, lorsqu'en satisfaisant leurs passions, ils croient se procurer ainsi le bien auquel ils aspirent; mais il leur arrive précisément le contraire de ce qu'ils cherchent, puisque les mauvaises actions ne mènent point au bonheur.

IV

Vers. Ces tyrans que tu vois assis sur leur trône élevé, revêtus d'une pourpre éclatante et environnés d'armes terribles, le visage farouche et menaçant, et une rage haletante dans le cœur, dépouille-les de tout ce vain attirail qui entoure leur orgueil, et tu verras qu'au fond ces maîtres du monde portent des fers qui les tiennent étroitement enchaînés.

prement parler,que nous voulons, mais le but lui-même que nous nous sommes proposé? Polus. Oui. Soc. Nous ne voulons donc pas ni tuer, ni bannir, ni dépouiller personne purement et simplement; mais si nous jugeons que ces actions nous sont utiles, alors nous les commettons; mais nous ne voulons pas le mal pour le mal lui-même, sans aucun profit. C'est le bien que nous voulons toujours, comme tu l'as dit. Quant à ce qui n'est ni bon ni mauvais en soi, nous ne le voulons point, pas plus que ce qui est franchement mauvais ou nuisible.... Puisque nous sommes d'accord là-dessus, si un homme, tyran ou rhéteur de son métier, en tue un autre, s'il le chasse de son pays, s'il lui ravit ses biens, pensant que c'est le meilleur parti qu'il ait à prendre bien que ce soit effectivement le plus mauvais, dirons-nous que cet homme fait ce que bon lui semble, ou es-tu d'un autre avis? Pol. Nous dirons que cet homme agit comme il l'entend. Soc. Mais fait-il ce qu'il veut, s'il se trouve que ce qu'il fait soit mauvais? Pourquoi ne réponds-tu pas? Pol. Cet homme ne me paraît pas faire ce qu'il veut. » Platon, *Gorgias*.

Digitized by Google

D'un côté, les passions de leur venin dévorant tourmentent leur cœur agité ; de l'autre, la colère, élevant dans leurs âmes ses flots troublés, les flagelle et les irrite ; ou bien ils sont captifs sous le poids d'une tristesse accablante, ou tourmentés d'une espérance qui les fuit. Donc, quand tu vois ces tyrans soumis à tant de maîtres divers, garde-toi de penser qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, forcés comme ils sont de courber la tête sous tant d'oppresseurs iniques.

V

Vois-tu maintenant dans quelle boue les vices sont plongés et de quelle vive lumière brille la vertu? Ce qui prouve évidemment que les récompenses ne font jamais défaut aux bons, ni les supplices aux méchants. Dans toute action, la chose en vue de laquelle on en fait une autre doit à juste titre être réputée le prix de l'acte qu'on entreprend ; ainsi, dans le stade, la couronne est la récompense destinée à celui qui court et le prix auquel il aspire. Nous avons montré que la béatitude est le bien en vue duquel tout le reste se fait. Le bien est donc, en ce qui touche les actions des hommes, le prix commun qui leur est proposé. Or le bien ne peut être séparé des bons ; car celui auquel le bien manque ne saurait à juste titre être appelé bon. Aussi les bonnes mœurs ne sont-elles jamais sans récompense. Quelle que soit la violence et l'audace des

Digitized by Google

méchants, jamais le sage ne voit tomber sa couronne, qui ne se flétrit point. L'improbité d'autrui ne peut enlever aux âmes vertueuses l'honneur qui leur appartient. L'honneur est attaché à la personne des gens vertueux. Si cette récompense leur venait du dehors, un autre pourrait la leur ravir ou celui-là même qui la leur aurait conférée ; mais comme l'honnête homme tient sa récompense de sa probité même, il ne peut en être frustré qu'en cessant d'être honnête homme. Enfin, tout prix étant désiré parce qu'on le croit bon, qui dira que celui qui possède le bien n'a pas sa récompense? Et quelle récompense? La plus belle et la plus grande de toutes. Rappelle-toi notre corollaire précédent, et raisonne ainsi avec moi : Puisque le bien est la félicité suprême, il est évident que tous les bons par cela seul qu'ils sont bons sont heureux. Ceux qui sont heureux, leur bonheur les assimile à la divinité. Les bons ont donc une récompense que le temps ne peut leur ôter, qu'aucune puissance ne peut amoindrir, et que l'improbité d'autrui ne peut altérer; ils deviennent des dieux. Les choses étant ainsi, il n'est pas douteux pour le sage que la peine ne soit inséparable de la méchanceté. Car le bien et le mal, la peine et la récompense, étant des choses opposées, ce qui fait la récompense des bons doit faire, réciproquement et par contre, la peine des méchants. Or, quiconque subit un châtiment, il est indubitable qu'il subit un mal. Si donc les méchants se jugent comme ils le méritent, peuvent-ils se

Digitized by Google

croire exempts de supplices et de peines, eux qui non-seulement sont accablés de maux de toute sorte, mais que la malice de leurs actions coupables corrompt et souille profondément? Place-toi maintenant du côté des bons; de là tu verras quelles sont les peines qui suivent partout les méchants. Tout ce qui existe est un, et ce qui est un est bon. L'unité c'est le bien. Il en résulte que ce qui se sépare du bien cesse par cela même d'exister : d'où il suit que les méchants cessent d'être ce qu'ils étaient auparavant. L'apparence et la forme humaine qui leur reste montre qu'ils étaient hommes. En tombant dans la méchanceté, ils ont perdu pour ainsi dire la nature humaine. Et comme la probité seule peut élever les hommes au-dessus de leur condition, il s'ensuit nécessairement que l'improbité rabaisse au-dessous de la dignité humaine ceux qu'elle a fait déchoir de la condition d'homme. Il en résulte par conséquent qu'on ne peut plus considérer comme un homme celui que les vices ont défiguré. Le ravisseur des biens d'autrui est-il consumé d'avarice? Vous diriez qu'il réssemble à un loup. L'homme orgueilleux et querelleur se plaît-il dans la dispute et les procès? Vous pouvez le comparer à un chien. Le traître se réjouit-il du succès de ses fraudes occultes? Qu'on le mette au rang des renards. L'homme emporté frémit de colère? Qu'on le regarde comme ayant l'âme d'un lion. Tel autre, fuyard et peureux à l'excès, tremble-t-il sans motif? Il ressemble à un cerf. Indolent et stupide un homme est-

Digitized by Google

il plongé dans l'engourdissement? Il mène la vie d'un âne. Inconstant et léger, change-t-il ses inclinations et ses goûts? Il ne diffère pas des oiseaux. Tel autre se plonge-t-il dans des passions honteuses et dégoûtantes? Il jouit des plaisirs d'un porc immonde. C'est ainsi que tout être humain en abandonnant la probité, cesse par cela même d'être un homme : bien loin de s'élever à la condition divine, il est changé en bête.

VI

Vers. L'Eurus poussant les voiles et les vaisseaux d'Ulysse longtemps errants sur les mers, les fit aborder sur une île, séjour de la belle déesse, fille du soleil[1], qui prépara pour ses hôtes inconnus un breuvage enchanté. Quand la main de cette magicienne habile à distinguer les plantes eut métamorphosé les compagnons du grand Ulysse, l'un d'eux s'aperçoit qu'il a revêtu la forme d'un sanglier; un autre changé en lion de la Marmarique[2], voit croître ses ongles et ses dents; celui-ci, mis au rang des loups, tandis qu'il veut pleurer, il hurle; celui-là, devenu un tigre de l'Inde, promène le long des toits ses membres flexibles. Le dieu ailé de l'Arcadie[3] ému des malheurs d'un roi qu'accablait l'infortune eut beau le préserver des funestes desseins

1. Il s'agit de la fable de Circé.
2. Nom donné par les anciens à une contrée de l'Afrique.
3. Mercure, que la Fable représente avec des ailes aux pieds.

Digitized by Google

de son hôtesse, les compagnons d'Ulysse étaient perdus; ses matelots et ses rameurs avaient bu déjà les coupes malfaisantes; déjà changés en pourceaux, en guise de pain, ils se nourrissaient de glands; ils n'avaient plus rien de leur forme première, ni le corps, ni les membres, ni la voix. Seule l'intelligence leur restait pour gémir sur ces monstrueux enchantements. O mains impuissantes et plantes sans vertu, qui peuvent bien transformer les membres, mais qui ne sauraient changer les cœurs! L'homme a sa force en lui-même, cachée comme dans une citadelle profonde. Les plus mortels poisons sont ceux qui, se glissant dans l'homme et qui, pénétrant son intérieur, attaquent son âme sans nuire à son corps et la dévorent comme un ulcère.

VII

J'avoue, dis-je, qu'on dit avec raison que les hommes vicieux, bien qu'ils gardent en apparence la forme humaine, sont changés en bêtes eu égard à l'état de leurs âmes. Mais que ces âmes perverses et scélérates puissent sévir contre les bons, les persécuter, les perdre, je ne voudrais pas que ce pouvoir leur fût donné. — Ils ne l'ont pas, reprit-elle; je te le prouverai en temps et lieu. Toutefois, si nous ôtons aux méchants ce pouvoir qu'ils sont réputés posséder, leur peine se trouve diminuée de beaucoup. En effet, et c'est ce qui de prime abord

Digitized by Google

peut paraître incroyable, les méchants sont nécessairement plus malheureux quand ils accomplissent leurs desseins criminels que quand ils ne peuvent les exécuter. Si c'est un malheur de vouloir des actions mauvaises, c'en est un plus grand encore de pouvoir les exécuter : car autrement cette volonté perverse serait demeurée sans effet. L'une et l'autre de ces deux facultés étant également malheureuse, une triple infortune accable nécessairement les méchants, puisque nous les voyons tout ensemble vouloir le mal, pouvoir l'exécuter, et accomplir, en effet, les desseins qu'ils ont conçus. — Je suis de ton avis, dis-je; mais je souhaiterais vivement que, perdant le pouvoir de faire le mal, les méchants se vissent privés au plus tôt de ce genre d'infortune dont tu viens de parler. — Ils en seront privés, reprit-elle, et plus tôt peut-être que tu ne le désires ou qu'eux-mêmes ne se l'imaginent. Rien effectivement, dans le court espace de cette vie, n'est si tardif que l'attente en puisse paraître longue à une âme douée d'immortalité. Or, les espérances téméraires des méchants et tout l'échafaudage de leurs méfaits sont souvent détruits par une catastrophe soudaine, par une fin imprévue qui met en même temps un terme à leur misère. Car, si la méchanceté fait leur malheur, il s'ensuit nécessairement que plus ils restent méchants, plus ils sont misérables; et je les regarderais comme les plus malheureux de tous les êtres, si la mort ne venait mettre fin à leur malice. En effet, si nos conclusions

Digitized by Google

sur l'infortune des méchants sont vraies, il est évident qu'une misère qui durerait toujours serait infinie. — Voilà, dis-je, un singulier raisonnement, et dont bien des gens auraient peine à convenir; cependant je reconnais qu'il s'accorde fort bien avec ce que tu as conclu précédemment. — C'est vrai, reprit-elle; mais il est juste que celui qui refuse d'admettre une conclusion prouve ou la fausseté de ce qui a été établi auparavant, ou que l'ensemble des propositions précédemment établies n'entraîne pas nécessairement la conclusion qu'on en tire; sinon, les prémisses étant accordées, on n'est plus en droit de contester la conclusion. Et pour te le prouver, ce que je m'en vais dire ne te semblera pas moins étrange, mais c'est également la conséquence rigoureuse de ce que nous avons admis. — Qu'est-ce? dis-je. — Je dis que les méchants sont plus heureux quand ils subissent un châtiment que quand ils ne satisfont à la justice par aucune peine[1]. Remarque que je ne prétends pas établir, quant à présent, comme on pourrait se l'imaginer, que le châtiment corrige les mauvaises mœurs, que la crainte du supplice maintient les âmes dans le devoir, et qu'enfin la peine sert

1. « A mon avis, Polus, le criminel et le méchant sont des gens qu'on doit regarder comme malheureux ; mais ils le sont bien davantage s'ils ne satisfont pas à la justice et s'ils ne sont point châtiés de leurs méfaits; ils le sont moins s'ils subissent un châtiment et s'ils sont punis, soit par les dieux, soit par les hommes. » PLATON, *Gorgias*.

Digitized by Google

d'exemple aux autres pour les engager à fuir les actions coupables; mais je crois et je dis simplement que les méchants, quand ils sont impunis, deviennent plus misérables d'une manière toute particulière, abstraction faite de l'utilité de la correction ou de l'efficacité de l'exemple. — Quels autres effets, dis-je, pourrais-tu donc alléguer en dehors de ceux-ci? — N'avons-nous pas accordé que les bons sont heureux et que les méchants sont malheureux? — Oui. — Si quelque bien vient s'adjoindre au malheur de quelqu'un, cet homme n'est-il pas plus heureux que celui dont la misère est pure et simple, sans le mélange d'aucun bien? — Il le semble. — Si un homme malheureux et privé de tout bien, outre ce qui constitue sa misère, subit encore un autre mal par surcroît, ne doit-on pas le regarder comme beaucoup plus misérable que celui dont l'infortune est allégée par le mélange de quelque bien? — Comment n'en serait-il pas ainsi? — Les méchants ont donc, quand ils sont punis, une sorte de bien en partage, c'est-à-dire la peine elle-même, qui, parce qu'elle est juste, est bonne en soi; mais s'ils ne subissent aucun châtiment, un mal nouveau vient s'ajouter à leur infortune première, je veux dire l'impunité, laquelle, de ton propre aveu, est un mal à cause de son injustice. — Je reconnais la vérité de ce que tu dis. — Les méchants sont donc bien plus malheureux quand on leur accorde une injuste impunité que quand ils sont punis par un juste châtiment. Or, que les méchants

Digitized by Google

soient punis, rien de plus juste ; qu'au contraire, ils échappent à la peine, c'est une iniquité manifeste. — Qui pourrait le nier? — Personne non plus ne niera que tout ce qui est juste est bon, et qu'au contraire, tout ce qui est injuste est évidemment mauvais. — Ces conséquences, dis-je, s'accordent parfaitement avec nos conclusions précédentes. Mais, dis-moi, crois-tu qu'il n'y ait aucun supplice pour les âmes lorsque la mort s'est emparée du corps[1] ? — Je crois qu'elles ont à subir des châtiments très-rigoureux, dont les uns sont exercés à titre de peines, et dont les autres sont un effet de la clémence divine, qui veut purifier les coupables. Mais je n'ai pas dessein de t'exposer maintenant ces choses[2]. J'ai voulu seulement te faire voir jus-

1. « Une seule et même raison, comme je viens de le dire, établit la Providence divine et l'immortalité de l'âme humaine, et il est impossible qu'une de ces vérités subsiste si l'on renverse l'autre. Or, si l'âme existe après la mort, il est fort vraisemblable que des récompenses ou des peines lui sont réservées. L'âme, comme un athlète, affronte les luttes de cette vie ; le combat terminé, elle est traitée selon ses mérites. Mais ces grâces qu'elle reçoit ou ces châtiments qu'elle subit là-bas, dans une autre existence, pour sa vie passée, ce sont choses qui ne nous concernent point, nous autres vivants ; aussi nous leur refusons notre créance et nous n'y pensons pas. » PLUTARQUE, *De sera Numinis vindicta*.

2. « Les choses étant ainsi, quand les morts sont parvenus au lieu où le Génie les conduit chacun en particulier, ceux qui ont mené une vie honnête et sainte et ceux qui ont mal vécu passent en jugement les uns et les autres. S'il y en a parmi eux qui aient oscillé entre le bien et le mal, ceux-là se rendent aux bords de l'Achéron : là ils s'embarquent, et sur les esquifs qui

Digitized by Google

qu'ici que ce pouvoir des méchants qui t'indignait et qui te semblait si injuste, est nul et n'existe pas en réalité ; que ces mêmes hommes que tu te plaignais de voir impunis, subissent toujours le châtiment dû à leur méchanceté ; que cette liberté de faire le mal que tu souhaitais leur voir ôtée le plus tôt possible, ils ne la conservent pas longtemps ; que plus elle se prolongerait, plus ils seraient misérables, et qu'ils seraient même les plus malheureux de tous les êtres si elle durait éternellement ; enfin, que les méchants sont plus malheureux quand ils jouissent d'une injuste impunité que quand ils sont punis par un juste châtiment. D'où cette conséquence, qu'ils subissent en réalité les peines les plus rigoureuses précisément qnand on croit qu'ils y échappent. — Quand je considère, dis-je, la suite de tes raisonnements, rien ne me semble plus vrai que ce que tu me dis. Mais si je m'en

leur ont été préparés, ils entrent dans le marais qu'ils vont habiter pendant un certain temps, et où ils se purifient de leurs fautes, où ils se lavent de leurs injustices ; quand cette purification est accomplie, ils reçoivent la récompense du bien qu'ils ont fait, chacun proportionnellement à ses mérites. Quant à ceux qui sont réputés incurables à cause de la gravité et de l'étendue de leurs méfaits soit qu'ils aient commis de nombreux sacriléges ou des vols importants, des assassinats ou des meurtres non autorisés par les lois, ou tous autres crimes semblables, ceux-là, dis-je, la justice les jette dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais.... Ceux qui ont vécu d'une manière toute différente, c'est-à-dire les justes et les saints, ceux-là, délivrés de ces lieux terrestres comme d'une prison, s'en vont là-haut dans une demeure pure qui leur est réservée, et ils habitent une terre qui leur ressemble. » PLATON, *Phédon*.

Digitized by Google

rapporte au jugement des hommes, quel est celui auquel ces opinions ne paraîtront pas non-seulement incroyables, mais même indignes d'être écoutées? — C'est vrai, reprit-elle. Les hommes ne peuvent effectivement élever leurs yeux habitués aux ténèbres jusqu'à la lumière éclatante de la vérité; et, semblables à ces oiseaux qui ne voient que pendant la nuit et qui sont aveugles pendant le jour, les hommes s'attachant non à la nature des choses, mais à leurs propres impressions, estiment que la liberté de faire le mal ou que l'impunité du crime est quelque chose d'avantageux. Mais voyez ce que la loi éternelle a sanctionné; puis conformez-vous aux principes de la pure morale, et vous n'aurez pas besoin d'un juge qui vous décerne de récompense; vous vous serez adjugé à vous-même la meilleure de toutes. Tournez-vous au contraire vers ce qu'il y a de pire au monde; oh! alors, ne cherchez pas ailleurs un juge qui vous punisse : vous vous êtes infligé à vous-même votre propre châtiment : c'est comme si regardant tour à tour cette vile terre et le ciel, sans autre objet de contemplation, vous paraissiez tantôt vous plonger dans la boue et tantôt circuler au milieu des astres. Mais le vulgaire ne juge pas les choses ainsi. Quoi donc! Nous en rapporterons-nous à l'opinion de ces hommes grossiers qui ressemblent aux bêtes, comme nous l'avons montré? Supposons que quelqu'un, après avoir perdu la vue, ait oublié qu'il en ait eu jadis l'usage, et qu'il croie qu'il ne lui man-

Digitized by Google

que rien de ce qui constitue l'homme ; regarderons-nous pour cela ceux qui voient comme des aveugles? Car le vulgaire n'avouera même pas (ce qui s'appuie pourtant sur des raisons aussi solides) que ceux qui commettent une injustice sont plus malheureux que ceux qui la subissent. — Fais-moi connaître ces raisons dont tu me parles. — Nieras-tu que tout méchant mérite une peine? — Non, certes. — Il est évident, et pour plus d'une raison, que les méchants sont malheureux. — Oui. — Ceux qui méritent un châtiment, tu ne doutes pas qu'ils ne soient malheureux? — C'est une conséquence nécessaire. — Si donc tu siégeais comme juge, à qui infligerais-tu le châtiment, à celui qui a fait ou à celui qui a souffert une injure? — Je n'hésiterais pas à donner satisfaction à la personne lésée, par le supplice du coupable. — L'auteur de l'injure te paraîtrait donc plus malheureux que celui qui l'a reçue? — Sans aucun doute. Par ce motif et par tous ceux qui s'appuient sur la même base, à savoir, que les actions coupables font le malheur de ceux qui les commettent, il est évident qu'une injure faite à quelqu'un cause le malheur, non de celui qui la subit, mais de celui qui la commet. — Les orateurs, dit-elle, semblent être d'un autre avis. Car ils tâchent d'émouvoir la pitié des juges en faveur des victimes d'une injure ou d'une injustice grave, tandis que cette commisération devrait plutôt être réservée aux auteurs du délit. Il faudrait, en effet, que ceux-ci fussent amenés devant

Digitized by Google

la justice comme des malades au médecin, non par des accusateurs irrités, mais par des hommes bien disposés pour eux et véritablement touchés de compassion[1]; en sorte que le châtiment mérité par la faute tranchât le mal dans sa racine; de cette façon l'art des avocats se refroidirait tout à fait, ou bien, s'il voulait encore se rendre utile aux hommes, les défenseurs devraient se charger de l'accusation. Enfin, les coupables eux-mêmes, s'il leur était permis d'entrevoir comme par une fente cette vertu qu'ils ont abandonnée, et s'ils pouvaient comprendre que la rigueur du châtiment a pour but d'effacer la souillure du vice, les coupables, dis-je, établiraient une compensation entre le bien de l'honnêteté recouvrée et la rigueur du supplice, et, cessant de considérer la peine comme un mal, ils répudieraient l'art de leurs défenseurs et ils voudraient se livrer tout entiers à leurs accusateurs et à leurs juges. Ce qui fait que dans le cœur des sages il n'y a aucune place pour la haine. Qui peut, en

1. « C'est le propre d'un homme que d'aimer même les méchants. C'est ce que vous ferez si vous réfléchissez que vous êtes leur proche et qu'ils commettent le mal par ignorance et malgré eux ; enfin si vous songez que bientôt eux et vous vous mourrez. Mais ce qu'il faut considérer avant tout, c'est que le méchant ne vous nuit pas, car il ne saurait rendre votre âme pire qu'elle était auparavant. » *Pensées de l'Empereur Marc-Aurèle*, VII, 15. Il y a dans cette pensée du philosophe couronné un paradoxe qui saute aux yeux et une réflexion pleine de noblesse et de profondeur : le paradoxe vient de l'école; la réflexion, de l'homme sage.

Digitized by Google

effet, haïr les bons, sinon le plus insensé des hommes? Quant à haïr les méchants, c'est ce qui est également dépourvu de raison. Car si le vice est la maladie de l'âme, comme la mauvaise santé est celle du corps, ceux dont le corps est malade n'étant en aucune façon dignes de haine, mais seulement dignes de pitié, à plus forte raison ne doit-on pas haïr, mais plaindre ceux dont l'âme est affligée par la méchanceté, pire que toutes les maladies corporelles [1].

1. La doctrine émise par Boèce dans ce paragraphe a quelque chose de séduisant à cause de son caractère charitable. Mais il ne faut pas que la justice soit douce : c'est une erreur; il faut qu'elle soit forte. Car, comme dit le sage Pindáre, *il est juste que celui qui a fait du mal en reçoive à son tour*. Tous les honnêtes gens sentent en eux-mêmes la vérité de cette maxime. Car lorsqu'un crime vient d'être commis, il y a chez eux un sentiment qui les pousse à sévir contre son auteur. L'indignation qu'ils éprouvent est quelque chose de très-légitime, et la commisération en cette circonstance serait fort déplacée. Elle serait réputée avec raison une faiblesse très-préjudiciable à la société : car si ce sentiment de commisération à l'endroit du coupable prévalait chez les esprits, les criminels auraient trop beau jeu, et la méchanceté en profiterait pour se donner une libre allure. Pourquoi la peine de mort infligée aux meurtriers est-elle si éminemment juste? C'est qu'on leur rend mesure pour mesure le mal qu'ils ont commis. Les autres peines établies par les législateurs ou laissées à la discrétion du juge peuvent ou frapper trop ou ne pas frapper assez : la peine capitale n'est ni trop douce ni trop rigoureuse ; elle est donc équitable par excellence. On objecte qu'elle est barbare, parce qu'en détruisant le criminel on lui ôte le moyen de se repentir. On répond qu'il y a toujours entre la sentence et l'exécution de la peine un certain délai qui permet au coupable de faire un retour sur lui-même : c'est à lui d'en profiter. Comme il a traité les autres, ainsi la loi le traite lui-même. Il n'est nullement fondé à se plaindre d'elle.

Digitized by Google

VIII

Vers. O hommes, pourquoi susciter entre vous tant de troubles et de discordes, pourquoi devancer par vos propres mains les arrêts du destin? Si vous cherchez la mort, elle-même s'avance ; elle se hâte, et ne retient point ses coursiers rapides. Le lion, le tigre et le serpent, l'ours et le sanglier, voilà autant d'ennemis qui vous attaquent et qui cherchent à vous dévorer, et cependant vous dirigez les uns contre les autres vos glaives homicides. Quoi ! Parce que leurs mœurs diffèrent, parce qu'elles sont séparées par des lois et des coutumes diverses, est-ce une raison suffisante pour que les nations suscitent entre elles tant de guerres et de combats ? Est-ce à cause de cela que les hommes cherchent à se faire périr les uns les autres sous une pluie de traits ? Une telle fureur n'a pas d'excuse[1]. Voulez-vous rendre aux hommes ce qu'ils

1. Non assurément, et les sentiments de Boèce sur la guerre prouvent la bonté de son cœur. Mais s'il a vu que la guerre est ce qu'il y a au monde de plus brutal, de plus contraire à la justice et à la raison, il n'a pas réfléchi que la persistance d'un tel fléau au milieu de l'humanité chez qui il cause de si grands et de si horribles ravages, implique que la guerre est quelque chose de surnaturel en soi, qui s'impose aux hommes, qui ne dépend point de leur volonté, qui leur arrive la plupart du temps sur le plus léger prétexte, d'une façon aussi soudaine qu'imprévue, et dont le monde ne saurait se débarrasser, pas plus que des pestes et des tremblements de terre, qui, comme la guerre, anéantissent les générations humaines.

Digitized by Google

méritent et les traiter suivant leurs actes ? Aimez les bons et ayez pitié des méchants[1].

IX

Je vois bien, dis-je, le genre de félicité ou d'infortune attaché à la conduite des bons et à celle des méchants. Mais en ce qui touche la prospérité mondaine, je vois aussi qu'elle est mêlée de bien et de mal. Car assurément aucun homme honnête et sensé ne préférera tomber dans l'exil, dans la misère ou la honte, plutôt que de se voir riche, environné d'honneurs et de respects, puissant en crédit, en un mot, favorisé de la fortune au sein de son pays. La sagesse, en effet, brille avec bien plus d'éclat et d'une façon bien plus universelle lorsque la grandeur et la probité des magistrats se déversent, pour ainsi parler, sur les peuples qui leur obéissent : d'ailleurs, les fers, la prison et les divers modes de supplice infligés par les lois ne sont-ils pas dus spécialement aux mauvais citoyens pour qui ces peines ont été établies ? Mais pourquoi en arrive-t-il autrement ? Pourquoi voit-on, au contraire, les bons subir la peine des méchants, et les méchants ravir les récompenses dues à la vertu ? C'est ce dont je ne saurais assez m'étonner, et je désire que tu

1. Tout en sévissant contre eux, le juge peut avoir pitié des méchants : c'est de désirer qu'en subissant leurs peines ils se corrigent et ils s'amendent.

Digitized by Google

m'apprennes la cause d'une si injuste confusion. Je m'étonnerais moins si je croyais que les choses de ce monde sont livrées aux caprices du hasard; mais ce qui augmente ma stupéfaction, c'est de voir un Dieu dont la providence gouverne l'univers et dont la main distribue souvent des biens aux bons et des maux aux méchants, c'est de voir, dis-je, un Être de cette nature soumettre tout à coup, par un renversement contraire, les bons à des calamités et exaucer les désirs des méchants. Si tout cela n'a réellement une cause, en quoi la Providence diffère-t-elle du hasard? — Il n'est pas étonnant, dit-elle, quand on ignore l'ordre des choses, que l'on croie y apercevoir du désordre et de la confusion. Toutefois, bien que tu ne saches point la cause de ces accidents qui t'étonnent, garde-toi néanmoins, attendu que le monde est gouverné par un maître intelligent et bon, garde-toi de douter que tout n'y soit pour le mieux [1].

1. « Celui qui estime que les dieux existent, mais qui pense qu'ils ne s'occupent point des affaires humaines, instruisons-le. Mon cher, lui dirons-nous, si tu penses qu'il y a des dieux, c'est peut-être à cause que ta nature a quelque affinité avec la leur : voilà sans doute ce qui t'incite à les honorer et à croire à leur existence. Mais les bonnes fortunes publiques ou privées des méchants, leur prospérité, qui au fond n'en est pas une, mais que l'on a coutume d'estimer telle, cette prospérité, chantée à tort dans des poésies et dans toutes sortes de discours te fausse les idées et te conduit inconsidérément à l'impiété. Ou bien peut-être qu'en voyant des impies parvenir à la vieillesse, laisser les enfants de leurs enfants dans les plus grands honneurs, ce spectacle te trouble ; ou soit que tu aies entendu dire, soit que tu aies vu par toi-même que des gens adonnés à toutes sortes

Digitized by Google

X

Vers. L'homme qui ignore que les étoiles de l'Ourse roulent autour du pôle, celui qui ne sait point pourquoi le Bouvier tardif plonge et fait disparaître si lentement dans les ondes son char enflammé, tandis que la même constellation se lève d'une façon si soudaine, celui-là, dis-je, les lois qui régissent les cieux élevés le rempliront d'étonnement. Que la lune dans son plein vienne à pâlir, que son croissant disparaisse dans une épaisse nuit; que Phébé devenue obscure rende aux astres leur éclat que sa face brillante avait effacé, les peuples s'émeuvent, et dans leur ignorance ils battent l'airain sonore à coups redoublés[1]. Si, au con-

de vices ou d'actions criminelles se sont néanmoins élevés aux plus hautes charges, quelque humble que fût auparavant leur condition, et que ces gens se sont acquis par leurs méfaits mêmes des magistratures et des royautés, peut-être, dis-je, qu'en voyant ou qu'en entendant raconter cela, tu es enclin à blâmer les dieux comme étant la cause de tout ce désordre, à les blâmer sans le vouloir, à cause du lien que tu as avec eux, mais en y étant poussé par un certain manque de raison et par le spectacle d'un désordre apparent ; et alors, ne voulant ni ne pouvant pas t'irriter contre les dieux, tu es amené à croire qu'ils existent bien, à la vérité, mais qu'ils méprisent les affaires humaines et qu'ils n'en ont ni soin ni souci. De peur que ce sentiment ne t'entraîne de plus en plus dans l'impiété, voyons donc si nous pourrons le combattre chez toi par des raisonnements. » PLATON, *Lois*, X.

1. Les vers de Boèce sont pleins de souvenirs de l'antiquité classique. Il est douteux que l'usage de battre des tambours d'airain

traire, le souffle du Corus pousse vers le continent les flots qui mugissent, si la neige, durcie par le froid, se fond aux rayons brûlants du soleil, personne ne s'en étonne, parce que les causes de ces phénomènes sont manifestes. Mais tout ce qui arrive rarement étant par cela même inconnu, l'esprit changeant des foules en est troublé, et des accidents si soudains frappent les peuples de stupéfaction. Que le nuage de l'ignorance se dissipe, et bientôt ce que le vulgaire admirait cessera de l'étonner.

XI

Il en est ainsi, dis-je ; mais comme il t'appartient de nous découvrir les causes inconnues des phénomènes qui se présentent, comme c'est à toi de nous donner l'explication des choses qu'un voile obscur dérobe à nos yeux, je désire que tu m'expliques le mystère qui nous occupe en ce moment ; et comme il y a là quelque chose d'extraordinaire qui me trouble et qui m'étonne profondément, fais-m'en voir, je t'en prie, la cause et les raisons.

pendant les éclipses de lune existât encore de son temps, sauf peut-être chez les derniers idolâtres des campagnes. Dans les premiers temps du paganisme, les foules, superstitieuses et timorées, s'imaginaient sans doute qu'en faisant un bruit de cymbales, elles allaient rappeler l'astre qui venait de disparaître. Les premiers hommes qui assistèrent à des éclipses purent craindre en effet que le soleil ou la lune s'éteignissent à tout jamais dans ces nuits insolites dont la cause leur était inconnue.

Digitized by Google

Elle reprit en souriant : Tu me demandes de t'expliquer une chose dont la recherche est difficile par dessus tout, et dont la discussion est pour ainsi dire inépuisable. La question que tu me poses est de telle nature qu'un premier doute étant résolu, d'autres lui succèdent en nombre infini, comme ces têtes de l'hydre dont parle la fable ; et les difficultés renaîtront sans cesse, crois-le bien, à moins que le feu vivace de l'intelligence ne les dissipe. La question que tu soulèves touche effectivement à la fois à l'unité de la Providence, à l'enchaînement du destin, aux effets soudains du hasard, à la prescience divine, à la prédestination, enfin au libre arbitre. Tu peux juger toi-même de l'importance de ces problèmes. Mais comme leur connaissance entre pour beaucoup dans ta guérison, bien que nous soyons limités par le temps, nous tâcherons néanmoins d'effleurer ce sujet. Si la douceur et le charme de la poésie te touchent, il faut que tu y renonces pour quelques instants, tandis que je m'en vais t'exposer la suite et l'enchaînement de mes rai sons. — Fais comme tu voudras, dis-je. — Alors, prenant pour ainsi dire un nouveau point de départ, elle s'exprima en ces termes : Toute la génération des créatures, toute la série et tout le progrès des êtres sujets au changement, enfin tout ce qui se meut de quelque manière que ce soit, a son origine, ses causes et sa forme déterminée dans la stabilité de l'intelligence divine. Retranchée dans sa simplicité, cette intelligence régit tout pardes

Digitized by Google

modes divers et multiples. Ce gouvernement, considéré dans la pureté même de l'intellect divin, s'appelle Providence; quand on le rapporte aux êtres qu'il meut et aux choses qu'il régit, les anciens lui ont donné le nom de Destin. Il est facile de voir en quoi la Providence et le Destin diffèrent, en considérant attentivement la nature de chacun d'eux. La Providence est la raison divine elle-même qui résidant dans le principe suprême, dispose et ordonne tout; le Destin, au contraire, n'est qu'une manière d'être inhérente aux choses muables, par laquelle la Providence maintient toutes les créatures dans l'ordre qui leur a été primitivement assigné. La Providence, en effet, embrasse l'ensemble des êtres quelque divers et infinis qu'ils soient ; le Destin meut et régit chaque chose en particulier, suivant sa nature et sa forme, suivant le lieu et le temps qu'elle occupe : en sorte que l'ordre et l'enchaînement temporel des choses compris et réuni tout entier dans l'intelligence divine, et considéré en elle seule, c'est la Providence, tandis que le même ensemble mu et développé dans la suite des temps par un ordre successif s'appelle le Destin[1]. Quoique

1. Le Destin était une rêverie des métaphysiciens de l'antiquité. Cicéron observe fort justement dans un de ses livres que *c'est un mot vide de sens et plein de superstition*. Il nous apprend ailleurs que le stoïcien Chrysippe lui-même s'embrouillait étrangement sur la théorie scolastique du destin sans qu'il ait jamais pu s'en tirer. *Chrysippe*, dit-il, *a beau souffler et se travailler, il ne parvient pas à établir comment il peut se faire que tout dépende du destin et qu'il y ait néanmoins chez nous quelque chose*

Digitized by Google

différents entre eux, la Providence et le Destin dépendent néanmoins l'un de l'autre. L'ordre du Destin procède en effet de l'unité de la Providence; et de même que l'artisan après avoir conçu la

qui soit laissé à notre libre arbitre. Voici le passage de Chrysippe que Cicéron avait en vue quand il portait ce jugement. Il se trouve dans Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VII, 2 : « Bien qu'il soit nécessaire par une raison majeure que tout soit pour ainsi dire enchaîné et comme emprisonné dans le Destin, nos natures personnelles néanmoins, nos caractères obéissent au destin d'une manière différente suivant qu'ils sont doués de telle ou telle propriété, autrement dit suivant la diversité des qualités qu'ils possèdent. Si nos caractères sont naturellement faciles, doux et traitables, ils traversent ce choc perpétuel dont le destin les presse de toutes parts avec aménité et sans en être endommagés. Si au contraire ils sont rudes, grossiers, revêches et dénués de toute culture intellectuelle, la plus petite incommodité émanée du destin vient-elle à fondre sur eux, ou même cette incommodité ne se produit-elle point, que leur propre sauvagerie, que leur emportement volontaire les fait se précipiter néanmoins dans une foule d'erreurs et dans des fautes continues. Or, c'est la série naturelle et l'enchaînement nécessaire des choses, c'est-à-dire le Destin ainsi que nous le définissons, qui est la cause de cela. Car il y a une sorte de conséquence fatale qui veut que les natures vicieuses commettent des fautes et des erreurs. De même que si vous lancez une pierre cylindrique sur une pente inclinée, c'est vous qui êtes proprement la cause et l'origine de son mouvement précipité ; mais cette même pierre roule bientôt non plus en vertu de l'impulsion que vous lui avez donnée, mais en vertu de sa propre forme, en vertu de sa configuration, qui se prête et qui s'adapte à un mouvement rapide et déclinatoire ; de même l'enchaînement, le lien et la nécessité du destin tient sous son pouvoir, meut et régit les divers genres et les principes des causes ; mais quant à nos résolutions, quant à nos desseins, quant à nos actes, ils dépendent de la volonté propre d'un chacun et de la tournure particulière de notre esprit. » Chrysippe, dans Aulu-Gelle.

Digitized by Google

forme intelligible de l'objet qu'il veut faire, effectue et réalise cet objet, de même qu'il achève par ordre et successivement l'ouvrage qu'il avait conçu dans son ensemble et instantanément dans son esprit, de même Dieu, par sa providence, crée et dispose les choses d'une manière générale, ainsi que les lois immuables auxquelles il les soumet ; puis, au moyen du Destin, il régit dans le temps, par une administration multiple et successive, ce que sa providence a établi. Soit donc que le Destin s'exerce par l'intermédiaire d'esprits divins au service de la Providence; soit que l'enchaînement de la destinée s'accomplisse au moyen d'une âme intelligente; soit que la nature tout entière obéisse au Destin, soit que le Destin ait sa cause dans les mouvements des corps célestes [1] ou dans l'action de puissances supérieures aussi habiles que fortes, telles que les anges et les démons [2] ; en un mot, soit que le Destin use de l'un ou de l'autre de ces moyens, soit qu'il les emploie tous à la fois, il est certain et ma-

1. Suivant la doctrine de ces astrologues ou charlatans, qu'on appelait du temps de saint Augustin les *mathematici*.

2. Il serait difficile de dire s'il faut prendre ce mot dans le sens chrétien et théologique que nous connaissons, ou bien s'il faut entendre ici les êtres intermédiaires placés, suivant la doctrine platonicienne, entre les hommes et la Divinité. Cette agglomération d'hypothèses accumulées par Boèce renferme les doctrines de différentes écoles. Boèce les avait toutes étudiées sans adhérer spécialement à aucune, et si dans cette nomenclature il n'oublie pas les Anges, cela me semble impliquer que s'il ne professait pas la foi chrétienne, il était du moins loin d'être étranger au christianisme.

Digitized by Google

nifeste qu'il existe une Providence simple et immuable disposant tout dans son immobilité, tandis que le Destin n'est que le nœud mobile et que l'ordre temporel des choses dont l'unité divine a fixé les lois. Il s'ensuit que tout ce qui est soumis au Destin l'est également à la Providence, dont le Destin lui-même dépend [1]. Certaines choses, au contraire, qui sont soumises à la Providence sont affranchies de l'enchaînement du Destin : ce sont celles qui, approchant le plus de la divinité par le caractère immuable de leur nature, échappent à ces changements successifs qui emportent tous les êtres. De même que, dans des cercles concentriques, celui du milieu

1. « Les œuvres des Dieux sont pleines de providence. Les accidents de la fortune ne sont pas en dehors de la nature, ni indépendants de la série et de la connexion des œuvres providentielles. C'est de là que tout découle. A ces causes viennent s'adjoindre ce qui est nécessaire, et ce qui est utile à cet univers tout entier dont vous êtes une partie. Ce que la nature du tout apporte de bon à chaque partie de l'univers, est en même temps ce qui le conserve. Or, ce qui conserve le monde, c'est aussi bien les variations des éléments eux-mêmes que les changements qui arrivent aux êtres qu'ils composent. Que cela vous suffise. Que ces dogmes soient les vôtres. Laissez de côté la soif des livres de peur de mourir en murmurant ; mais plutôt en homme véritablement pacifié et plein de reconnaissance dans le fond du cœur envers les dieux. » *Pensées de l'empereur Marc-Aurèle*, I, 16. Voilà bien la forme brute et saccadée du stoïcien couronné, chez qui se rencontrent, à côté des doctrines obscures ou hasardées de l'école, les nobles idées d'un esprit élevé. Cette rudesse de forme, qui est le style de Marc-Aurèle, pourrait donner une fausse idée de son caractère, si l'un de ses historiens n'avait pris soin de nous le décrire en ces termes, qui sont un très-bel éloge, savoir, qu'il était doux sans faiblessse.

Digitized by Google

approche de l'unité du point central, et est comme le pôle autour duquel les autres cercles accomplissent leurs révolutions, tandis que le cercle extrême, celui dont la circonférence est la plus étendue, embrasse d'autant plus d'espace qu'il s'éloigne davantage de l'unité du point central, et de même encore que si l'un de ces cercles vient à s'unir au point central, il se confond avec lui et il cesse de s'étendre au dehors ; par la même raison, toute chose qui s'éloigne de l'intelligence première se trouve d'autant plus engagée dans les nœuds du destin qu'elle est placée plus loin de cette intelligence ; et réciproquement plus une chose est voisine de ce pôle autour duquel tous les êtres gravitent, moins elle est soumise au Destin : que si enfin elle adhère à l'immobilité de l'intelligence suprême, alors, affranchie des lois du mouvement elle l'est également de la nécessité du destin. Donc ce que le raisonnement est à l'intelligence, l'être créé à l'être qui est, ce que le temps est à l'éternité, ce que la circonférence est au point central, l'ordre mobile du Destin l'est à la simplicité immuable de la Providence. C'est cet ordre qui meut le ciel et les astres, qui tempère les éléments entre eux et qui les fait passer par des changements successifs. C'est lui qui renouvelle et qui reproduit sous les mêmes formes, au moyen des semences et des enfantements, tout ce qui naît et ce qui périt. Le même ordre enserre dans le lien indissoluble des causes les actions et les destinées des hommes ; et comme ces causes ont leur origine

Digitized by Google

dans une providence immuable, il s'ensuit nécessairement qu'elles sont immuables elles-mêmes. Car toutes choses sont parfaitement gouvernées, lorsque l'unité résidant dans l'intelligence divine engendre l'ordre immuable des causes, et lorsque cet ordre immuable empêche les êtres soumis au changement de flotter au hasard, en les maintenant dans sa propre immuabilité. Par conséquent, quoique ce monde vous paraisse dans le désordre et dans la confusion, à cause que l'ordre qui le régit vous échappe, toutes choses cependant y obéissent à un ordre fixe qui les dirige vers le bien. Les méchants eux-mêmes ne commettent pas le mal pour le mal en soi : nous avons suffisamment prouvé que, comme les autres hommes, ils cherchent le bien, mais qu'une erreur coupable les égare et les détourne du droit chemin. Il serait impossible, du reste, que l'ordre, qui a sa source dans le souverain bien, détournât personne de son principe.

Mais, diras-tu, quelle plus injuste confusion que de voir les bons tantôt dans la bonne et tantôt dans la mauvaise fortune, et réciproquement, les méchants tantôt posséder des biens, tantôt éprouver des maux ? Crois-tu donc, toi qui me fais cette objection, que les hommes aient une intelligence tellement infaillible que ceux qu'ils regardent comme bons ou comme méchants sont nécessairement tels qu'ils se l'imaginent ? On voit tous les jours les opinions humaines se contredire à ce sujet, et tel qui est jugé par les uns digne de récompense, les

Digitized by Google

autres le jugeront digne de supplice. Mais admettons que quelqu'un puisse discerner sûrement les bons d'avec les mauvais. Cet homme, pour nous servir d'une expression qui s'applique au corps, pourra-t-il pénétrer dans le tempérament intime des âmes? Ce qui se passe au fond des âmes est, pour quiconque l'ignore, un secret aussi inconnu que la cause qui fait que pour les corps sains le doux convient à celui-ci, l'amer à celui-là, et que pour les corps malades, tantôt il faut employer des remèdes anodins, tantôt des médicaments énergiques. Le médecin qui sait distinguer parfaitement la santé d'avec la maladie, et qui connaît le caractère propre à chacun de ces deux états, ne s'étonne point de ces convenances. Or, qu'est-ce que la santé de l'âme, sinon la vertu, et qu'est-ce sa maladie, sinon le vice? Et quel est celui qui protége les bons et qui châtie les méchants, sinon Dieu lui-même, le souverain maître et médecin des âmes; Dieu, dis-je, qui du haut de sa providence, abaissant ses regards sur ses créatures, voit et connaît ce qui convient à chacune d'elles, et ce qu'il sait leur convenir, le leur dispense et le leur accorde? De là cet ordre merveilleux du destin, ordre qu'un être intelligent conduit et dont les ignorants s'étonnent. Car, pour toucher en passant à ce miracle de la profondeur divine, qui confond la raison humaine, tel homme qui semblera le mortel le plus juste, le plus honnête, le plus ami de l'équité, la Providence, qui voit tout et qui sait tout paraît juger différemment de sa

Digitized by Google

personne. Tu te rappelles le mot de Lucain, notre poëte familier : *La cause des vainqueurs plut aux Dieux*, dit-il quelque part, *mais celle des vaincus à Caton*[1]. Ce qui arrive en ce monde, contrairement à ton attente, est dans l'ordre ; c'est dans ton jugement seul qu'est la confusion. Mais supposons quelqu'un doué de telles qualités que le jugement de Dieu et que l'opinion des hommes soient d'accord à son sujet : cet homme toutefois peut avoir une âme faible, et s'il éprouve quelque adversité, il cessera peut-être de garder l'innocence qui n'aura pu lui conserver la fortune. La divine bonté l'épargne donc par un sage ménagement, de crainte que le malheur ne rende pire celui qui ne pourrait en supporter le poids. Tel autre a toutes les vertus en partage ; c'est un homme saint et qui approche de la divinité. La Providence ne permet pas que le moindre malheur l'atteigne ; elle lui épargne même les maux physiques. Car, ainsi qu'il a été dit par quelqu'un de meilleur que moi : *La force et la santé habitent le corps de l'homme irréprochable et pur*[2].

Souvent ce sont les bons qui gouvernent, et les affaires publiques leur sont mises entre les mains : c'est en vue d'arrêter les empiétements de la méchanceté. Tantôt la Providence mêlera pour les honnêtes gens les biens avec les maux suivant la nature propre à chacun d'eux ; tantôt elle en éprou-

1. *Pharsale*, liv. I, v. 128.
2. Vers grec dont l'auteur est inconnu.

Digitized by Google

vera d'autres par quelque malheur : ce sera de peur qu'une félicité trop longue et trop excessive ne gâte les gens de bien. La même Providence permettra encore que quelque événement pénible et rigoureux vienne les troubler afin qu'ils exercent leur courage et qu'ils retrempent leurs forces dans la souffrance et dans la lutte. On en voit effectivement qui redoutent plus qu'il ne faut des choses qu'ils sont capables de supporter; d'autres, au contraire, méprisent plus qu'ils ne doivent ce qui dépasse leurs forces. La Providence instruit ces derniers par le malheur et leur apprend ainsi à se connaître. Il y a des hommes qui se font un nom dans la postérité au prix d'une mort glorieuse. Il y en a d'autres qui, plus forts que tous les supplices, se sont donnés en spectacle aux hommes, et qui leur ont fait voir comment la vertu est invincible à tous les maux. Tous ces événements sont sagement ordonnés, et on ne saurait douter non plus qu'ils n'arrivent pour le bien de ceux qui les subissent. C'est encore en vertu de la même Providence que les méchants reçoivent tantôt des biens, et que tantôt ils éprouvent des maux. Qu'il leur arrive des malheurs, personne ne s'en étonne, puisque tout le monde reconnaît qu'ils le méritent. Mais les châtiments qui leur sont infligés ont à la fois pour but d'empêcher les autres hommes de commettre les mêmes crimes et de rendre meilleurs ceux que ces châtiments atteignent. Quant à la bonne fortune des méchants, elle est pour les bons un exemple manifeste de l'estime qu'ils

Digitized by Google

doivent faire d'une félicité qu'ils voient si souvent au service de la dépravation. On peut encore, à mon sens, remarquer sur ce point un autre ménagement de la Providence. Car un homme peut être d'une nature tellement irritable que la misère le pousse au crime : la Providence remédie à son mal en lui donnant la richesse. Tel autre sentant sa conscience souillée par le vice, et comparant son état moral avec sa fortune craint peut-être de perdre un jour avec douleur ce dont la possession lui est si chère. En conséquence il change de conduite, et redoutant la perte de ses biens, il renonce à sa méchanceté. D'autres tombent dans une ruine méritée par le mauvais usage qu'ils font de leur prospérité. Quelques-uns sont investis du droit de punir, pour que l'exercice de ce droit serve d'épreuve aux bons en même temps que de supplice aux méchants. Aucune alliance ne peut exister entre les gens de bien et les gens pervers ; ces derniers non plus ne sauraient s'accorder entre eux. En peut-il être autrement quand on les voit en propre désaccord avec eux-mêmes à cause des vices qui les déchirent, quand on les voit enfin exécuter souvent ce qu'ils réprouvent ensuite une fois qu'ils l'ont accompli ? Admirons en ceci un miracle éclatant de la souveraine Providence, qui souvent se sert des méchants pour rendre bons les méchants eux-mêmes. Les gens corrompus voyant, en effet, qu'ils ont à subir des injures de la part de ceux qui leur ressemblent, finissent par les prendre en haine, et dans l'em-

Digitized by Google

pressement qu'ils mettent à différer d'eux ils reviennent au bien. Il n'y a que la puissance divine qui puisse faire que le mal se change en bien ; elle seule en usant comme il faut de ce qui est mauvais peut en faire jaillir le bien. L'ordre, en effet, comprend tout, de telle sorte que ce qui s'écarte du lieu qui lui a été primitivement assigné, retombe nécessairement dans l'ordre bien qu'avec une destination différente, et rien dans le royaume de la Providence n'est abandonné au hasard. *Mais il faudrait que je fusse un Dieu pour raconter toutes ces merveilles*[1]. Il n'est pas donné à l'homme d'embrasser par son intelligence tous les ressorts de la Providence divine, ni de pouvoir les expliquer par ses paroles. Qu'il lui suffise de connaître que Dieu, le souverain créateur des choses, les gouverne toutes en les dirigeant vers le bien ; qu'il sache seulement que Dieu a soin de maintenir dans sa ressemblance les êtres qu'il a créés, et que partout il bannit le mal hors des limites de son empire par l'enchaînement fatal de la nécessité. Par conséquent tous ces maux qui semblent abonder sur la terre n'existent nulle part par rapport à la Providence qui dispose tout[2]. Mais je m'aperçois

1. Vers de l'Iliade, XII, 176.

2. « Ceux qui pensent que le monde n'a pas été établi en vue de Dieu et des hommes, et que les affaires humaines ne sont pas régies par une providence, croient user d'un argument très-for en disant : « S'il y avait une Providence, le mal n'existerait pas. » Ils prétendent, en effet, que rien n'est plus en désaccord avec l'idée d'une providence que l'existence d'une si grande quantité de

que la gravité de ces questions et que la longueur de mes raisonnements commencent à te fatiguer, et

misères et de calamités de toute sorte renfermées dans un monde que l'on dit fait en vue des hommes. Chrysippe, en combattant cette opinion dans le livre IV de son traité *De la Providence*, fait ce raisonnement : « Rien n'est plus inconsidéré, dit-il, que la « conviction de ces gens qui s'imaginent que le bien eût pu se « trouver dans l'univers si le mal n'y existait pas corrélative- « ment. Le bien et le mal étant deux choses opposées, il est « nécessaire qu'elles se regardent face à face, pour ainsi dire, et « qu'elles soient comme deux forces collées l'une à l'autre, qui « subsistent réciproquement en vertu de leur opposition : car un « contraire suppose nécessairement l'existence de son contraire. « D'où viendrait l'idée de la justice, s'il ne se commettait rien « d'injuste? ou qu'est-ce autre chose que la justice, sinon la pri- « vation de l'injustice? Comment pourrait-on comprendre ce « que c'est que le courage, si la lâcheté, son contraire, n'existait « pas? D'où vient l'idée de tempérance, sinon de l'intempérance? « Comment pourrait-il y avoir une prudence, si l'imprudence, « son contraire, n'était point? Pourquoi ces esprits faux qui « donnent dans de pareilles doctrines ne vont-ils pas jusqu'à « soutenir que la vérité seule existe, et non le mensonge? L'ex- « périence prouve que les biens et les maux, que la félicité et « l'infortune, que le plaisir et la douleur existent conjointement. « Ces choses, comme dit Platon, sont liées l'une à l'autre et se « joignent par leurs extrémités : elles forment un couple; si « vous ôtez l'une, vous les supprimez toutes deux. »

Chrysippe, dans le même livre, traite et examine la question suivante, qu'il regarde comme très-digne de recherche, savoir, *si les maladies des hommes arrivent naturellement*, c'est-à-dire, si la nature, ou cette providence qui a façonné l'univers et créé le genre humain, a fait également les maladies, les épuisements et autres infirmités auxquelles sont assujettis les corps et dont pâtissent les hommes. Chrysippe pense que le dessein principal de la nature n'a point été d'assujettir les hommes aux maladies : car un pareil dessein n'eût aucunement convenu à cette nature excellente, qui est l'auteur et la mère, pour ainsi parler, de toutes les choses bonnes. « Mais, dit-il, pendant que la nature enfantait

Digitized by Google

que tu désires depuis longtemps que je mêle à mes argumentations les douceurs de la poésie. Approche donc tes lèvres de la coupe que je vais te présenter, et tu puiseras dans ce breuvage que t'offre ma muse de nouvelles forces pour entrer dans la discussion qui suivra.

XII

Vers. Si vous voulez contempler des yeux purs et clairvoyants de l'intelligence les lois de Celui qui fait gronder son tonnerre, élevez vos regards jusqu'au sommet de la voûte céleste. Là vous verrez les astres demeurer dans l'alliance et la paix qui leur a été imposée dès le commencement, et y obéir

« une foule de grandes et belles choses, et qu'elle en créait « d'autres utiles et convenables dans la même proportion, certaines incommodités, certains fléaux naquirent en même « temps et vinrent s'adjoindre, par une conséquence nécessaire, « aux choses que la nature produisait. Par exemple, tandis « qu'elle façonnait le corps humain, une raison toute particulière et le bien même de l'ouvrage qui s'achevait exigèrent « que la tête humaine fût emboîtée dans des os ténus et moins « épais que ceux des autres membres. Mais l'utilité d'un ordre « supérieur qui nécessitait cette disposition fut suivie d'un inconvénient d'une autre espèce, à savoir, que la tête humaine, « abritée par un faible rempart, devint fragile et facilement impressionnable aux moindres chocs. Et c'est ainsi que tout en « pourvoyant au salut général de son œuvre, la nature ne put « empêcher qu'elle ne fût accessible aux maladies et autres infirmités corporelles. De même, pendant que la Providence, par « un dessein spécial, inspirait aux hommes la vertu, les vices, qui « en sont l'opposé, naquirent chez eux conjointement, par une « affinité contraire. » Chrysippe dans Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VII, 1.

Digitized by Google

avec fidélité. Le soleil aux ardentes flammes n'entrave point dans sa course le char glacé de la lune; l'Ourse rapide qui gravite autour du pôle ne se baigne jamais dans les profondes eaux du couchant, et tandis qu'elle voit les astres s'y plonger, jamais ses feux ne s'éteignent dans l'Océan. Toujours, par une succession continue, Hespérus annonce l'approche de la nuit tardive, et Lucifer ramène le jour, père de la Nature. Un amour réciproque maintient et perpétue sans cesse les lois éternelles qui régissent les astres, et la discorde est à jamais bannie de la voûte céleste. Une harmonie divine tient la balance égale entre les éléments, en sorte que les contraires, le sec et l'humide, le froid et le chaud, alternent mutuellement et gardent entre eux leur alliance. Par l'effet de cette harmonie, le feu léger s'élève en haut, tandis que la terre s'affaisse sous son propre poids. En vertu des mêmes causes, l'année, dans la tiède saison du printemps, exhale le parfum odorant des fleurs; l'été brûlant fait mûrir les moissons; l'automne vient à son tour chargé de fruits, et l'hiver arrose le sol de ses pluies abondantes. Les saisons, en se succédant l'une à l'autre, nourrissent et produisent ce qui a vie dans l'univers. La même succession renverse ce qu'elle a fait naître, le détruit, et le plonge dans l'anéantissement final. Le souverain Créateur du monde siége cependant du haut de son trône, et tenant en ses mains les rênes des choses, il les gouverne et les conduit. Roi et souverain maître des créatures, source et

Digitized by Google

origine de tous les êtres, loi suprême et arbitre de l'équité, il oblige à demeurer dans leur orbite les mondes auxquels il a donné le mouvement; il maintient dans l'ordre ce qui flotterait errant dans l'espace. Si Dieu ne ramenait ainsi les globes célestes dans leur véritable route sans qu'ils puissent s'écarter du mouvement circulaire qu'il leur imprime, ces êtres divins, qui demeurent dans un ordre immuable, sortant de leurs limites, rompraient leur harmonie. Mais il n'en est pas ainsi. Un amour mutuel unit les créatures qui toutes tendent vers le bien, auquel une immuable loi les ramène sans cesse; car ces créatures ne peuvent subsister qu'autant que l'amour les fait refluer vers la cause qui leur a donné l'être.

XIII

Vois-tu maintenant la conséquence de ce que nous avons dit? — Quelle est-elle? dis-je. — C'est que toute espèce de fortune est bonne en soi. — Comment peut-il en être ainsi? — Remarque bien, dit-elle, que toute fortune, qu'elle soit agréable ou pénible, étant octroyée soit en vue de récompenser ou d'éprouver les bons, soit en vue de punir ou de corriger les méchants, toute fortune quelle qu'elle soit est bonne par conséquent puisqu'elle est juste et utile. — Cette raison, dis-je, est concluante assurément, et soit que je considère la Providence dont tu m'enseignais les voies tout à l'heure ou bien le

Digitized by Google

Destin, ton assertion me paraît dans les deux cas appuyée sur des preuves solides. Toutefois, si tu y consens, mettons-la au nombre de ces opinions que l'usage n'a pas consacrées et dont tu me parlais il y a un moment. — Pourquoi cela? dit-elle. — Parce que, suivant l'opinion commune des hommes et d'après ce que l'on entend répéter souvent, le sort de bien des gens est mauvais. — Veux-tu, dit-elle, que nous nous rapprochions un peu de la façon de parler du vulgaire, de peur de paraître nous éloigner par trop des opinions adoptées par le commun des hommes? — Comme tu voudras, dis-je. — Ne crois-tu pas que ce qui est utile est bon? — Oui. — Ce qui sert d'épreuve ou de correction est utile? — J'en conviens. — C'est donc en même temps une chose bonne. — Sans aucun doute. — Tel est précisément le sort de ceux qui dans la vertu ont à lutter contre les accidents les plus rigoureux de la fortune, ou qui, s'éloignant du vice, entrent dans le sentier de la vertu. — Je ne saurais le nier. — La bonne fortune octroyée aux bons à titre de récompense, le vulgaire juge-t-il qu'elle soit mauvaise? — En aucune façon; mais il la considère telle qu'elle est en effet, c'est-à-dire comme bonne et excellente. — Et cette autre qui, dure et rigoureuse, est justement infligée aux méchants à titre de peine, le peuple croit-il qu'elle soit bonne? — Bien au contraire : il la regarde comme ce que l'on peut imaginer de plus malheureux. — Vois donc si, en suivant l'opinion commune, nous ne sommes pas

Digitized by Google

arrivés à une conclusion tout à fait extraordinaire et hors d'usage? — Quelle conclusion? dis-je. — De ce que nous avons accordé, il s'ensuit que la fortune des hommes qui progressent dans le bien, qui acquièrent des vertus ou qui les possèdent, il s'ensuit, dis-je, que cette fortune, quelle qu'elle soit, est toujours bonne; tandis que le sort de ceux qui persévèrent dans le vice et dans la méchanceté, quelle que soit d'ailleurs leur condition présente, est toujours mauvais et déplorable. — Ce que tu dis est vrai, bien que personne n'ose en convenir. — L'homme sage ne doit donc pas voir avec peine les luttes qu'il lui faut soutenir contre la fortune, pas plus que l'homme courageux et brave ne doit s'affliger quand le combat commence et que le bruit en retentit à ses oreilles. Car la difficulté même de ces diverses conjonctures est pour l'un comme pour l'autre une occasion à celui-ci de propager sa gloire, à celui-là d'affermir sa sagesse. La vertu même tire son nom de ce que s'appuyant sur ses propres forces elle se rend insurmontable à l'adversité[1]. Vous tous, en effet, qui voulez progresser dans la vertu, vous n'êtes pas venus sur cette terre pour regorger de délices, ni pour vous flétrir par des voluptés; bien loin de là. Vous avez engagé une lutte incessante avec la fortune bonne ou mauvaise, et vous devez veiller à ce que cette fortune, ni ne vous abatte par

1. Boèce fait remarquer la ressemblance qu'il y a entre le mot *virtus* et celui de *vires*, forces.

Digitized by Google

ses revers, ni ne vous corrompe par ses douceurs. Soyez forts, et sachez garder une juste mesure dans le malheur comme dans la prospérité. Quiconque s'arrête en deçà ou dépasse cette juste limite, celui-là peut bien dédaigner les faveurs du sort, mais il ne conquiert point le prix de ses travaux. O hommes! votre fortune est dans vos mains; vous pouvez vous la créer bonne ou mauvaise à votre gré. Celle qui vous paraît dure et pénible, si elle ne vous éprouve ou ne vous corrige, du moins elle vous punit.

XIV

Vers. Par une guerre de dix années[1] et par les ruines de la Phrygie, le fils d'Atrée[2] vengea son frère[3] de la perte d'une épouse[4] qui lui avait été ravie. Mais pour acheter des vents qui se faisaient attendre, pour que la flotte des Grecs mît à la voile, il lui fallut verser du sang[5]; et laissant de côté l'affection paternelle, il voua aux Dieux sa propre fille : lui-même il se fit le prêtre et le bourreau d'un impie sacrifice. Le roi d'Ithaque[6] pleura la mort de ses compagnons, que l'odieux Polyphème,

1. La guerre de Troie.
2. Agamemnon.
3. Ménélas.
4. Hélène.
5. Celui d'Iphygénie, sa fille.
6. Ulysse.

Digitized by Google

couché dans son antre, avait engloutis dans son ventre inhumain. Toutefois Polyphème, devenu aveugle et fou de rage, paya sa cruelle joie par des larmes amères. De durs travaux ont illustré Hercule. Il dompta les orgueilleux Centaures, il se couvrit de la dépouille d'un lion féroce ; il perça de ses flèches invincibles les oiseaux du lac Arcadien ; il ravit à un dragon énorme les fruits précieux dont il avait la garde, et Hercule rapporta l'or que ses vaillantes mains avaient conquis ; il traîna par le cou le chien des enfers avec une triple chaîne. Vainqueur d'un tyran cruel, il donna, dit-on, en pâture aux farouches coursiers de ce tyran les membres de leur maître. Par lui le serpent Lernéen périt consumé avec ses mortels poisons, et le fleuve Achéloüs, le front dégarni de ses cornes, plongea vaincu sa tête honteuse au fond de ses eaux. Par lui Antée le géant fut renversé sur les sables de la Libye, et Cacus, étouffé, rassasia la colère d'Evandre. Le sanglier d'Érymanthe couvrit de son écume les épaules qui devaient porter le monde. Le cou droit et inflexible du héros soutint en effet la voûte céleste : ce fut la fin de ses travaux : le ciel aussi fut la récompense de sa dernière peine. Marchez donc avec courage, et suivez la route sublime où vous guide un exemple éclatant. Pourquoi fuir sans lutter ? En triomphant de la terre, vous conquérez les cieux.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Qu'est-ce que le hasard? Définition donnée par Aristote. Toute créature raisonnable est douée d'une volonté libre. Comment peut-il se faire que Dieu connaisse tout par sa prescience, et que néanmoins il y ait un libre arbitre? La science proprement dite n'est susceptible d'aucune erreur. La prière est le seul mode d'entretien par lequel les hommes puissent converser avec Dieu. Celui qui cherche la vérité n'est ni dans une ignorance absolue, ni ne possède une science parfaite. La prescience divine n'impose aucune nécessité aux événements futurs. Le sens, l'imagination, la raison, l'intelligence, remplissent chacun leur rôle dans les divers degrés de nos connaissances. Critique d'une opinion des stoïciens. Certains animaux n'ont que le sens; d'autres ont l'imagination. La raison appartient à l'homme seul. Elle perçoit l'universel. Qu'est-ce que l'éternité divine? Dieu voit tout, les choses passées comme les choses futures, dans un éternel présent. Comment s'accordent la prescience divine et le libre arbitre de l'homme.

I

Ayant ainsi parlé, la Philosophie s'apprêtait à discourir sur un autre sujet. Je l'interrompis en ces termes : Tes exhortations sont justes, lui dis-je, et dignes assurément de ta gravité. Mais je re-

Digitized by Google

connais aussi la vérité d'une chose dont tu m'as averti touchant la Providence, à savoir, que la question que tu traites en renferme plusieurs. Je te demande en effet ce que tu penses du hasard, s'il est réellement quelque chose, et quelle chose il est. » Alors, reprenant le fil de son discours : « Je me hâte, dit-elle, d'acquitter ma promesse, et de te montrer la route par où tu retourneras dans ta patrie. Toutefois les choses dont nous allons discourir, bien qu'il soit utile de les connaître, s'éloignent un peu du but que nous nous sommes proposé ; et il est à craindre que, fatigué par ces digressions, tu n'aies plus assez de forces pour parcourir jusqu'au bout le chemin que nous allons suivre. — Sois sans crainte à ce sujet, dis-je. La connaissance de tant de vérités qui me charment et me consolent sera pour moi un repos. D'ailleurs, comme tes discussions s'appuient toutes sur des preuves incontestables, ce qui nous reste à examiner ne saurait être l'objet d'aucun doute. — Je vais, dit-elle, me conformer à ton désir. Elle reprit en ces termes : Si l'on définit le hasard un événement produit sans aucune succession de causes et par un pur accident fortuit, je dis que le hasard n'est rien et je le déclare un mot vide de sens, n'ayant d'autre signification que celle qu'on veut bien lui donner. Car si Dieu maintient tout dans l'ordre, quelle place y a-t-il pour le hasard ? Que rien ne se fasse de rien, c'est une vérité que personne parmi les anciens n'a contestée, quoiqu'ils n'attribuassent pas la production des êtres

Digitized by Google

à un principe créateur, mais à des éléments matériels, c'est-à-dire à la nature rendue sensible. Si une chose quelconque n'a pas de cause, il faut dire qu'elle a été faite de rien. Or, s'il est impossible que rien ne soit fait de rien, le hasard, tel que nous l'avons défini tout à l'heure, ne peut pas non plus exister. — Quoi donc? repris-je. N'y a-t-il rien auquel on puisse avec raison donner le nom de hasard ou d'accident fortuit? Ou bien y a-t-il réellement quelque chose auquel ces noms conviennent, bien que le vulgaire l'ignore? — Aristote, mon disciple, a défini en peu de mots, dans sa *Physique*, et d'une manière fort approchante de la vérité, ce qui nous occupe en ce moment.—De quelle manière l'a-t-il défini?—Toutes les fois, dit-il, que l'on agit en vue d'une chose quelconque, et qu'en vertu de telle ou telle cause il se produit autre chose que ce qu'on avait l'intention de faire, c'est ce que l'on appelle le hasard. Comme si, par exemple, quelqu'un, en creusant la terre pour cultiver son champ, trouve un trésor. Cette découverte semble fortuite, il est vrai, mais elle n'est pas sans cause; et c'est justement le concours inopiné de ces causes particulières qui produit le hasard. En effet, si le cultivateur du champ n'avait pas creusé la terre, si le dépositaire du trésor n'avait pas enfoui son argent dans l'endroit même où on l'a trouvé, le trésor n'eût pas été découvert. Voilà donc les causes de ce gain fortuit provenu d'un concours de circonstances et non pas en vertu d'une action directe et d'une

Digitized by Google

volonté spéciale. Car ni celui qui a enfoui l'argent, ni celui qui a remué la terre, n'ont eu l'intention de découvrir le trésor; mais, ainsi que nous l'avons dit, là où l'un de ces deux hommes a enfoui son argent, il est arrivé par hasard que l'autre a creusé la terre. On peut donc définir le hasard, un accident fortuit né d'un concours de circonstances dans des choses qui ont un but. Or, ce qui fait ainsi concourir les circonstances c'est l'ordre successif et nécessaire des causes, lequel, provenant de la Providence comme de sa source, assigne à chaque chose son temps et son lieu.

II

Vers. Au pied des rochers de l'Achéménie, dans ces régions où le cavalier, en fuyant, perce de ses traits la poitrine de l'ennemi qui le poursuit, le Tigre et l'Euphrate sortent tous deux d'une source commune; mais bientôt leurs eaux se séparent. Si ces deux fleuves viennent à se réunir à nouveau et à confondre leur cours, ce qu'ils roulaient chacun dans leur lit se mêle et se confond pareillement, les navires comme les troncs d'arbres arrachés à leurs bords; leurs eaux mélangées forment de capricieux tourbillons. Toutefois la pente du terrain entraîne ces gouffres errants, et ces eaux dont la nature est de couler, obéissent à la loi qui leur est faite. De même le hasard, qui semble flotter à l'abandon et

Digitized by Google

libre de toute contrainte, est soumis à des freins et subit des lois qui le régissent.

III

Je le vois, dis-je, et je conviens qu'il en est ainsi. Mais dans cette succession de causes qui s'entretiennent, y a-t-il quelque place pour le libre arbitre, ou bien le même enchaînement fatal tient-il sous sa dépendance les mouvements spontanés de l'âme humaine ? — Il y a place pour le libre arbitre, répondit-elle, et toute créature raisonnable est nécessairement douée d'une volonté libre. Tout être pouvant user de raison possède aussi le jugement, par où il discerne les choses. Il connaît donc par lui-même ce qu'il doit fuir ou rechercher. Ce qu'il juge désirable, il le recherche ; il fuit, au contraire, ce qu'il croit devoir éviter. Aussi les êtres doués de raison possèdent-ils en même temps la liberté de vouloir et de ne vouloir pas. Mais ils ne l'ont pas tous au même degré. Les natures supérieures et divines ont un jugement pénétrant, une volonté ferme et un pouvoir efficace au moyen duquel elles exécutent ce qu'elles veulent. Quant à l'âme humaine, elle est plus libre lorsqu'elle jouit de la contemplation de l'intelligence divine ; elle l'est moins quand elle vient animer des corps mortels, et encore moins lorsqu'elle est étroitement liée à des membres terrestres. Mais pour elle, le dernier degré

Digitized by Google

de la servitude, c'est lorsque, s'abandonnant au vice, elle cesse de posséder la raison. Car dès que, cessant de contempler la céleste lumière de la vérité, elle abaisse ses regards sur des objets infimes et ténébreux, bientôt le nuage de l'ignorance obscurcit sa vue; de funestes passions la troublent, et s'y laissant subjuguer, elle augmente la servitude qu'elle s'est créée, elle devient en quelque sorte captive de sa propre liberté. Cependant l'œil de la Providence qui voit tout de toute éternité, demeure fixé sur les âmes pour rendre à chacune d'elles suivant ce qu'elle mérite et ce qui lui a été préparé d'avance. *Car Dieu voit tout et il entend tout*[1].

IV

Vers. Homère, ce poëte dont les paroles ont la douceur du miel, chante la brillante clarté du soleil, dont les rayons, trop faibles cependant, ne sauraient percer les entrailles de la terre, ni pénétrer au fond des flots. Tel n'est point le Créateur de ce vaste univers. Du haut de son trône il voit tout; et ni l'épaisseur de la terre, ni la nuit ténébreuse ne font obstacle à ses regards. Son intelligence embrasse d'un coup d'œil le passé, le présent et l'avenir. C'est Lui que tu peux appeler le véritable Soleil, parce que seul il voit et il regarde tout.

1. Mots d'Homère qui les applique au soleil. *Iliade,* VII, 277.

Digitized by Google

V

Mais, dis-je, une nouvelle difficulté s'élève dans mon esprit et m'embarrasse. — Laquelle? Car je soupçonne ce qui te trouble.— Il me semble tout à fait contradictoire que Dieu connaisse tout par sa prescience, et que néanmoins il y ait un libre arbitre. Car si Dieu prévoit tout et ne peut aucunement se tromper, ce que la Providence connaît comme devant arriver, arrive nécessairement. Si donc Dieu connaît par avance et de toute éternité non-seulement les actions des hommes, mais encore leurs desseins et leurs volontés, il ne peut y avoir de libre arbitre; car il ne pourra se produire d'autre événement, ni exister d'autre volonté que celle que la Providence divine, incapable de se tromper, aura prévue. Si les choses pouvaient arriver autrement qu'elles n'ont été prévues par la Divinité, il n'y aurait plus chez elle de prescience infaillible, mais seulement une opinion incertaine de l'avenir, ce que je ne crois pas qu'il soit permis de dire de Dieu. Je n'approuve pas non plus cette autre raison au moyen de laquelle quelques-uns croient pouvoir trancher le nœud de la difficulté. Ils disent qu'un événement n'arrive pas parce que la Providence l'a prévu, mais que c'est au contraire parce que cet événement doit arriver qu'il n'a pu échapper à la prescience divine. De cette manière la pro-

Digitized by Google

position est renversée ; car il n'est plus nécessaire que les choses prévues arrivent, mais il est nécessaire que celles qui doivent arriver soient prévues. Comme s'il était question de savoir si c'est la prescience divine qui est la cause de la nécessité des choses futures, ou, au contraire, si c'est la nécessité des choses futures qui est la cause de la prescience de Dieu. Tandis que nous tâchons seulement de démontrer que, quel que soit l'ordre des causes, les choses prévues par la Providence arrivent nécessairement, quand même la prescience divine ne leur imposerait aucune nécessité. Supposons que quelqu'un est assis : juger que cette personne est assise, c'est une opinion vraie nécessairement ; et réciproquement, si l'on a de quelqu'un une opinion vraie en le considérant comme assis, il est nécessaire que cet homme le soit réellement. La même nécessité existe donc dans l'un comme dans l'autre cas. Dans le premier cas, il est nécessaire que l'opinion soit vraie ; dans le second il ne l'est pas moins que la personne soit assise. Mais cette personne n'est pas assise parce que l'opinion qui la considère comme telle est vraie ; mais plutôt cette opinion n'est vraie que parce que la personne est assise effectivement. Ainsi la cause de la vérité de l'opinion provenant de l'acte, la même nécessité existe pour l'opinion comme pour l'acte lui-même. Il faut faire le même raisonnement en ce qui concerne la divine prescience et les événements futurs. Car s'ils sont prévus parce qu'ils doivent arriver, et si ce n'est pas

Digitized by Google

parce qu'ils sont prévus qu'ils arrivent, il est nécessaire néanmoins, ou que Dieu les prévoie, ou qu'étant prévus ils se réalisent, ce qui suffit pour anéantir le libre arbitre. Mais quel renversement de dire que la réalisation des choses produites dans le temps est la cause de la prescience éternelle! Et penser que Dieu prévoit les choses futures parce qu'elles doivent arriver, qu'est-ce autre chose que de croire que des événements passés ont été la cause de cette souveraine Providence qui est un des attributs de la divinité? En outre, de même que quand je sais qu'une chose est, il est nécessaire qu'elle soit; de même, quand je sais qu'une chose doit arriver, il est nécessaire qu'elle arrive. Par conséquent la chose prévue doit nécessairement se réaliser. Si quelqu'un considère une chose autrement qu'elle n'est en réalité, non-seulement son opinion n'est pas une science, mais elle est fausse et totalement éloignée de la vérité de la science. Si donc une chose doit arriver, sans que toutefois sa réalisation soit nécessaire et certaine, comment pourra-t-elle être prévue? Car de même que la science n'est susceptible d'aucune erreur, de même ce qui est conçu par la science ne peut être autrement qu'elle le conçoit, puisque ce qui fait précisément que la science est exempte de fausseté, c'est qu'il est nécessaire que la chose existe réellement de la manière que la science la conçoit. De quelle manière donc Dieu prévoit-il ces événements futurs qui sont incertains? S'il regarde comme de-

Digitized by Google

vant se réaliser infailliblement des événements qui peuvent ne pas se produire, il se trompe, ce qu'il n'est pas permis non-seulement de croire, mais même de dire. Et s'il prévoit les choses futures uniquement comme telles, c'est-à-dire comme pouvant arriver ou ne pas arriver, qu'est-ce que cette prescience qui n'embrasse rien de fixe ni de certain? et en quoi diffère-t-elle de l'oracle ridicule de Tirésias : *Ce que je dirai sera ou ne sera pas*[1]? En quoi la prescience divine l'emportera-t-elle sur l'opinion humaine, si, à la manière des hommes, elle regarde comme incertain ce qui l'est en effet? Si au contraire, chez ce principe certain et infaillible des choses il ne peut y avoir rien d'incertain, les événements qu'il a prévus arrivent nécessairement. Les desseins et les actions des hommes ne sont donc pas libres, puisque l'intelligence divine, qui prévoit tout sans se tromper, soumet et leurs conseils et leurs actes à la même nécessité! Ce principe étant admis, il est facile de voir quelle confusion s'ensuit dans les affaires humaines. C'est en vain dès lors que des récompenses ou des peines sont réservées aux bons ou aux méchants, puisqu'aucune action libre et volontaire ne les aura méritées; et ce qui passe maintenant pour très-équitable paraîtra la chose du monde la plus injuste, je veux dire la punition des méchants et la récompense des bons, que leur volonté propre n'aura pas conduits, mais que

1. Horace, Sat. V, liv. II, vers 59.

Digitized by Google

la nécessité de l'événement futur aura contraints. Partant, ni le vice ni la vertu ne seront plus rien; mais toutes les actions indistinctement bonnes ou mauvaises se verront confondues. Enfin, et c'est ce qu'il y a de plus horrible à penser, l'ordre tout entier des choses se tirant de la prescience, et rien n'étant laissé au libre choix des hommes, il s'ensuivra que nos vices proviendront également de l'auteur de tout bien. Dès lors, ni l'espérance, ni la prière n'auront plus leur raison d'être. Qu'est-ce que l'homme effectivement peut espérer, qu'a-t-il à conjurer par ses prières, si un enchaînement fatal et nécessaire embrasse et régit tout? De la sorte, nous nous verrons privés de l'unique commerce qui existe entre l'homme et la Divinité, à savoir, l'espérance et la prière. Si l'inestimable bienfait de la protection divine est la récompense de notre humilité quand nous prions[1] (la prière étant le seul

1. « Celui qui soutient que la Divinité n'a aucun souci des hommes n'entend donc pas la voix de ceux qui prient; il ne voit donc pas ces mains qui, de toutes parts, sont levées vers le ciel; il n'a donc aucune connaissance des vœux que font tant les particuliers que les États eux-mêmes? Ce qui n'aurait pas lieu assurément, et jamais certes tous les peuples ne seraient tombés dans la folie commune de parler à des divinités sourdes, à des dieux inefficaces, si tous les hommes n'eussent été persuadés que tantôt les dieux nous octroient d'eux-mêmes leurs bienfaits, que tantôt ils les accordent à nos prières, et que ces bienfaits sont toujours réels, précieux, qu'ils arrivent à propos et qu'ils nous tirent, par leur salutaire intervention, des plus grands dangers et des circonstances difficiles. Y a-t-il jamais eu un homme au monde si malheureux, si négligé, né sous une si dure

Digitized by Google

mode d'entretien par lequel les hommes semblent pouvoir converser avec Dieu et s'unir à cette lumière inaccessible avant d'en obtenir la possession[1]); si cet inappréciable bienfait, dis-je, en admettant la nécessité des événements futurs, devient inutile et n'a plus aucune vertu, quelle voie nous restera-t-il désormais par où nous puissions nous unir et adhérer au Principe suprême et souverain maître des choses? Il s'ensuivra de toute nécessité, ainsi que tu le chantais tout à l'heure, que le genre humain, séparé de sa source, s'abîmera dans son néant.

VI

Vers. Quel est ce germe de discorde qui tend à dissoudre l'alliance des principes entre eux? Quel dieu a établi cette étrange guerre entre deux vérités qui, prises séparément, demeurent dans toute leur force, et qui étant réunies ne sauraient subsister? Ou plutôt la vérité ne souffre-t-elle aucune di-

étoile, et si fait pour la peine, qu'il n'ait au moins une fois en sa vie senti les effets de la munificence divine? Examinez bien ceux qui se plaignent, qui pleurent leur sort, ceux qui gémissent et se larmoyent: vous verrez qu'ils ne sont pas entièrement dénués de tout présent céleste; vous verrez qu'il n'est personne qui n'ait reçu quelque filet de cette source féconde et bienfaitrice. » Sénèque, *des Bienfaits*, liv. IV, c. IV.

1. Boèce parle ici en Père de l'Église. En présence de phrases comme celles-là et d'idées aussi chrétiennes, il est bien difficile d'établir qu'il n'était pas chrétien.

Digitized by Google

vision, et les choses certaines sont-elles toujours d'accord entre elles? Notre intelligence, hélas! sous le poids des membres aveugles qui l'accablent, est incapable de discerner le lien imperceptible des choses, et sa lumière, que le corps obscurcit, n'est plus assez clairvoyante. Pourquoi notre âme brûle-t-elle cependant de cet ardent désir de découvrir les signes cachés de la vérité? Sait-elle déjà ce qu'elle se montre si impatiente de connaître? Mais qui désire savoir ce qu'il connaît déjà? Et si elle ignore ce qu'elle cherche, comment peut-elle le chercher? Qui peut désirer, en effet, ce qu'il ne connaît pas, ou poursuivre des choses qu'il ignore? Où pourrait-il les trouver, et comment en reconnaîtrait-il la marque[1]? Serait-ce que notre âme, alors qu'elle contemplait l'intelligence suprême, connaissait à la fois l'ensemble et les particularités des choses, tandis qu'à présent enfouie dans la prison du corps, sans toutefois s'être oubliée entièrement elle-même, elle conserve encore la connaissance de l'ensemble, mais celle des parties lui échappe? Si cette assertion est véritable, voilà pourquoi l'homme qui cherche la vérité n'est ni dans une ignorance absolue, ni ne possède une science parfaite; mais il se reporte à l'ensemble des choses que sa mémoire

1. « Et comment t'y prendras-tu, Socrate, pour découvrir ce que tu ne sais pas et pour en connaître au juste la nature? Comment pourras-tu chercher des choses que tu ignores? Et si tu tombes sur ce que tu cherches, comment sauras-tu que c'est là précisément la chose que tu ignorais? » Platon, *Ménon*.

Digitized by Google

a gardé, et parcourant de nouveau ce qu'il a contemplé jadis, il ajoute à ce qu'il sait déjà les connaissances qu'il avait oubliées.

VII

Ces objections à l'encontre de la Providence, me répondit-elle, sont anciennes. Marcus Tullius s'en est emparé dans son livre *De la Divination*, et toi-même tu viens de soulever ces difficultés dans une discussion suffisamment longue. Cependant aucun de vous jusqu'à présent ne les a étudiées avec assez de profondeur et de soin. Toute l'obscurité de cette question vient de ce que l'intelligence humaine ne saurait pénétrer la simplicité de la prescience divine. Si vous pouviez la bien connaître, il n'y aurait lieu à aucune ambiguïté. Je m'en vais tâcher de te le faire comprendre, en examinant d'abord ce qui fait le sujet de tes doutes et de ton inquiétude [1].

1. « Peut-il y avoir une connaissance anticipée, une prescience des choses futures, qui n'arrivent point forcément? Qu'est-ce que le hasard, qu'est-ce que la fortune, qu'est-ce qu'un accident, un cas fortuit, sinon la réalisation d'un événement qui aurait pu ne pas arriver ou arriver autrement qu'il ne s'est réalisé? Comment donc ce qui survient en vertu d'un hasard aveugle et de l'extrême mobilité du sort, peut-il être prévu et prédit? Par la raison, le médecin prévoit une maladie qui se déclare, le général les embûches de l'ennemi, le pilote les tempêtes: et néanmoins tous ces personnages, dont les opinions ne s'appuient que sur des signes non équivoques, se trompent souvent; de même l'agri-

Digitized by Google

Je te demanderai en premier lieu pourquoi tu ne veux pas reconnaître la valeur du raisonnement

culteur, en voyant la fleur de l'olivier, s'imagine volontiers qu'il en verra le fruit; il a raison de penser ainsi; mais cela n'empêche pas qu'il se trompe parfois. Si donc des gens qui ne décident rien que sur des conjectures probables et des raisons plausibles s'illusionnent et s'égarent..., comment pourra être prévu un événement futur qui n'a aucune cause nécessaire, aucun signe à l'aide duquel on puisse constater qu'il se réalisera un jour?... Que si ces choses dont nous venons de parler et toutes les autres du même genre sont nécessaires, qu'est-ce donc qui pourra arriver en vertu du hasard et par un coup du sort? Rien n'est plus opposé à la constance et à la raison que le hasard; tellement qu'il me semble que Dieu lui-même ne peut connaître d'avance les événements fortuits. S'il les prévoit, ils arriveront nécessairement. S'ils arrivent nécessairement, il n'y a plus place pour le hasard. Le hasard existe pourtant. Donc il n'y a aucune prescience des événements fortuits. » Cicéron, *de la Divination*, II, 6, 7.

Saint Augustin au liv. V, c. IX, de sa *Cité de Dieu*, reproche en ces termes cette doctrine à Cicéron : « Qu'est-ce donc que Cicéron a craint dans la prescience des choses futures, pour qu'il s'efforçât de la renverser par une coupable argumentation?... Il met les esprits religieux dans l'étroite alternative de choisir l'une ou l'autre de ces deux opinions : ou qu'il y a un libre arbitre provenant de notre volonté, ou qu'il y a une prescience des événements futurs; car il est d'avis que ces deux propositions ne sauraient subsister conjointement, mais que si l'on admet l'une il faut rejeter l'autre.... Aussi, en homme intelligent et docte, et plein de sollicitude pour la vie humaine, a-t-il choisi le libre arbitre, et pour l'établir il a nié la prescience; et c'est ainsi que ce grand homme, en voulant nous faire libres, nous a faits sacriléges. » Le même saint Augustin essaye à son tour, un peu plus loin, de résoudre la difficulté: « De ce que Dieu connaît par avance toute la série des causes, il ne s'ensuit pas que rien ne soit laissé au libre choix de notre volonté. Car nos volontés elles-mêmes entrent dans l'ordre des causes qui est connu de Dieu et embrassé par sa prescience. Les volontés hu-

Digitized by Google

que font ceux qui prétendent résoudre la difficulté en disant que, puisque la prescience divine n'est pas la cause des événements futurs, elle n'empêche pas le libre arbitre? Car d'où as-tu conclu toi-même la nécessité des événements futurs sinon de cet argument, savoir, que les choses qui ont été prévues ne peuvent pas ne pas arriver? Si donc la prescience divine n'impose aucune nécessité aux choses futures, ce que tu accordais tout à l'heure, comment des événements qui dépendent d'une volonté libre peuvent-ils devenir nécessaires? Supposons, en effet, pour que tu voies bien toutes les conséquences de ce que j'établis, qu'il n'y ait aucune prescience. Est-ce que, dans cette supposition, la nécessité s'emparera des choses qui proviennent du libre arbitre? Assurément non. Supposons de nouveau qu'il y ait une prescience, mais qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses; la même volonté libre subsis-

maines, nous le savons, sont la cause des actions humaines. Or, celui qui connaît d'avance les causes de tout ce qui arrive ne peut ignorer que parmi elles se trouvent aussi nos volontés propres, lesquelles il prévoit comme devant engendrer nos actions.» L'explication un peu vague donnée par saint Augustin revient à ceci qui tranche le nœud de la difficulté: Si Dieu a vu de toute éternité que nous ferions telle action, il a vu également que nous étions libres de la faire ou de nous en abstenir. Il connaît par avance le choix que nous ferons; mais sa vue éternelle et anticipée ne nous l'impose point. Nous accomplirons telle action parce que nous l'aurons voulu, et non point parce que la divinité aura vu d'avance et de toute éternité que nous voudrions l'accomplir un jour. Les philosophes n'ont pas lieu de s'embrouiller sur une question si claire.

Digitized by Google

tera, je pense, intégralement. Mais, diras-tu, la prescience bien qu'elle n'impose aucune nécessité aux événements futurs, est cependant un signe qu'ils arriveront nécessairement. Je te répondrai que dans ce système, quand bien même la prescience n'existerait pas, la réalisation des événements futurs n'en serait pas moins évidemment nécessaire. Un signe quelconque montre seulement ce qu'il est et ne produit en aucune façon l'événement qu'il annonce. Aussi faudrait-il prouver d'abord que tout, sans exception, arrive nécessairement pour que la prescience fût le signe de cette nécessité. Autrement si cette nécessité générale n'existe pas, la prescience ne pourra pas non plus être le signe d'une chose qui n'est pas. Or nous savons que toute preuve, pour être solide et valable, doit s'appuyer non pas sur des signes, sur des analogies, ni des arguments tirés du dehors, mais bien sur des raisons adéquates et logiques. Mais, diras-tu, comment peut-il se faire que des événements prévus comme devant arriver n'arrivent pas? Comme si je prétendais que les événements futurs que la Providence prévoit ne se réalisent point; tandis que je veux séulement établir que bien que ces événements se réalisent ils n'ont rien néanmoins dans leur nature qui en nécessite la réalisation, ce que tu comprendras aisément par cet exemple. Parmi les choses qui arrivent nous en voyons beaucoup s'accomplir sous nos yeux; telles sont, par exemple, ces évolutions que l'on voit faire aux cochers dans le cirque et

Digitized by Google

autres spectacles semblables. Eh bien, rien de tout cela arrive-t-il en vertu d'une nécessité quelconque? Assurément non, car si tout se faisait par contrainte et nécessité, l'art deviendrait inutile. Donc les choses qui, lorsqu'elles arrivent, n'ont aucune existence nécessaire ne devaient pas, avant leur réalisation, arriver nécessairement. Il y a donc des événements futurs dont la réalisation est exempte de toute nécessité. Je ne crois pas que personne prétende que ce qui arrive actuellement n'était pas un événement futur avant que d'arriver; mais il y a, comme je viens de le dire, des événements dont la réalisation est libre et nullement nécessitée. Et de même que la connaissance des événements actuels ne leur impose aucune nécessité, de même la prescience de l'avenir ne nécessite point les événements qui doivent se réaliser. Mais, diras-tu, il s'agit précisément de savoir s'il peut y avoir aucune prescience des événements dont la réalisation n'est pas nécessaire, car ces deux choses te semblent contradictoires, et tu penses que si l'on prévoit des événements il est nécessaire qu'ils arrivent; et que s'il n'est pas nécessaire que ces événements arrivent ils ne sauraient être prévus; tu penses, dis-je, que la science ne peut embrasser que les choses certaines : admettre par conséquent que celles dont l'accomplissement est incertain puissent être prévues comme devant s'accomplir certainement, cela te paraît une opinion fausse et en contradiction formelle avec la science. Car voir les choses d'une autre façon qu'elles ne

Digitized by Google

sont en réalité, c'est ce qui, à ton avis, n'a rien de commun avec la science. Ce qui vous trompe en cette matière c'est que les choses que vous connaissez, vous pensez les connaître d'après leurs qualités intrinsèques et leur nature propre; tandis que c'est précisément le contraire. Car ce que l'on connaît est connu, non pas d'après sa nature, mais d'après les facultés de celui qui connaît. Pour faire ressortir ceci par un exemple : la rondeur d'un corps est connue autrement par la vue, et autrement par le toucher. Le premier de ces deux sens, au moyen des rayons visuels, voit de loin le tout, et il en juge; l'autre sens, s'unissant au corps lui-même et lui adhérant pour ainsi dire, le tâte, le parcourt, et en constate la rotondité. C'est ainsi que les sens, que l'imagination, que la raison, que l'intelligence, voient l'homme chacun d'une façon spéciale. Le sens voit la forme dans la matière son élément subjectif; l'imagination se représente la forme seule en dehors de la matière. La raison va plus loin, elle considère d'une manière générale l'espèce elle-même qui embrasse les choses particulières. La vue de l'intelligence est encore plus haute. Par delà l'universalité elle contemple la forme en soi par la pure lumière de l'entendement. En quoi il importe de remarquer que la faculté supérieure en vertu de laquelle on connaît embrasse la faculté inférieure, tandis que celle-ci, au contraire, n'atteint jamais les conceptions de la faculté supérieure. Car ni les sens ne pénètrent rien au

Digitized by Google

delà de la matière, ni l'imagination ne contemple l'universalité de l'espèce, ni la raison ne conçoit l'essence pure de la forme. Mais l'intelligence, qui semble contempler tout d'en haut, en concevant la forme en soi, juge en même temps de tout le reste, et elle en juge de la même manière qu'elle conçoit la forme, dont aucune autre faculté ne peut atteindre l'essence absolue. Comme la raison, l'intelligence voit l'universel, comme l'imagination la figure, comme le sens la matière, mais sans user ni de la raison, ni de l'imagination, ni des sens : elle voit tout d'une manière absolue et d'un seul coup d'œil de l'entendement pour ainsi dire. De même la raison, en voyant l'universalité, embrasse en même temps l'imaginable et le sensible, mais sans user pour cela ni de l'imagination, ni des sens. C'est elle qui, après avoir conçu l'espèce, donne cette définition : « L'homme est un animal raisonnable à deux pieds. » Voilà effectivement une notion universelle. Or, tout le monde comprend que la même idée embrasse en même temps un objet imaginable et sensible, que la raison ne considère ni par les sens ni par l'imagination, mais en vertu d'une conception qui lui est propre. L'imagination également, bien que les sens lui aient appris à voir et à rassembler les figures, se représente néanmoins en l'absence des sens les choses sensibles, non pas d'une manière sensible, mais d'une façon qui lui est propre et en vertu d'une puissance toute spéciale. Vois-tu maintenant comment les connaissances des hommes dé-

Digitized by Google

rivent, non pas de la nature même des objets qu'ils connaissent, mais des facultés diverses au moyen desquelles ils les connaissent? Et c'est avec raison, car tout jugement étant l'acte de celui qui juge, il est nécessaire que chaque être en particulier accomplisse son œuvre, non pas à l'aide d'une faculté étrangère, mais en vertu de la sienne propre.

VIII

Vers. Jadis le Portique[1] introduisit d'obscurs vieillards qui s'imaginaient que les sensations et les images émanant de la surface des corps venaient s'imprimer sur les âmes à la façon de ces lettres qu'un stylet rapide trace sur les pages vides d'une tablette de cire. Si l'intelligence, douée d'une force inutile, ne produit rien de son propre mouvement; si, passive et inactive, elle ne fait que subir l'impression des corps et reproduire, à la façon d'un miroir, les vaines images des choses, d'où vient aux âmes cette puissance de concevoir qui leur fait tout pénétrer? Comment l'esprit voit-il les choses particulières, ou comment peut-il distinguer celles qu'il

1. La philosophie stoïcienne, ainsi désignée parce que son fondateur, Zénon de Clitium, ouvrit son école sous l'un des portiques d'Athènes. Cette philosophie a eu une certaine grandeur, grâce à la rigidité de ses maximes, dont quelques-unes néanmoins étaient contraires à l'opinion générale des hommes, c'est-à-dire à la vérité.

Digitized by Google

connaît? Comment rassemble-t-il ce qu'il a divisé? Comment est-ce que, parcourant tour à tour des sentiers divers, tantôt il s'élève aux contemplations les plus hautes, tantôt il s'abaisse à la connaissance des objets inférieurs et réfute, en se concentrant en lui-même, l'erreur par la vérité? Voilà quelque chose de bien plus efficace qu'une âme qui reçoit à la façon d'un corps des impressions sensibles. Toutefois, les sens en affectant le corps précèdent par leur action et réveillent les forces de l'âme qu'ils mettent en mouvement. Quand une lumière vient frapper les yeux, quand un son retentit aux oreilles, l'énergie de l'intelligence est excitée. Appliquant alors aux impressions des sens les notions qu'elle possède en soi et qu'elle remue, l'intelligence mêle et unit les images sensibles à ces idées pures qui résident en elle-même.

IX

Si dans la sensation corporelle, encore que les qualités extérieures et sensibles des corps affectent l'organe du sens et que l'impression reçue par le corps précède le mouvement de l'esprit, provoque l'action de l'intelligence et réveille les notions endormies au fond de l'âme; si nonobstant cela, dis-je, dans la sensation l'esprit n'est pas déterminé par l'impression corporelle; mais s'il juge en vertu de sa propre faculté de l'impression que le corps reçoit,

Digitized by Google

combien à plus forte raison les êtres entièrement dégagés de toute affection sensible suivent-ils dans leurs jugements, non pas l'impression des objets extérieurs, mais l'acte même de leur intelligence en dehors de toute impression matérielle. C'est pour cela que les différents êtres sont doués, chacun suivant leur nature, d'une manière différente de connaître.

Les animaux qui ne peuvent se remuer n'ont que le sens seul, sans autre mode de connaissance; telles sont les conques marines et autres animaux de ce genre qui se nourrissent et qui croissent sur les rochers où ils adhèrent. L'imagination a été donnée aux animaux qui peuvent se mouvoir et changer de place, et qui semblent déjà susceptibles de quelque passion qui leur fait fuir ou rechercher les choses. La raison appartient à l'homme seul comme l'intelligence à la Divinité; il s'ensuit que cette faculté l'emporte sur toutes les autres, parce qu'elle embrasse non-seulement les notions qui lui sont propres, mais encore tout ce qui peut être perçu par les autres facultés. Si donc les sens ou l'imagination s'avisaient de contredire le raisonnement en disant qu'il n'y a rien d'universel, comme le prétend la raison, à cause que tout ce qui est imaginable ou sensible ne saurait être universel, et que, par conséquent, ou le jugement de la raison est vrai, et dans ce cas il n'y a rien d'imaginable ni de sensible, ou bien la raison est forcée de reconnaître qu'il y a des choses qui tombent sous le sens et qui sont du domaine de

Digitized by Google

l'imagination, et alors c'est une conception fausse que celle de la raison considérant le sensible et le particulier comme quelque chose d'universel : à cela, dis-je, si la raison répondait qu'elle ramène à une conception générale et universelle ce qui est imaginable et sensible, tandis que ni le sens ni l'imagination ne peuvent s'élever à la connaissance de l'universel, parce que leurs notions ne dépassent point les formes corporelles et sensibles ; qu'enfin, en ce qui touche la connaissance des choses, on doit s'en rapporter au jugement le plus solide et le plus parfait ; dans cette contestation, nous autres, qui sommes doués, tant de la faculté de raisonner que de celle d'imaginer et de sentir, ne donnerions-nous pas gain de cause à la raison ? Réciproquement, la raison humaine n'est pas mieux fondée à refuser à l'intelligence divine la connaissance des choses futures, parce qu'elle-même ne les connaît pas, ou du moins à ne lui accorder cette connaissance que de la façon qu'elle-même la possède. Car voici ton raisonnement : les événements dont la réalisation n'est pas nécessaire et certaine ne peuvent être prévus comme devant arriver certainement. Il n'y a donc, relativement à eux, aucune prescience. Si l'on accorde qu'il y en a une, rien n'échappe à la nécessité. Je te répondrai que si, de même que nous avons reçu la raison en partage, nous avions reçu également une part d'intelligence divine, nous jugerions comme la chose du monde la plus juste que la raison humaine se soumît à son

Digitized by Google

tour à cette intelligence divine, comme nous avons jugé que l'imagination et les sens devaient céder et se soumettre à la raison. Élevons-nous donc, s'il se peut, jusqu'à cette intelligence suprême ; notre raison y découvrira ce qu'elle ne peut voir par elle-même, c'est-à-dire comment une prescience certaine et déterminée prévoit des événements dont la réalisation est incertaine, et comment cette prescience n'est pas une simple opinion, mais la science suprême et infinie dans son intégrité.

X

Vers. Que d'animaux aux formes variées se promènent sur la terre ! Les uns, dont le corps est allongé, balayent la poussière, et, mis en mouvement par les muscles de leur poitrine, ils tracent sur le sol un sillon continu. D'autres ont une aile légère, avec laquelle ils frappent les vents et nagent d'un vol rapide dans l'immensité des cieux. Il y en a (et le nombre en est immense) qui marchent sur la terre et qui foulent le sol de leurs pas; ceux-ci parcourent les vertes campagnes, ou bien ils s'enfoncent dans les forêts. Ces animaux, si divers et si variés dans leurs formes, ont tous cependant une marque commune : leur tête est courbée vers le sol, ce qui cause leur abrutissement. L'homme

Digitized by Google

seul porte la tête haute et marche le corps droit[1]; il voit la terre à ses pieds. Mortels, si les sens ne vous dominent et n'obscurcissent votre entendement, que vous enseigne cette forme corporelle, sinon que vous tous dont le visage est tourné vers le ciel, et qui portez un front découvert, vous devez également élever vos âmes vers les régions supérieures, de peur que votre intelligence appesantie ne tombe plus bas que le corps, et ne se voie reléguée au-dessous de lui[2]?

XI

Les objets de nos perceptions, comme nous l'avons montré tout à l'heure, étant connus non pas d'après leur essence propre, mais d'après les facultés de ceux qui les perçoivent, examinons maintenant, autant qu'il nous est permis de le faire,

1. Réminiscence des trois plus beaux vers d'Ovide, qui sont trop connus pour qu'il soit besoin de les citer.

2. « Quant à la souveraine et maîtresse partie de notre âme, voici ce qu'il faut penser à son sujet, savoir, que Dieu l'a donnée à chacun de nous comme un génie. Nous disons qu'elle habite au sommet de notre corps et que de la terre elle nous élève vers le ciel, avec qui nous avons de la parenté, vu que nous sommes véritablement des plantes célestes, et non des plantes terrestres. Or, nous avons raison de parler ainsi, car, en plaçant sur nos épaules notre tête et pour ainsi dire la racine de nous-mêmes, la Divinité a eu pour but de diriger tout notre corps vers les lieux où notre âme a primitivement reçu la naissance. » Platon, *Timée*.

Digitized by Google

quelle est la nature de la substance divine, afin que nous puissions reconnaître en même temps quelle est la science de la divinité. Dieu est éternel ; c'est ce que proclament tous les êtres doués de raison. Voyons donc ce que c'est que l'éternité ; elle nous découvrira en même temps et la nature et la science de Dieu. L'éternité est la possession pleine et entière d'une vie sans fin, ce que nous verrons encore mieux si nous la comparons au temps. Tout ce qui est compris dans le temps est un présent qui, provenant du passé, tend vers l'avenir. Rien de ce qui existe dans le temps ne peut embrasser à la fois l'ensemble de sa durée entière. Le lendemain n'est pas encore, et la veille a déjà disparu ; quant au jour présent, il n'est en réalité qu'un moment fugitif et transitoire. Tout être qui subit la condition du temps, encore qu'il n'ait ni commencement ni fin, comme Aristote le pensait du monde [1], et qu'il tende à vivre indéfiniment, n'est cependant pas tel qu'on doive le considérer comme éternel ; car un être de cette nature n'embrasse pas à la fois l'ensemble de sa vie entière, quelque infinie qu'elle soit ; mais il ne possède pas encore l'avenir, et déjà il n'a plus le passé. L'être, au con-

1. « Disons que non-seulement le ciel est un, mais qu'il est impossible qu'il y en ait plusieurs ; ajoutons qu'il est éternel, incorruptible, et qu'il n'a point eu de commencement. »

Aristote, *Traité du ciel*, liv. I, ch. IX. Aristote, dans cet ouvrage, par le mot ciel, entend l'univers, et il y développe la thèse susdite.

Digitized by Google

traire, qui embrasse et qui possède d'un seul bloc, pour ainsi dire, la plénitude entière d'une vie sans fin, l'être pour lequel ni l'avenir n'est absent, ni le passé une chose qui n'est plus, on peut, à bon droit, l'appeler éternel : maître de lui-même, cet être se possède toujours tout entier dans son éternité présente; il voit dans le présent l'infinité d'un temps qui s'écoule, mais qui ne tarit jamais. C'est ce que n'ont pas compris ceux qui, ayant entendu dire que, dans la pensée de Platon, le monde n'a pas eu de commencement et n'aura jamais de fin, se sont imaginé dès lors ce monde créé comme coéternel à son auteur. Autre chose est de vivre d'une existence qui ne doit pas finir, ce que Platon attribue au monde, autre chose d'embrasser d'un seul coup l'infinité présente d'une vie sans fin, ce qui est l'attribut propre de l'intelligence divine. Car Dieu n'existe pas avant les choses créées par une antériorité de temps, mais en vertu de sa nature simple et une. C'est cette stabilité d'une vie immuable et éternelle que semble imiter l'écoulement perpétuel des choses assujetties au temps. Comme le temps ne peut égaler l'éternité ni la reproduire intégralement, de l'immobilité il tombe dans le mouvement ; de la simplicité d'un présent sans bornes, il dégénère dans la succession infinie de l'avenir et du passé ; ne pouvant embrasser la plénitude entière de sa durée, mais ne cessant jamais d'être, en quelque sorte, il tâche d'imiter ce qu'il ne peut reproduire parfaitement, en adhérant à la

Digitized by Google

présence telle quelle d'un court et fugitif moment, lequel, parce qu'il est une image plus ou moins approchante de l'éternel présent, semble communiquer aux choses du temps une sorte de permanence. Mais comme l'être créé dans le temps n'a rien de stable et ne dure pas, à proprement parler, il ne fait que parcourir l'espace infini du temps; et c'est ainsi qu'en poursuivant sa route, il continue son existence, dont il ne saurait embrasser la plénitude en demeurant. Donc, si nous voulons appliquer aux choses les noms qui leur conviennent, nous dirons avec Platon que Dieu est éternel et que le monde est perpétuel. Or, toute faculté raisonnante embrassant les objets qui lui sont soumis conformément à sa nature, et Dieu étant éternel et permanent, sa science, infiniment élevée au-dessus de la marche du temps, participe également à la simplicité de sa permanence, et, embrassant à la fois les espaces infinis de l'avenir et du passé, elle considère et elle comprend tout dans une connaissance unique, comme si les choses étaient toujours présentes et se passaient actuellement. Si donc tu examines bien cet attribut en vertu duquel Dieu discerne et connaît tout, sa prescience, en ce qui concerne les choses futures, ne te paraîtra pas la prescience de l'avenir, mais tu la regarderas plutôt comme la connaissance d'un présent toujours subsistant. C'est pourquoi nous lui donnons plutôt le nom de Providence que celui de Prévoyance, à cause que, placée en dehors des objets qu'elle domine,

Digitized by Google

elle voit tout, pour ainsi dire, du point le plus élevé. Que voudrais-tu donc? Que la lumière divine rendît nécessaires les choses sur lesquelles elle se répand, quand les hommes eux-mêmes ne sauraient rendre nécessaires celles qu'ils voient? Est-ce que ton regard impose aucune nécessité aux objets présents que tu vois? Assurément non. Or, si l'on peut comparer le présent tel qu'il est en Dieu avec le présent tel qu'il est dans l'homme, de même que vous voyez certains objets dans votre présent temporaire et passager, ainsi Dieu voit tout dans son présent éternel et fixe. Donc la prescience divine ne change ni la nature ni la propriété des choses; elle les voit dans un présent éternel telles qu'elles se réaliseront un jour dans le temps. Elle ne confond pas les événements, mais elle discerne du seul et même coup d'œil de son intelligence les événements nécessaires d'avec ceux qui ne le sont pas. Comme lorsque vous voyez en même temps un homme se promener sur la terre et le soleil se lever dans le ciel, bien que ces deux objets frappent conjointement votre vue, vous le distinguez néanmoins et vous jugez que l'un est nécessaire, tandis que l'autre ne l'est pas; de même l'intuition divine, qui voit tout, ne change aucunement la nature des choses présentes à son égard et futures par rapport au temps. D'où il suit que quand Dieu connaît qu'un événement doit arriver, tout en sachant bien que sa réalisation n'est pas nécessaire, sa prescience n'est pas une simple opinion, mais une connais-

Digitized by Google

sance qui s'appuie sur la vérité. Si tu m'objectes qu'un événement que Dieu prévoit comme devant se réaliser un jour ne peut pas ne pas arriver, et que ce qui ne peut pas ne pas arriver arrive nécessairement; si tu m'assujettis, enfin, à ce mot de nécessité, je t'avouerai une chose de la plus exacte et inébranlable certitude, mais à laquelle se rendrait difficilement quiconque n'aurait point médité les attributs divins. Je te répondrai que cet événement futur dont nous parlons, en tant qu'on le rapporte à la connaissance divine, est nécessaire; que si, au contraire, on le considère dans sa nature propre, il est contingent d'une manière absolue[1]. Il y a, effectivement, deux sortes de nécessités : l'une simple, par exemple, cette vérité, qu'il est nécessaire que tous les hommes soient mortels; l'autre conditionnelle, comme si quelqu'un sachant que telle personne se promène, il est nécessaire que cette personne se promène. Ce que l'on connaît ne saurait être autrement qu'on le connaît. Mais cette condition n'entraîne nullement avec elle la nécessité simple. Dans le second de ces exemples dont nous nous servons, ce qui fait la nécessité, ce n'est pas la nature particulière de la chose, mais l'adjonction de la condition. Aucune nécessité, en effet, ne force à marcher celui qui marche volontairement, bien que quand il marche cette action s'accom-

1. Une chose, en logique, est dite contingente quand elle peut ne pas arriver.

Digitized by Google

plisse nécessairement. De même lorsque la Providence voit une chose dans le présent, il est nécessaire que cette chose soit, bien qu'elle ne soit pas nécessaire naturellement. Or Dieu voit dans un éternel présent les événements futurs qui dépendent de notre libre arbitre. Ces événements donc, par rapport à l'intuition divine, sont nécessaires en tant que la prescience les connaît ; mais considérés en eux-mêmes, ils gardent la liberté absolue de leur nature. Les événements futurs que Dieu sait devoir arriver arriveront sans aucun doute, mais cela n'empêche pas que quelques-uns d'entre eux n'aient leur origine dans le libre arbitre, lesquels, bien qu'ils se réalisent, conservent néanmoins leur qualité propre, qui est qu'avant de se réaliser ils auraient pu ne pas se réaliser. Mais qu'importe, diras-tu, que ces événements ne soient pas nécessaires, si, en vertu de la prescience divine, ils se réalisent absolument comme s'ils l'étaient ? Reprenons les exemples dont je me suis servie tout à l'heure, c'est-à-dire le soleil qui se lève et la personne qui marche (événements qui, lorsqu'ils arrivent, ne peuvent pas ne pas arriver) ; il y a, dis-je, cette différence entre ces deux événements, que l'un était nécessaire même avant que d'arriver, tandis que l'autre ne l'était pas. Pareillement, les choses que Dieu voit dans son présent arrivent sans aucun doute ; mais cette réalisation provient, pour les unes, de leur nécessité même ; quant aux autres, elle provient de la volonté libre de ceux qui les accom-

Digitized by Google

plissent. Nous n'avons donc pas eu tort de dire que ces événements dont nous parlions tout à l'heure, si on les rapporte à la prescience divine, sont nécessaires, mais que si on les considère en eux-mêmes il sont affranchis complétement des liens de la nécessité. De même l'objet qui tombe sous les sens est universel par rapport à la raison, qui le considère dans son espèce; mais si l'on examine cet objet en soi, ce n'est plus qu'une chose particulière. Mais, diras-tu, s'il est en mon pouvoir de changer mes desseins, j'anéantirai la Providence en changeant ainsi ce qu'elle a prévu. Je te réponds que tu peux, il est vrai, changer tes desseins; mais comme la Providence, qui est infaillible, voit également dans son éternel présent que tu as ce pouvoir, et comme elle sait d'avance, si tu l'exerces, ce que tu feras, tu n'échappes point pour cela à la prescience divine, tout comme il t'est impossible d'échapper à l'œil qui te voit, bien que tu changes tes actes, en vertu de ta libre volonté. Quoi donc ! diras-tu, le changement de mes desseins modifiera-t-il la connaissance divine, de telle sorte que quand je voudrai d'abord une chose, et ensuite une autre, la Providence semblera modifier également sa connaissance et suivre ces fluctuations? Pas le moins du monde. Car l'intuition divine embrasse d'un seul coup l'avenir tout entier, et pour elle les événements futurs, quels qu'ils soient, sont présents. Cette divine intelligence ne prévoit pas alternativement, comme tu sembles le croire, tantôt une chose et tan-

Digitized by Google

tôt une autre; mais d'un seul coup d'œil elle devance et elle embrasse dans son immuabilité tous les changements. Cette faculté de voir et d'embrasser toutes choses à la fois dans un même présent, Dieu la possède non pas en vertu de l'accomplissement des événements futurs, mais en vertu de sa propre unité. Ce qui résout en même temps la difficulté que tu soulevais tout à l'heure, à savoir, qu'il serait indigne de Dieu de prétendre que nos actions futures sont la cause de sa prescience. Bien au contraire, le propre de cette science divine, qui embrasse tout dans un éternel présent, c'est de régler toutes choses et d'enchaîner tous les événements sans dépendre en rien de ceux qui s'accompliront dans l'avenir. Voilà donc ce que nous concluons. Puisqu'il en est ainsi, les hommes conservent la plénitude de leur libre arbitre. Partant, les lois qui édictent des récompenses ou des peines ne sont donc point injustes, puisque la volonté humaine est libre et affranchie de toute nécessité.

Un Dieu, dans sa souveraine prescience, plane au-dessus de nous, spectateur de nos actions; son regard éternel et toujours présent voit d'avance la qualité des actes que nous accomplirons un jour; il récompense les bons et il punit les méchants, chacun suivant leurs mérites. Ce n'est donc pas en vain qu'on espère en Dieu et qu'on lui adresse des prières qui, quand elles sont justes, ne sauraient

Digitized by Google

être inefficaces[1]. Fuyez donc le vice et pratiquez la vertu; élevez vos âmes aux nobles espérances, et faites monter vers le ciel vos humbles supplications. Si vous y réfléchissez, une grande obligation d'être vertueux vous incombe, puisque toutes vos actions s'accomplissent sous les yeux d'un juge qui voit tout.

NOTA. Il est probable que Boèce n'a pas achevé son livre. Nous avons vu au ch. VII du liv. IV, qu'il réservait la question des peines et des purifications de l'âme après la mort, ce qui est assurément l'une des plus belles et des plus hautes questions qu'un philosophe puisse traiter, surtout quand ses doctrines sont d'accord avec la foi. L'intention de Boèce était sans doute

1. « L'homme, même le plus coupable, s'il vient à m'adorer et à tourner vers moi seul tout son culte, doit être cru bon, car il a pris le bon parti. Bientôt il devient juste et marche vers l'éternel repos. Fils de Kunti, confesse-le. Celui qui m'adore ne périt pas. Car ceux qui cherchent près de moi leur refuge, eussent-ils été conçus dans le péché, les femmes, les vaysias, les soudras même, marchent dans la voie supérieure; à plus forte raison les saints brahmanes et les pieux pénitents. Placé en ce monde périssable et rempli de maux, adore-moi; dirige vers moi ton esprit, et, m'adorant, offre-moi ton sacrifice et ton hommage. Alors, en union avec moi, ne voyant plus que moi seul, tu parviendras jusqu'à moi. » *Bhagavad-gita* ou *Le divin chant du bienheureux*, ch. IX. *Opuscule indien. Trad. de M. Burnouf.*

Digitized by Google

de développer ce sujet. La mort ou les persécutions l'en auront empêché. Sans doute aussi qu'à la fin de son livre il eût fait remonter dans le ciel la Philosophie, sa consolatrice, après avoir reçu ses adieux. De cette façon, son œuvre eût été plus achevée, et la fin eût rejoint le commencement.

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

Digitized by Google

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

Digitized by Google

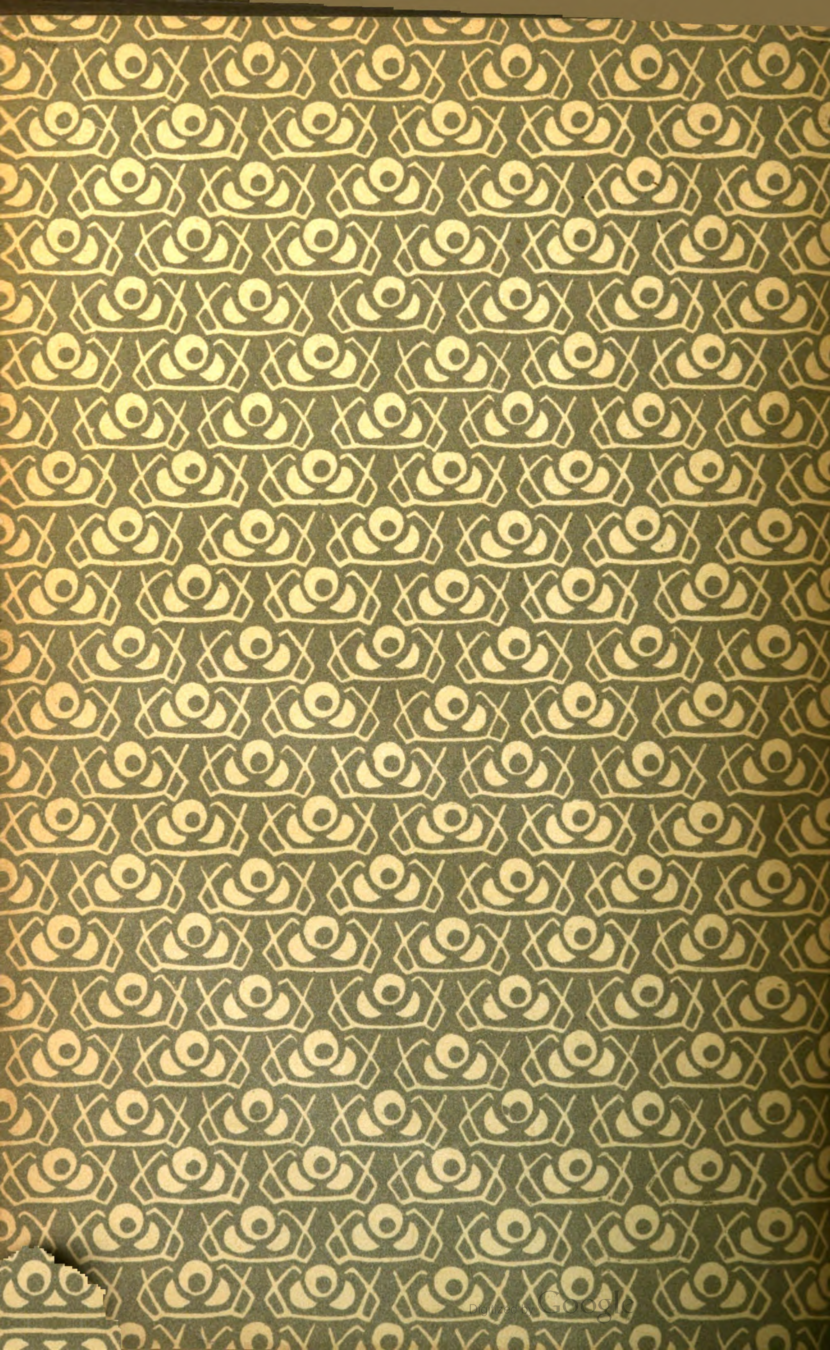
Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

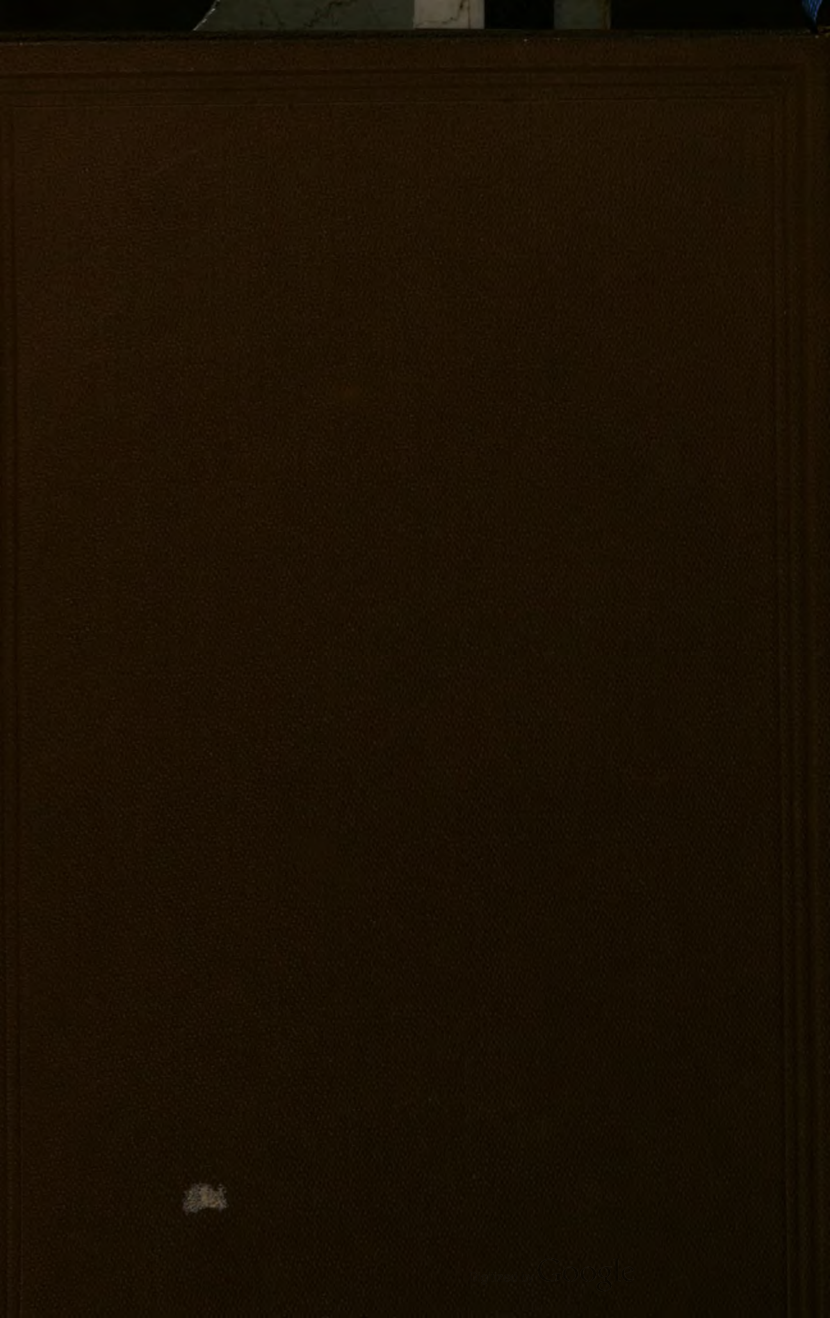
Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google



Google